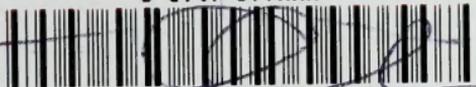


U d'of. OTTAWA



39003007384521







603 - 1B - 344 ①

028 rouge

SPLENDEURS ET MISÈRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

## ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

*honorées, en 1922, du prix Alfred Née  
par l'Académie Française*

---

- Le Miroir d'Étain**, Poèmes. 1906. Épuisé. (Plon, éditeur).
- Le Temple Intérieur**, Poèmes. 1910. (4<sup>e</sup> édition). (Grasset).  
*Prix national de poésie en 1910.*
- Les Pierres Saintes** (VERSAILLES, SAINT-DENIS, MALMAISON).  
Essais et poèmes. 1914. (Dorbon-l'ainé).
- Sous les Mêmes Étoiles**, (1 plaquette). 1917. (Société littéraire de France).
- Sainte-Beuve : Madame de Pontivy, Le Clou d'Or**. Avec  
un Avant-propos et des Remarques critiques. 1920. (Société littéraire de France).
- Des Vers d'Amour**, Poèmes. 1921 (Garnier Frères).
- La Porte Secrète**, Contes. 1921 (2<sup>e</sup> mille) (Delalain).

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et la Russie.

S'adresser, pour traiter, à la librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée  
d'Antin, Paris.

*Copyright by Librairie Ollendorff, 1922.*

---

MAURICE LEVAILLANT

---

SPLENDEURS ET MISÈRES

DE

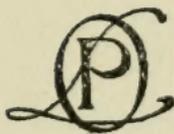
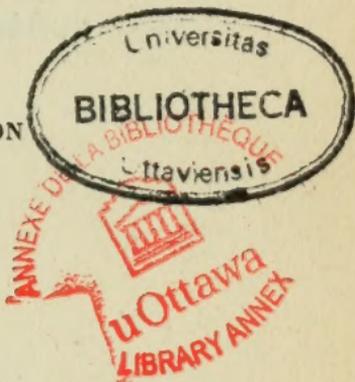
M. DE CHATEAUBRIAND

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

---

SIXIÈME ÉDITION

---



===== PARIS =====  
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
LIBRAIRIE OLLENDORFF  
===== 50, CHAUSSÉE D'ANTIN =====



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE,  
NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PQ  
2205  
.Z5L49S  
1922

A MONSIEUR RENÉ DOUMIC,  
*qui accueillit la plupart de ces pages*  
à la REVUE DES DEUX-MONDES,  
*ce livre est dédié*  
*en témoignage de respectueuse gratitude.*



## AVANT-PROPOS

---

### SOUS LA BAGUETTE DE L'ENCHANTEUR

---

C'est assez la mode, depuis quelque dix ans, de requérir contre le romantisme. Il a trouvé parmi nous de grands accusateurs. Quels crimes ne lui imputent-ils pas ? A cette source empoisonnée nous avons bu tous nos maux : elle emplit notre sang de miasmes étrangers, enfièvre notre raison, troubla notre vue, corrompt notre âme, et développa dans tous les cœurs cette béatitude du « moi », mère des fantasmagories les plus chimériques et des plus détestables délires...

A propos de tout et de rien, on fredonnait, voilà cent ans : « C'est la faute à Voltaire !... C'est la faute à Rousseau !... » A propos de rien et de tout, on déclame aujourd'hui que c'est la faute à Rousseau encore — mais bien davantage à la horde turbulente de ses disciples, à ces hommes aussi « stupides » que délicieux : Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet... Et comme Chateaubriand les contient tous, comme il est le « grand sachem » de la tribu, le redoutable sorcier qui jeta, le premier, sur le dix-neuvième siècle, ces maléfices dont on a tant de peine à nous affranchir, c'est sur lui que la répro-

bation pèse le plus lourdement. Nos crimes procèdent de son crime ; il est le principal responsable, et le grand délinquant...

Telle est la mode. Ce livre a la témérité de ne s'y point conformer. Écrit sur Chateaubriand, et avec la collaboration du grand homme, il ne fut point écrit pour le faire haïr.

Non que l'on y ait, le moins du monde, masqué la vérité ; non même que l'on se soit ingénié pour lui trouver ces parures, ces attifements, et ces mines dont, pareille à tant de jolies femmes, elle s'accommode trop souvent, et s'orne sans se contrefaire. Au reste, comment l'aurait-on pu ? Des lettres inédites de Chateaubriand et de sa femme, adressées à l'un de leurs secrétaires que jusqu'à ce jour on avait à peu près ignoré, furent le principe et l'occasion de ce travail. On n'embellit point des lettres inédites : on les publie, ou on les analyse ; sobrement, tout au plus, on les commente...

Sobrement ? On s'apercevra vite que ce n'est point, ici, le cas. Les lettres de Chateaubriand à M. Le Moine contiennent mille allusions qu'il fallait compléter, des projets, des regrets, des jugements jetés en éclairs, des cris d'angoisse ou d'espoir, des récriminations, des aveux, toute une vie frémissante, toute une histoire complexe que, par des rapprochements, des citations, des anecdotes, il fallait sans cesse éclaircir et débrouiller.

Avec son confident, le grand homme ne se contraignit guère ; il ne joue aucun de ces rôles à la fois multiples et simultanés qui composent sa spontanéité quotidienne ; plus sincère que dans ses lettres mêmes

à M<sup>me</sup> de Duras ou à M<sup>me</sup> Récamier, il se montre non point tel qu'il veut qu'on le voie, ou tel qu'il se veut voir lui-même, mais, exactement et inconsciemment, tel qu'il est. Nul document plus direct, ni plus révélateur. Pour l'utiliser, c'est plusieurs chapitres de biographie psychologique — d'une biographie non tentée encore — que l'on a dû écrire; car, de proche en proche, l'âme entière de Chateaubriand s'y laisse saisir. Ainsi lorsque l'on veut cueillir les fleurs étranges qui s'épanouissent à la surface d'un étang, on arrache avec elles la texture végétale du fond; et l'on tient dans ses mains tous les secrets de l'onde.

M. Le Moine servit fidèlement Chateaubriand pendant quinze ans, de 1814 à 1829. C'est le cycle d'années pendant lequel, ayant clos volontairement sa carrière d'écrivain, Chateaubriand parcourt ce qu'il appelle lui-même sa carrière politique. Il ferme le manuscrit déjà important de son « Histoire de France », renonce à l'honneur, qui lui était promis, de devenir le premier historien de l'École nouvelle, et quitte délibérément l'évocation du passé pour collaborer à la préparation de l'avenir. Après la gloire littéraire, il désire une autre gloire : gloire inférieure — il le sait : et il ignore à certains jours si son ambition n'est pas moins faite encore d'avidité que de mépris —, mais gloire plus grisante, plus âcre, plus troublante et plus trouble; il la convoite en la maudissant; avec quelle âpreté, on va le voir.

On va voir aussi pourquoi il la désira. Le goût de la puissance y fut pour quelque chose; et une foi profonde en ses dons : car depuis longtemps il

pensait ce qu'il osa plus tard écrire : « Napoléon et moi... » Néanmoins son désir sentit un aiguillon plus pressant. Il était à la fois pauvre et magnifique : dans cette hautaine société de la Restauration où l'on put craindre un instant que les écrivains ne redescendissent aux bas degrés qu'ils occupaient sous l'Ancien Régime, la politique seule pouvait lui apporter considération et profit. Il s'y rua.

Autant que de politique, il est donc question d'argent dans ses lettres à M. Le Moine. Ce vieil homme avait accepté d'être son « ministre des Finances ». Il se constitua l'administrateur admirable et dévoué d'une impécuniosité fastueuse qu'il empêcha de tourner à la catastrophe. Il mit, comme il le put, de l'ordre dans une vie que de perpétuelles sautes de désir déréglèrent. Chateaubriand lui dut de connaître un peu moins souvent ces heures lamentables de discussions et de correspondances avec des créanciers qui le faisaient gémir, dans une lettre à M<sup>me</sup> de Duras : « On passe très bien deux heures avec cela, comme avec la torture!... »

De ces géhennes, d'autres heures le dédommaient : celles qu'il usait à aimer, ou à rêver d'amour. On entreverra ici les plus fameuses des douces et ardentes femmes qui fleurirent sa vie de splendeur et de désolation, qui épuisèrent leurs cœurs sans rassasier le sien : — Pauline de Beaumont, de qui l'on lira quelques billets inédits ; car M. Le Moine l'avait d'abord servie, et jusque dans sa mort, et c'est à cause d'elle que Chateaubriand le connut ; — M<sup>me</sup> de Duras, car cette « sœur » adorante et raisonnable, qui ne fut jamais qu'une sœur, pensa, comme

M. Le Moine, les plaies secrètes de l'écrivain et du politique; — M<sup>me</sup> Récamier, car c'est M. Le Moine qui lui portait, à l'Abbaye-aux-Bois, les « petites lettres » pour qui l'on redoutait les hasards de la poste; les billets que Chateaubriand dépêchait à M. Le Moine au fort de ses inquiétudes financières aident à préciser quand et comment il s'enflamma pour elle, quand et comment elle commença de se laisser conquérir par lui : triomphante conquête qu'il dut à ses misères non moins qu'à ses splendeurs!...

Trois femmes; trois époques de sa vie et de son cœur; trois femmes bien différentes, qu'il s'efforça d'aimer diversement, mais qu'il ravit et désola pareillement tour à tour!... Trois femmes; et il y en eut d'autres, que l'on sait bien; d'autres qu'on ignorait, comme cette énigmatique M<sup>me</sup> Bail de qui sans doute on apprendra ici le nom; d'autres qu'on ignore, ou qu'on soupçonne seulement... Les unes et les autres convient-il de les plaindre trop, alors qu'elles ne se plaindrent guère? et à propos d'elles, de proférer de grands mots contre lui qui les enchantait en les désolant? Plutôt il sied de dire, comme l'un de ses plus vénérables et de ses plus fins admirateurs, qu'on les lui pardonne — toutes! et celles que l'on connaît bien, et celles que l'on découvrira peut-être encore!...

Mais, en plus de toutes ces femmes il y a sa femme.. On sait comme, en 1792, au débarquer de son voyage en Amérique, il se laissa jeter dans les bras cette frêle épouse bretonne, qui lui paraissait « fort jolie », sur le Sillon de Saint-Malo, avec sa pelisse rose, sa robe blanche, sa « chevelure blonde enflée du vent »; comme, presque aussitôt, il la

quitta pour émigrer ; comme il l'oublia jusqu'en 1804 ; comme il la reprit sur le conseil de Pauline de Beaumont mourante ; comme enfin, donnant à tous l'impression qu'il se supportaient mal, ces époux s'accompagnèrent l'un l'autre jusqu'au bord de la mort. L'aima-t-elle cette M<sup>me</sup> de Chateaubriand, de qui, dans ses *Mémoires*, il a tracé, avec une condescendance dédaigneuse, un portrait en grisaille, anguleux et assez peu plaisant ? Et comment l'aima-t-elle ?... Passionnément, en adoratrice autant qu'en admiratrice ; ses lettres à M. Le Moine, que l'on va lire, ne permettent pas d'en douter. Elle l'aima jalousement, au point de le fuir à plusieurs reprises parce qu'elle souffrait de ne l'aimer point seule ; elle eût voulu, parfois, rompre un joug qui la meurtrissait. Et lui, sans doute, alors, il souriait d'aise ?... Non, il courait les routes après elle ; il la ramenait au foyer où, de nouveau, elle languissait solitaire. Au moins ne se privait-elle pas d'y gémir. Pour le bon Le Moine seul, elle ne mettait pas de sourdine à ses sanglots : ils retentissent dans plusieurs de ses lettres : celles-là, elle demandait qu'on les cachât bien à son mari : de les lire, il eût baillé...

C'est donc un Chateaubriand tout intime que l'on verra revivre en ces pages, mais un Chateaubriand « littéraire » aussi. Tandis que l'ambition, les dettes, l'amour jouaient dans sa vie leurs rôles sur le devant de la scène, il se ménageait à l'arrière-plan une mystérieuse retraite de souvenirs et de rêves : là, qu'on le sifflât ou qu'on l'applaudit, il composait pour son plaisir — pour le seul plaisir qu'il ait goûté sans mélange ! — le merveilleux poème lyrique de

ses *Mémoires* ; et corrigeant les erreurs du passé, mais avec discrétion, et sans les démentir, il y dressait son personnage pour la postérité. Peut-être trouvera-t-on ici quelques indications neuves sur les conditions où il rédigea plusieurs livres de ses *Mémoires* — particulièrement le livre III, le plus lyrique de tous...

Quel homme fut-il, au total ?... A cette question, qu'après l'avoir fréquenté on se pose toujours avec un peu d'embarras, on voudrait que cet essai répondît pour sa part. On y verra comme les soucis de l'ambition, de l'argent et du cœur entremêlèrent leur tumulte autour de ses instants. Tant de soucis et de peines, c'est assez, semble-t-il, pour emplir une âme, pour la submerger peut-être?... La sienne domine toutes ces vagues : même quand elle paraît s'en laisser recouvrir, leur morsure ne l'entame point. Elle est pareille aux rocs de la côte américaine ; âme de granit que les rudes assauts de la destinée laissent intacte... A suivre Chateaubriand dans sa vie intime, hautaine, et douloureuse, c'est premièrement son énergie que l'on admirera.

Mais cette énergie, on s'étonnera peut-être de la voir au service de mille rêves et de mouvants caprices... Chateaubriand jusqu'à son dernier instant fut un homme de désir. Se tendre avidement vers tous les biens accessibles, plus avidement encore vers les autres, projeter sur eux les feux d'une imagination inépuisable, embellir par elle ce que l'on veut conquérir, et mépriser ce que l'on a conquis, ne prendre appui sur un bonheur que le temps de s'en-

voler vers un nouveau mirage, raviver l'espoir par les regrets, et quand on est rassasié de la terre, désirer le ciel, et désirer l'enfer, et désirer encore, et désirer toujours... Quelle déraison!... Mais il entre un peu de cette déraison-là dans la confiance que les plus humbles consentent à la vie... Quelle déraison! oui; mais quelle poésie!...

De cette poésie, l'âme de Chateaubriand déborde. Inébranlable en son fond, elle est en surface souplesse, ardeur, rayonnement, mobilité. Elle est le roc, mais elle est l'onde. C'est à la mer même qu'elle ressemble, à la mer toujours bougeante, toujours changeante, de cette Bretagne qui la forma. Un charme souverain en émane.

Le charme! Avec Chateaubriand, c'est toujours à ce mot qu'il faut aboutir. Point de milieu : on l'aime ou on le hait. Ce livre, encore une fois, ne fut point écrit pour ceux qui le haïssent. Les autres, qu'ils l'ouvrent! L'Enchanteur, une fois de plus, va lever sa baguette, et charmer.

*Quiberon en Bretagne, le 3 septembre 1922.*

Les papiers de M. Le Moine, d'où j'ai tiré la documentation inédite de ce livre, sont conservés par ses descendants; ils m'ont été communiqués, en juin et juillet 1913, par ses arrière-petits-enfants, M. et M<sup>me</sup> Paul Petit, qui m'ont aimablement autorisé à en prendre, chez eux, une copie et à la publier en tout ou en partie. Pour la plupart, les lettres de Chateaubriand n'avaient pas été dépliées depuis le jour où le fils de leur destinataire les classa pieusement; la poudre

# SPLENDEURS ET MISÈRES

DE

# M. DE CHATEAUBRIAND

---

---

« *Je sème l'or...* »

Ancienne devise des Chateaubriand.

« *La triste nécessité qui m'a toujours  
tenu le pied sur la gorge...* »

Avant-propos des Mémoires d'Outre-Tombe.

M. de Chateaubriand a dédaigné beaucoup de choses au monde ; on peut même dire qu'il a dédaigné toutes choses de ce monde, mais aucune d'un dédain plus entier, plus fondamental et plus net que cette forme de la fortune qu'on appelle communément la richesse ou l'argent.

Ce sentiment, chez lui, n'a rien de théorique ni de convenu : c'est un dédain après misère faite, et professé en connaissance de cause. L'homme qui écrit les *Mémoires d'Outre-Tombe* a éprouvé les extrêmes de l'opulence et du dénuement. A Londres, en 1793, il a vécu cinq jours dans un grenier, avec les miettes d'un pain de deux sous, en mâchant de l'herbe et du papier ; à Londres, en 1822, comme ambassadeur du roi de France, il a jeté l'or aux yeux éblouis de la « gentry ». Le jour qu'il meurt,

après avoir achevé de vieillir dans une claustration à demi monacale, il ne possède guère, en plus de son tombeau, qu'un lit de fer et, dans une caisse en bois blanc à la serrure rouillée, le trésor déjà dilapidé de ses *Mémoires*. Un tel homme, quand il parle de la richesse, utilise une expérience qu'on ne saurait accuser d'être incomplète ; par une particulière complaisance du destin, c'est un homme informé.

Or, la plupart du temps, le dédain que Chateaubriand exprime à l'argent, rappelle, à s'y méprendre, celui d'un gentilhomme du dix-huitième siècle, inépuisiblement renté. L'argent, cela compte peut-être ; mais est-ce que cela se compte ? Cela se gaspille plaisamment, aux jours d'abondance ; et cela peut procurer quelques embarras, en des périodes de disette. Mais fi des embarras ! Plaie d'argent n'est jamais mortelle ! La sagesse des nations l'affirme ; et le sourire de M. de Chateaubriand le confirme : « Je suis, écrit-il, un vrai panier percé ». S'il parle de ses « vieilles dettes », il ajoute : « Vieilles, car j'en ai qui ont de la barbe, tellement elles sont âgées. » Il se fait gentiment gloire de sa prodigalité ; il rapporte à ce sujet un bout de dialogue tout à fait caractéristique, entre lui et le roi Charles X exilé. Comme il accomplissait, à Prague, cette « dernière ambassade » qui intrigua si fort les contemporains, il s'entendit offrir par le vieux prince un « supplément » pour ses frais et une pension. Il refusa :

« — Je suis gueux comme un rat, dit-il... Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital ; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles : *le vivre et le couvert, en faut-il davantage ?*

— Oh ! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche ?

— Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un patard ce soir ! » (1)

Forfanterie ?.. Mais plusieurs actes de désintéressement dont il omit de se vanter prouvent que son esprit fut toujours dans une indépendance, presque dans une indifférence entière à l'égard de l'argent quand cet argent ne lui était pas immédiatement nécessaire. En un instant, il s'engageait pour des années ; en un instant, il se dépouillait de ce que des années lui avaient apporté... Lui-même le conte en badinant.

On n'en saurait donc douter : il nous a voulu persuader que l'argent ne lui était pas grand chose : il s'est peint, dans la détresse comme dans le luxe, plein à la fois de superbe et de magnificence ; mieux que stoïcien : gentilhomme. Il s'est servi, quand et comme il l'a pu, du « vil instrument » ; il n'a point supporté de s'y asservir. Voilà, certes, une admirable attitude. Et combien simple en même temps !...

Cette simplicité, précisément, incline l'esprit à la défiance. Rien, d'ordinaire, n'est aussi simple de ce qui concerne Chateaubriand. La seule lecture des *Mémoires* laisse entrevoir que ses intérêts matériels ont procuré au grand homme plus de soucis ou d'inquiétudes qu'il ne consentit à le confesser.

Par endroits, une plainte émouvante lui échappe,

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI, p. 89 (édition Biré).

ou un cri de rage ; il avoue, malgré soi, les chagrins qui le pressent dans les moments où il écrit. « Je suis harcelé, gémit-il, par une nuée de créanciers... » Et en 1831, dénué non seulement de toute charge, mais de toute possibilité d'ambition, et même de toute espérance, ramené par la rigueur du sort, lui l'écrivain le plus célèbre de l'Europe, au dénuement laborieux de sa jeunesse, c'est dans un véritable poème lyrique qu'il invective contre l'argent, en une longue page à laquelle il ne semble point que les critiques aient encore accordé l'attention qu'elle mérite :

« Oh ! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer ? Avec toi on est jeune, beau, adoré ; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous ne direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela ; qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux ! trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste ; la vie est-elle autre chose qu'un mensonge ? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté : eh bien ! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se boudier, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre : la misère les serre l'une contre l'autre et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée. Sans argent, nul moyen de fuite ; on

ne peut aller chercher un autre soleil et, avec une âme fière, on porte incessamment des chaînes. Heureux juifs, marchands de crucifix, qui gouvernez aujourd'hui la chrétienté, qui décidez de la paix ou de la guerre, qui mangez du cochon après avoir vendu de vieux chapeaux, qui êtes les favoris des rois et des belles, tout laids et tout sales que vous êtes ! Ah ! si vous vouliez changer de peau avec moi ! si je pouvais au moins me glisser dans vos coffres-forts, vous voler ce que vous avez dérobé à des fils de famille, je serais le plus heureux homme du monde ! (1) ».

Il n'est pas étonnant qu'exilé volontairement « aux Pâquis, près Genève », poursuivi à la fois par les aboiements de ses créanciers et par la hargne de sa femme, Chateaubriand, le 15 septembre 1831, ait, dans une exaspération de son désespoir, « exaré » comme il dit quelque part, cette violente récrimination ; mais il est surprenant, quand on y songe, qu'il ne l'ait point extirpée, après coup, de ses *Mémoires*. Que d'aveux et que d'indications elle contient ! Sainte-Beuve venait-il de la lire le jour qu'il affirmait : « *Les finances de Chateaubriand seraient un chapitre à écrire de son histoire ?* (2) »

Un chapitre, à la vérité, n'y suffirait pas ; il faudrait plus d'un volume pour conter par le menu comment, depuis sa rentrée d'exil jusqu'à son dernier soupir, le pauvre grand homme n'a cessé d'être un grand homme pauvre... Un pareil travail exige-

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. V, pp. 443 et 444.

(2) Dans les « *Notes Diverses* », si pleines de substance et de vie, qu'il a placées, en l'éditant, à la fin de son cours fameux sur « *Chateaubriand et son Groupe Littéraire* ». Voir le tome II (édition de 1861), pp. 407 et suivantes.

rait le patient assemblage de documents dont la plupart ont, vraisemblablement, disparu... Il permettrait de suivre Chateaubriand à travers les multiples ennuis qui accompagnèrent la conception de ses grandes œuvres littéraires ou politiques, qui, parfois même, inspirèrent cette conception. Une leçon d'énergie ressortirait de ce spectacle inattendu ; car les menaces, les malveillances ou les taquineries du destin ne servirent jamais que d'aiguillon à l'homme d'État, comme à l'écrivain : précipité, il rebondissait plus haut. On admirerait ; mais en même temps l'on éprouverait quelque tristesse ; et puis l'on sourirait souvent...

Il arrive, en effet, qu'aperçus de loin les ennuis pécuniaires d'un Chateaubriand se rapetissent sans le diminuer ; et ils sont pour lui l'occasion d'engager des parties inattendues où collaborent ceux qui l'entourent — ceux qui l'entourent, et, particulièrement, sa femme.

Autant il est magnifique, autant M<sup>me</sup> de Chateaubriand a le goût de l'ordre ménager et de la tranquillité domestique ; elle ne se leurre point de mirages ; elle hait les chimères ; une âme bourgeoise habite en cette légitimiste. Parce qu'elle connaît trop son fastueux mari, elle est agitée de mille craintes qu'il doit prévenir, assoupir, tromper ; d'où toute une diplomatie conjugale qui n'évite ni les éclats, ni les passagères ruptures...

Voici, justement, un paquet de lettres écrites par Chateaubriand et par sa femme : elles permettent d'entrevoir quelques scènes de cette comédie parfois dramatique, mais toujours extrêmement vivante.



Elles sont adressées au « ministre des Finances » du grand homme.

Il avait décerné ce titre — lourd, hélas ! à porter — à un honnête vieillard dont les traits ne se laissaient guère distinguer jusqu'alors dans la petite troupe de ses familiers.

On croyait connaître tous les secrétaires dont il utilisa les services au cours de sa longue vie. On connaissait entre tous, le « brave », l'« excellent » Hyacinthe Pilorge, dont les calligraphies n'étaient pas moins belles que les façons — Hyacinthe que son maître emmena partout avec lui, et qui n'ignora rien de son maître, et qui garda fidèlement mille secrets, et qui enveloppa le tout d'un sourire où il faut bien de l'attention pour discerner parfois, honteuse d'elle, une flottante ironie qui se cache. Qui savait cependant qu'Hyacinthe avait eu un rival en dévouement, en affection obscure, en domestique générosité ?

Celui-là ne suivait pas M. de Chateaubriand dans ses ambassades ; mais il venait chez lui, à Paris, presque tous les soirs. Quand le « patron » était absent, il tenait une compagnie patiente à M<sup>me</sup> de Chateaubriand qui, à son tour, l'avait nommé « premier gentilhomme de sa chambre ». Hors de la présence de sa suzeraine, il avait avec M. de Chateaubriand des conversations plus austères où retentissaient des chiffres et des noms de créanciers ; il visitait ceux-ci et vérifiait ceux-là ; il passait chez les banquiers pour encaisser des lettres de change ou

renouveler des billets à ordre ; il écrivait des lettres soignées qui ressemblaient à des rapports ; il était ponctuel, discret, zélé, cérémonieux, plein de longues manières et de longues phrases, facilement ombrageux avec cela, et prompt aux susceptibilités des timides qui connaissent leur valeur — le tout pendant quinze ans comptés... Ce secrétaire sans pareil ne méritait-il point que son nom émergeât un peu de la pénombre ?

Il s'appelait M. Le Moine. Ce n'est point le hasard qui l'avait amené à Chateaubriand ; entre eux, une ombre chère s'était entremise, et il semble qu'elle ne cessa jamais de flotter, transparente, entre leurs regards. Avant de devenir l'homme de confiance de Chateaubriand, M. Le Moine avait été celui de Pauline de Beaumont ; et, antérieurement, le secrétaire du père de celle-ci, M. de Montmorin, ministre de Louis XVI, jusqu'en 1792. Pendant que, pour laisser passer la Terreur qui n'avait pas voulu d'elle, Pauline s'ensevelissait dans le Senonais, d'abord au château de Passy, près Villeneuve-sur-Yonne, et puis, tour à tour, au fond de la chaumière du vigneron Paquereau, ou de la « chambre verte » ornant la maison du délicat Joubert (1), M. Le Moine paraît avoir veillé discrètement sur le peu de bien qui restait à la douloureuse femme ; c'est chez lui qu'en 1802, elle avait déposé son testament.

---

(1) Voir : *André Beaunier. Trois amis de Chateaubriand*, p. 53 et suiv.

*Pauline de Beaumont*  
*1802-1803*

### SOUS LE SIGNE DE PAULINE DE BEAUMONT

1802 et 1803. — *L'enchantement et la lassitude de Pauline de Beaumont.* — « *Des illusions...* » ? Peut-être. — *La crise de mai 1803; la première sortie d'une malade.* — *M. Le Moine et la Caisse d'Amortissement.* — « *L'aimable abbé Louis...* » — *Une lettre qui ne parvint jamais à la destinataire.* — *De Clermont-Ferrand à Rome, ou le dernier vol de l' « hirondelle ».* — *Le testament de Pauline de Beaumont; la « Relation » de sa mort, et le texte intégral de cette « Relation ».* — *La douleur et la gêne d'un « bon garçon : » le deuil et l'argent.* — *Monsieur Le Moine, ou le dépositaire fidèle.* — *Les papiers de Pauline.*

1802... Printemps tout bruisant de cantiques et de cloches... Chateaubriand vient d'être projeté dans la gloire définitive ; il n'y a pas un mois que le *Génie du Christianisme* a commencé d'étinceler aux vitrines ; Pauline de Beaumont, la tendre femme qui, tout l'été précédent, dans la « solitude riante » de Savigny, a enveloppé d'un même amour le chef-d'œuvre et son

auteur, la trop tendre femme qui a pris pour devise : *Un souffle m'agite...* défaillante en plein bonheur, se sent touchée d'un funèbre pressentiment : le 5 mai, dans cet appartement de la rue Neuve-du-Luxembourg où vient chaque jour l'ensorceleur à qui elle craint d'être à charge désormais que le voilà célèbre, elle se représente sa propre mort ; elle fixe ses volontés ; et, sans en rien dire à personne de « la plus charmante société qui soit », elle les porte à l'homme dévoué qu'elle charge de les accomplir...

Puis, elle continue de vivre, en aimant tour à tour et en maudissant la vie, en montrant à la fois cette frayeur et cet appétit de mourir, dont Joubert la réprimandait ; presque chaque jour, elle subit le prestige de « l'enchanteur » à cause de qui seulement elle désire encore de ne point mourir trop vite ; presque chaque soir, elle exerce, enchanteresse elle-même, un prestige d'amitié sur le cercle d'hommes distingués, tous un tantinet amoureux d'elle, qui se réunissent autour de son lent et mélancolique sourire...

Mais au printemps de 1803, qui devait être son dernier printemps, quelle lassitude, soudain, l'accable, ou quel pressentiment ?... Sa santé fléchit encore : a-t-elle appris que depuis deux ou trois mois, celui de qui elle tire toute sa raison de vivre a commencé, dans le secret, de dispenser ses sortilèges à une autre asservie ? qu'à Delphine de Custine il écrit : « L'idée de vous quitter me tue »... et : « Je ne vis plus que dans l'espérance de vous revoir... » ? Ou bien, son âme trop lourde, brusquement affaissée, opprime-t-elle la fragilité de son corps ?... Jusqu'ici dolente, la voilà malade, sérieusement malade, et elle écrit dans

es notes dont Chateaubriand a disposé la funèbre  
uirlande au long d'une page de ses *Mémoires* :

« Depuis plusieurs années, ma santé dépérit d'une manière  
ensibile. Des symptômes que je croyais le signal du départ  
ont survenus sans que je sois encore prête à partir. Les  
illusions redoublent avec les progrès de la maladie... »

Les illusions?... Oui; car Chateaubriand va partir  
pour Rome où il a été nommé secrétaire d'ambassade;  
l'hirondelle » doit voler à ses côtés jusque là-bas;  
pour le voyage, pour le séjour sous le beau climat, il  
peut être forte... Pauline de Beaumont n'a pas le droit  
d'être malade; elle se résigne à se soigner: «... Déjà  
ne me laisse aller à faire des remèdes aussi ennuyeux  
qu'insignifiants... » Après quoi, elle accomplira ce que  
nous appelons « une saison » aux sources du Mont-Dore,  
pendant que Chateaubriand, à Rome, s'installera...  
De sa chambre, où elle est encore retenue par la  
fièvre, en ce début de floréal de l'an XI — à la veille  
des premiers jours de mai — l'impatiente hirondelle  
répare son dernier vol vers le soleil, vers l'amour,  
vers la mort. Que de dispositions à prendre!... Elle  
appelle donc le dépositaire de son testament :

*Ce Samedi matin (1)*

Si Monsieur Le Moine pouvait me faire le plaisir de passer  
chez moi demain dans la matinée, il me ferait grand plaisir;  
il ne peut pas demain qu'il soit assez bon pour me faire  
savoir quel jour. Je lui fais mille compliments.

Montmorin-Beaumont (2).

(1) Le cachet postal donne la date : 10 floréal an 11.

(2) Suscription : Au C<sup>o</sup> Le Moine, rue Grenelle, faubourg Saint-Germain,  
22, Paris.

Quelques jours plus tard, contrevenant aux ordres du médecin et aux désirs de sa famille, elle a fait l'imprudente, sa première sortie ; où elle s'est rendue est-il téméraire de le conjecturer ? N'était-ce point alors, les derniers jours que Chateaubriand passait à Paris ?... Or, juste pendant l'heure de son absence chargée d'une commission, M. Le Moine est venu chez elle :

Je vous supplie, Monsieur, s'il en est encore tems, de ne pas dire à ma tante que j'étais sortie lorsque vous avez eu la bonté de passer chez moi ; mais de lui dire au contraire, que j'ai un rhume affreux qui ne me permet pas de sortir : vous vous éloignerez peu de la vérité : aujourd'hui pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai quitté ma chambre et je m'en trouve assez mal. Je dois même y être retenue par des drogues que je me suis enfin déterminée à prendre. Si vous aviez déjà rendu compte à ma tante de la commission dont elle vous avait chargé, soyez assez bon Monsieur, pour me le faire savoir ; alors je lui écrirai. J'ai bien du regret de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir. Je vous prie, Monsieur, de recevoir l'assurance de mon ancien attachement.

M. B.

Ce même jour (1), 21 floréal, elle était particulièrement triste ; elle écrivait dans ses notes, au retour sans doute, de sa périlleuse sortie :

«... Ma vie passée a été une suite de malheurs, ma vie actuelle est pleine d'agitations et de troubles ; le repos de l'âme m'a fuie pour jamais. Ma mort serait un chagrin momentané pour quelques-uns, un bien pour d'autres, et

(1) Indiqué par le cachet postal ; la lettre elle-même n'est point datée

our moi le plus grand des biens. Ce 21 floréal, 10 mai, anniversaire de la mort de ma mère et de mon frère :

*Je pèris la dernière et la plus misérable !... »*

Avant de partir, elle songe au sort de ses amis, et particulièrement à celui de M. Le Moine. Il n'était pas riche ; il désirait utiliser ses connaissances de comptable dans l'administration financière que le premier Consul achevait, cette année-là, de réorganiser solidement... M. Mollien était l'un des réorganisateur ; M<sup>me</sup> de Beaumont connaissait un ami de M. Mollien, un homme qui avait fréquenté autrefois le salon du ministre Montmorin et qui, spécialiste lui-même des choses de la finance, était en train de se pousser dans l'administration nouvelle ; il était alors directeur de la Comptabilité au Ministère de la Guerre ; elle lui écrivit pour lui demander de faire nommer M. Le Moine comptable à la Caisse d'Amortissement. Or, cet homme s'appelait l'abbé Louis... Et il semble bien qu'en lui écrivant c'est une grande marque d'attachement que M<sup>me</sup> de Beaumont a donnée à M. Le Moine...

Car, en 1792, un bruit avait couru les salons parisiens, bruit vrai ou faux, potin pareil à mille potins qui éclosent tous les jours sur les lèvres des oisifs : la jeune M<sup>me</sup> de Beaumont aurait eu des faiblesses et des complaisances pour « l'aimable abbé Louis »... (1) Aimable, en effet, il l'était alors ; abbé de ministère et de cour, et qui avait officié comme diacre aux côtés de Talleyrand, au fameux autel de la fête de la Fédération... Lui et M<sup>me</sup> de Beaumont ?... Qu'en sait-on,

(1) Voir : André Beaunier. *Trois amis de Chateaubriand*, pp. 36-37.

en somme?... Rien, si ce n'est qu'il y eut potin, que la *Correspondance Secrète* l'enregistra — et, au surplus, que Chateaubriand a toujours jugé l'abbé Louis devenu baron et grand financier de Louis XVIII, avec une dureté qu'expliquerait peut-être quelque motif d'animosité secrète — bref, une jalousie rétrospective... (1)

Le destin, au surplus, paraît s'être entremis pour empêcher que Pauline de Beaumont ait revu l'abbé Louis en ces derniers mois de son existence. Elle avait quitté Paris lorsqu'il se présenta chez elle pour répondre à la demande qu'elle lui avait fait tenir : il se contenta donc de déposer rue Neuve-du-Luxembourg cette lettre destinée à rejoindre la voyageuse :

*20 Thermidor an 11.*

Je regrette fort, Madame, de n'avoir pas reçu votre lettre assez tôt pour aller vous assurer, avant votre départ, du plaisir que j'aurais à vous donner des preuves de mon zèle.

Je ferai pour M. Le Moine tout ce que je saurai, vous en êtes bien sûre. J'en ai déjà parlé à M. Mollien. Quoiqu'il soit fort de mes amis, je ne puis vous répondre de lui inspirer tout l'intérêt que je prendrai toujours à ceux dont Monsieur votre père et vous auront eu à se louer ; mais je vous répond (*sic*) du moins de n'y rien négliger.

En attendant l'époque d'un mouvement avantageux à la Caisse d'Amortissement, je mènerai M. Le Moine à M. Mollien pour lui (2) recommander d'avance, et au moment opportun je renouvellerai avec instance mes sollicitations.

(1) « La brutalité faisait le principal mérite de M. Louis ; son talent était un amour stupide des intérêts matériels... » «... un prêtre concubinaire, M. Louis... » *Mémoires d'O. T.*, t. III, p. 502.

(2) L'abbé Louis a voulu écrire : «... pour le lui recommander... »

Personne ne sera plus heureux que moi de vous voir rapporter de la santé de votre voyage au Mont-Dor. L'impression que vous faites ne s'efface plus. On est plus à vous — alors même qu'on en est tenu éloigné par des circonstances bizarres ou impérieuses — qu'on appartient aux gens à côté desquels on se trouve jetté. Mais quoique vous conserviez vos droits sur tous ceux qui vous ont connue, j'espère que vous voudrez bien distinguer mon dévouement. Pour moi je regretterai toujours le temps où j'étais assez heureux pour vous voir plus souvent. Vous me puniriez trop si vous ne me laissiez pas espérer quelque part dans votre souvenir. Il me semble que je mériterai toujours d'y en conserver une. Agréez donc l'hommage respectueux de

Louis.

Lettre charmante : le respect s'y fait presque caressant ; sous la réserve des mots frémit le souvenir d'un sentiment ancien, qui tente discrètement de se rappeler... « L'impression que vous faites ne s'efface plus... » Est-ce pour lui seul que l'aimable abbé parle, ou bien pour cette élite que Pauline de Beaumont continue de séduire à travers la postérité ? Est-ce ambiguë, cependant ; il serait délicat d'en tirer un éclaircissement définitif d'un petit mystère sentimental. A certaines phrases, on dit : — Mais oui... ; et puis, d'autres obligeraient de protester : — Mais non... Que prouvent-elles, au total ? Les « amateurs d'âmes » décideront. Mais sans doute M. Le Moine, aux mains de qui elles vinrent, se donna-t-il toujours la garde de les communiquer à Chateaubriand...

Elles n'arrivèrent point, en effet, sous les yeux qui les auraient dû lire. En haut du premier feuillet, M. Le Moine inscrivit : « Cette lettre n'est pas par-

venue à M<sup>me</sup> de Beaumont. Elle a été renvoyée de Clermont-Ferrand après la fatale catastrophe ».

Clermont-d'Auvergne fut la dernière étape de la voyageuse en terre de France, avant qu'elle franchît les Alpes. Fatiguée du Mont-Dore où elle n'avait trouvé que trop de tristesse et trop peu de santé, elle s'y attardait pour préparer son passage en Italie ; cette lettre à M. Le Moine la montre en train de prendre et de provoquer les dispositions nécessaires à ce long déplacement :

*Ce 29 août (1)*

Vous m'avez tellement habituée à compter sur votre obligeance, Monsieur, que je ne crains pas de vous rabacher de ce qui m'intéresse. Si j'étais sûre que Saint-Germain (2) vous eût remis la lettre que je vous ai écrite, je me bornerais à un petit mot : mais comme je n'ai pas entendu parler de lui depuis un mois, que j'ignore s'il est mort, malade ou endormi, je suis obligée de vous redire un mot du sujet de ma première lettre. Je me plaignais à vous du silence de M. Louis qui n'a pas daigné me répondre (3) ; je vous demandais de me vendre mes obligations, et de me faire trouver à Lyon une lettre de change de cent louis, de confier le surplus des cent louis, s'il existe, à Cécile, en demandant cependant à son père de payer autant qu'il le pourra les frais de

(1) Cachet postal au départ : « Clermont, Puy de Dôme ». Cachet postal à l'arrivée : 17 fructidor an 11, c'est dire 4 septembre 1803.

(2) De son vrai nom Germain Coubaillon. Lui et sa femme étaient les domestiques de Mme de Beaumont. Il était depuis trente-huit ans dans la maison des Montmorin. Sa femme avait accompagné Mme de Beaumont, et il était question que leur fille Cécile les rejoignit à Lyon. -- « Mme Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole, qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse. » *Mémoires d'O. T.*, t. II, p. 374.

(3) De cette petite phrase aussi, les « amateurs d'âmes » n'auraient-ils rien à tirer ?

route de sa fille avec l'argent qu'a dû lui remettre M. Bourgeois, afin qu'il m'en reste le plus possible à moi. Je vous demandais encore que cette lettre de change fût payable du 10 au 15 septembre, le 15 au plus tard ; j'y serai, morte ou vive, à cette époque, et, je vous prie, Monsieur, de bien expliquer à Saint-Germain qu'il faut que très certainement ma malle et sa fille (si il n'y a rien de changé à son projet de me l'envoyer) se trouvent à Lyon le 4 (1). Il y a plusieurs diligences ; ainsi en s'y prenant d'avance il est possible de trouver le calcul juste.

Mille pardons, Monsieur, de ces sots détails, et de toute la peine que je vous donne ; si Saint-Germain n'eût pas gardé un silence si obstiné, je ne vous eusse importuné qu'une fois. Recevez l'assurance de ma reconnaissance et de mon attachement.

Le 15 septembre répond au 28 fructidor (2).

Un peu plus de deux mois encore : et Pauline de Beaumont meurt à Rome, désespérée et ravie, entre les bras de Chateaubriand. Elle avait tellement prévu cette mort qu'en quittant Paris elle avait emporté une copie olographe de son testament. Cette copie, le samedi 5 novembre 1803, lendemain de sa mort, fut découverte et déchiffrée par les exécuteurs testamentaires qu'on avait provisoirement désignés...

Tous ces détails, Chateaubriand les avait donnés dans la simple et pathétique relation des derniers

(1) Le 4 septembre est le jour même où cette lettre parvint à M. Le Moine. Les bagages ne furent donc point au rendez-vous indiqué à Lyon. Deux malles, confiées directement de Paris aux Messageries, arrivèrent à Rome seulement le soir du 4 novembre, trois heures après la mort de Mme de Beaumont. Quant à la fille des Saint-Germain elle renonça au projet de voyage d'abord formé pour elle.

(2) Lettre sans signature. Suscription : *Au Citoyen Le Moine, rue Grenelle, faubourg Saint-Germain, près la rue des Saints-Pères, à Paris.*

jours et des obsèques de son amie, qu'il envoya au beau-père de celle-ci, M. de La Luzerne, le mardi 8 novembre ; mais, par une discrétion naturelle, il les avait enlevés des copies diverses de cette relation qu'il fit adresser à presque tous les familiers de la défunte (1) ; l'exemplaire de M. Le Moine, calligraphié par la main d'un « écrivain » expert, et qui est peut-être l'exemplaire même de M. de La Luzerne (2), les a seul conservés :

«... J'aurais pu donner des ordres pour arranger ici les affaires de M<sup>me</sup> de Beaumont. J'avais tous les pouvoirs civils nécessaires en l'absence de l'ambassadeur, mais n'ayant pas

(1) C'est l'une de ces copies que M. l'abbé Pailhès a publiée, et qui se trouve reproduite dans la *Correspondance Générale* de Chateaubriand, réunie par M. Louis Thomas, t. I, pp. 131-139.

(2) On y lit, au début de la Relation, quelques lignes absentes du texte reproduit par la *Correspondance Générale* :

« Je vous avais marqué auparavant la crainte trop bien fondée que j'avais de ce triste événement. *Je vous disais que le médecin du Mont d'Or et celui de Lyon avaient déjà commencé à désespérer de la vie de votre belle-sœur ; qu'ils lui avaient déjà conseillé l'air d'Italie pour dernier remède ; que j'avais été au-devant de la malade jusqu'à Florence ; qu'arrivés à Rome, j'avais assemblé les médecins, et qu'ils avaient prononcé qu'un miracle seul pouvait rendre la santé à notre amie.*

Cependant les symptômes les plus alarmants semblaient s'éloigner, etc... »

Un peu plus loin, quelques mots sont ajoutés : l'abbé de Bonnevie, qui assista la malade, est présenté comme un prêtre « de manières fort agréables et fort décentes » ; au moment où Chateaubriand reçoit les dernières recommandations de la mourante, il indique qu'il s'assit non point « sur son lit » mais « sur le pied de son lit. »

Par contre, tout un passage de sept lignes manque à l'exemplaire de M. Le Moine ; c'est celui qui commence à la ligne 18 de la page 137 dans la *Correspondance Générale*. Chateaubriand vient d'indiquer les devoirs religieux qui ont été rendus à Pauline de Beaumont. Il conclut simplement dans l'exemplaire de M. Le Moine : « Enfin je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre. » Dans le texte imprimé, il ajoute : « Mais si, par hasard, quelques membres de cette famille les désapprouvaient, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tom-

l'honneur d'être connu de votre famille, et ayant été l'ami de votre belle-sœur, je crus qu'il était plus convenable d'attendre l'arrivée du cardinal (1). Il arriva le samedi 5 du courant, quelques heures avant la levée du corps. Il nomma sur le champ deux commissaires, MM. les abbés Lucotte et Bonnevie, pour prendre connaissance des affaires de M<sup>me</sup> de Beaumont. Ils se transportèrent aussitôt à son domicile (2), et commencèrent leurs recherches. Ils trouvèrent, dans un secrétaire, une lettre de notre amie, cachetée et adressée à M<sup>me</sup> Saint-Germain; ils l'ouvrirent, et lurent sur une seconde enveloppe que le paquet scellé de trois sceaux était un testament, et que le testament devait être ouvert par M<sup>me</sup> Saint-Germain en présence de deux témoins. M<sup>me</sup> Saint-Germain ouvrit en conséquence le paquet devant les deux commissaires : il se trouva que c'était une copie du testament original qui doit exister à Paris chez M. Lemoine. Cette copie est de la main même de M<sup>me</sup> de Beaumont. Elle est datée du 5 mai 1802 (3).

beaux est respectable aux yeux de tous les peuples, et que, sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes, dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour. »

Addition bien intéressante, quand on réfléchit qu'elle émane de la même plume qui, l'année précédente, traçait dans le *Génie du Christianisme* un si émouvant tableau de l'extrême-onction et des funérailles catholiques. Cette addition, ce n'est point pour les « membres » d'une « famille pieuse » comme celle de M. de La Luzerne que Chateaubriand a pris la peine de la rédiger ; elle était destinée aux autres lecteurs de la Relation, à Mme de Staël par exemple, aux familiers de l'« aimable société » de qui l'esprit était demeuré voltairien ; et l'on s'aperçoit, si l'on veut bien y penser, qu'elle contient, en même temps qu'un renseignement précieux sur l'attitude religieuse de Chateaubriand à cette époque, toute la thèse et tout le sens du fameux *Génie* !...

(1) Le cardinal Fesch, ambassadeur auprès du Saint-Siège, et chef hiérarchique de Chateaubriand.

(2) Ici commence le texte inédit.

(3) Il semble bien que Chateaubriand confonde ici la date de la copie avec celle du testament original. Car le texte publié par M. A. Bardoux (*Pauline de Beaumont*,) porte : « Cette copie très griffonnée de mon testament doit en tenir lieu s'il venait à se perdre. Je l'ai relue et

« Ce testament ne dispose que de quelques meubles et effets ; vous en êtes nommé exécuteur. Votre belle-sœur vous laisse 2 000 écus et presque tous les meubles. M<sup>me</sup> Saint-Germain doit avoir : fr. 10 000 avec toute sa garde-robe, à l'exception d'un schall bleu de cachemire, et d'une montre d'argent qui doit être donnée à M<sup>me</sup> Hocquart, née Bousso (1).

« M. Joubert aura le bois d'une bibliothèque en acajou, un secrétaire avec la porcelaine qui se trouvera dessus ; M. Julien une écuelle fond d'or en arabesques, et moi tous ses livres. Les deux malles, qui étaient chargées aux Messageries, et qui n'étaient pas encore à Rome quand je vous écrivis ma première lettre, sont arrivées trois heures après la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont ; elles ont été remises aux commissaires. L'inventaire général sera dressé, et M<sup>me</sup> Saint-Germain qu'on fera partir samedi prochain vous rapportera le tout en France.

« Quant à l'argent, on n'a trouvé qu'environ 1 900 francs. Ces 1 900 francs ne suffiront pas aux frais du médecin, des funérailles, du logement du cuisinier, du retour de la femme de chambre, et surtout des meubles qu'il faudra brûler (2), et dont je me suis rendu caution avec M. Bertin. Le préjugé est si fort que personne ne veut acheter mes

approuvée. Ce 18 juillet 1803. » Il est vrai qu'on y lit aussi : «... On trouvera le duplicata plus net dans mes papiers, exactement conforme. » Le 18 juillet 1803, M<sup>me</sup> de Beaumont paraît donc avoir « griffonné » une copie du testament déposé chez M. Le Moine ; cette copie elle la laissa chez elle ; et elle emporta avec elle, ou le brouillon du testament original, ou une première copie, datée, comme lui, du 5 mai 1802.

(1) Erreur évidente du copiste de la lettre — à moins qu'elle ne fût de Chateaubriand même ?... Mme Hocquart était la fille de Mme Pourrat et de l'éditeur connu, la sœur de la belle Mme Le Coulteux qu'André Chénier célébra sous le nom de Fanny ; et elle avait été « fort aimée du frère de M<sup>me</sup> de Beaumont lequel s'occupa de la dame de ses pensées jusque sur l'échafaud », en baisant un ruban bleu qui lui venait d'elle (*Mémoires d'O. T.*, t. II, p. 264).

(2) Parce que M<sup>me</sup> de Beaumont était morte « d'étisie », c'est-à-dire d'une maladie de poitrine considérée comme contagieuse.

deux voitures parce qu'elles ont servi deux ou trois fois à votre malheureuse belle-sœur (1)... Je vous prie de m'envoyer sur le champ l'extrait baptistaire de M<sup>me</sup> de Beaumont, ceux de son frère, de sa mère, enfin la date précise de la mort de tous les membres de la famille de M. le comte de Montmorin... »

Argent ! fatal argent ! pourquoi mêle-t-il son vulgaire souci aux plus profondes douleurs ? Le même soir, 8 novembre, de la même plume dont il vient de tracer la relation touchante où Joubert admirera son cœur « de bon garçon, » Chateaubriand fait, entre deux soupirs, cette confidence au seul et discret Fontanes :

«... Mon amie... est morte avec le regret de ne m'avoir pas donné toute sa fortune, mais elle a été surprise par la mort ; et vous croyez bien que je n'étais pas homme à songer à la fortune et à troubler les derniers moments d'une amie expirante (2)... »

Il n'était point homme, certes, à provoquer un legs — encore qu'il l'eût accepté ; mais il était homme à se donner à lui-même (pour consoler sa peine ou pour la redoubler, qui sait ?) le spectacle de la magnificence de son deuil ; à élaborer aussitôt le plan d'un monument de marbre qui devait conserver, et qui conserve en effet, dans l'église Saint-Louis des Français, l'effigie de la défunte et celles de ses proches ;

(1) Il réussit cependant à en vendre une : «... Il me reste encore une très belle voiture ; mais comme notre amie est montée dedans deux ou trois fois, et que sa maladie est regardée comme contagieuse, j'ai peur de ne pouvoir me défaire de cette voiture. » Lettre du 20 décembre, à Guéneau de Mussy. *Correspondance générale*, I, p. 151.

(2) *Correspondance Générale*, I, p. 141.

à admirer le faste de ce monument, et à gémir, presque, en même temps, de ce qu'il lui coûte « environ 9 000 francs » ; mais au reste à vendre « tout ce qu'il a pour en payer une partie... » Et homme, aussi, à prendre la jaunisse, de chagrin, à vouloir planter là Rome, la diplomatie, la littérature, le présent et l'avenir, à se réfugier dans le passé en traçant les premières lignes des « Mémoires de sa vie » puis, quelques jours plus tard, à intriguer un peu, sans en avoir l'air, pour obtenir une place plus fructueuse et plus considérée, à courir jusqu'à Naples pour secouer son deuil au soleil, et à écrire les pages superbes de la lettre à Fontanes sur la *Campagne romaine*... Quel homme !

C'est en ces jours-là, vers la mi-décembre, qu'il reçut à Rome la première lettre de M. Le Moine... Le confident de Pauline de Beaumont ne détenait pas seulement le testament original de l'amie morte ; il gardait ses papiers intimes, et particulièrement les lettres de Chateaubriand, et celles de Lucile, malade déjà, errante entre la Bretagne et Paris, « fleur flottant sur l'abîme (1) » qui, avant douze mois, l'allait engloutir à son tour : fragments de confession, pages d'ardeur et de songe, les suprêmes pudeurs, l'amour et l'amitié suprêmes de la disparue. Le détenteur de ce trésor demandait les instructions de celui que la mort en faisait le légitime possesseur. Chateaubriand lui répondit le 21 décembre — 23 frimaire an XII — le même jour où il venait d'apprendre par Fontanes l'imminence de sa nomination comme « chargé

(1), *Mémoires d'O. T.*, t. II, p. 357.

d'affaires de la République française près la République du Valais » :

« Je suis très touché, Monsieur, de la loyauté de votre procédé envers moi dans une circonstance si triste ; cela prouve combien la femme adorable que nous pleurons savait bien choisir ses amis. Je laisserai donc entre vos mains, Monsieur, le dépôt qu'elle vous a confié ; ou, si vous l'aimez mieux, vous pouvez le remettre à M<sup>me</sup> Saint-Germain que je prends à mon service, et qui doit être maintenant à Paris.

« On dit que le gouvernement, pour me venger de tant de calomnies répandues sur moi depuis quatre à cinq mois, veut me donner une place plus agréable auprès de la France, et qu'on me permettra d'aller un moment à Paris ; si cela est ainsi, j'espère avoir le plaisir de vous y voir, et de vous remercier, de votre noble fidélité à la mémoire de notre digne amie.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentiments possibles d'estime et de reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE CHATEAUBRIAND (1). »

Les papiers de M<sup>me</sup> de Beaumont (2) — ceux du moins qui devaient retourner à son ami — passèrent-ils des

(1) Inédit. La suscription porte : *A M. Le Moine, rue de Grenelle, n° 1181, boulevard Saint-Germain, à Paris.* — Le destinataire a écrit, en haut de la lettre : *Recu 16 nivôse an 12, c'est-à-dire le 7 janvier 1804.*

(2) M. Le Moine, comme il était naturel, restitua aux divers correspondants de Mme de Beaumont encore vivants les lettres d'eux qu'elle avait conservées. Mais, soit que l'« aimable société » de la rue Neuve-du Luxembourg ne lui fût point très familière, soit que Mme de Beaumont ne lui eût point laissé des instructions assez précises, il recourut aux lumières de Fontanes pour identifier certains de ces correspondants. Ce fut en particulier le cas pour Chénédollé, de qui l'adresse était chez son père à Vire, dans l'Orne ; mais l'un et l'autre portaient le nom de *Saint-Martin*, tiré de leur terre seigneuriale de Saint-Martindon ; d'où, sans doute, la perplexité de M. Le Moine, en ce qui concerne « la per-

conçut les mêmes espérances, en pleurant sur les mains de M. Le Moine dans les mains de la vieille femme dévouée qui ne venait de Rome que pour veiller sur une nouvelle agonie, celle de Lucile auprès de qui Chateaubriand l'avait aussitôt envoyée?... ou bien Chateaubriand les reçut-il directement lorsqu'il arriva dans les derniers jours de janvier à Paris? On imagine ses réflexions, à les relire, à les manier, dans les semaines mêmes où, pour obéir aux vœux de l'amie morte, il recommençait, après une séparation de douze ans, de vivre avec sa femme.

Le 9 novembre précédent, parmi le premier abattement de la douleur, il avait écrit à M<sup>me</sup> de Staël, en lui envoyant une copie de la « touchante relation » rédigée pour M. de La Luzerne : «... S'il y est beaucoup question de *prêtres* et de *religion*, j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de plaisanter dans de pareilles circonstances ; il vous faut songer que j'ai écrit à la hâte dans le trouble et dans les larmes, et que, pour tout l'univers, je ne voudrais pas qu'on m'enlevât l'espoir de retrouver un jour mon amie (1) !... » Quatorze ans plus tard exactement, au mois de janvier 1818, Lamartine fit les mêmes réflexions,

sonne de Vire ». Fontanes se mit très aimablement à sa disposition, ainsi qu'en témoigne ce billet inédit et sans date, qui ne peut être que de décembre 1803 ou de janvier 1804 :

« Embarras sur embarras, visites sur visites, voilà mon excuse. Si j'avais eu un moment à moi, il aurait été à M. Le Moine. Veut-il venir dîner avec moi demain ? Nous causerons. Je connais la personne de Vire. Je lui dirai à qui on doit rendre les lettres. Mille compliments. A demain.

Fontanes.

Mercredi,

Je renvoie les lettres de Mme de Beaumont. »

(1) *Correspondance générale*, t. I, p. 142.

onçut les mêmes espérances, en pleurant sur les papiers de M<sup>me</sup> Charles qu'Aymon de Virieu venait de lui rapporter à Milly (1) ; c'était déjà toute la philosophie, toute la poésie des *Méditations* que l'auteur du *Génie du Christianisme*, désespéré d'abord par la mort de la femme aimée, mais, lui aussi, vite repris à la vie, sentait fermenter dans son âme en janvier 1804 !...

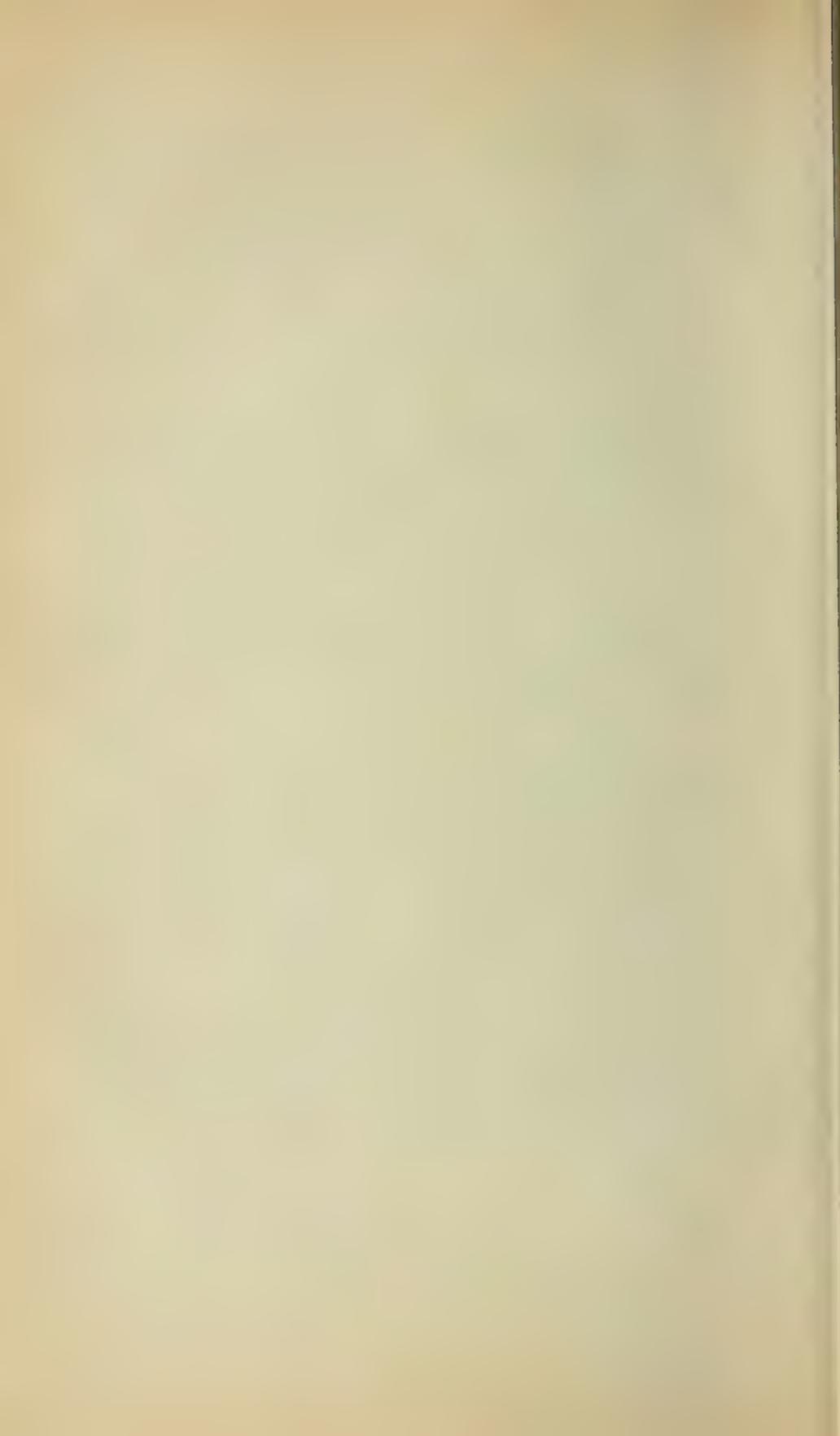
Rentré à Paris, préparant son départ pour le Valais, toujours gémissant, d'ailleurs, sur mille difficultés pécuniaires (2), il voit alors, pour la première fois, M. Le Moine ; et il revoit sa femme... C'est, ainsi, le souvenir agissant de Pauline de Beaumont qui introduit ou réinstalle dans sa vie les deux personnages marqués pour tenir, beaucoup plus tard, les principaux rôles dans la tragi-comédie de son intimité.

(1) Voir : René Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine*.

(2) Le *Génie* ne lui a point rapporté les droits d'auteur qu'il pouvait espérer : «... Comment se fait-il que je sois à la sixième édition de mon ouvrage... et que je n'aie pas encore de pain assuré ? » (24 nov. 1803, lettre à Mme de Staël) «... Migneret a fort bien vendu ses éditions, mais il a confié ses marchandises à des fripons, et j'ai éprouvé cinq banqueroutes. » (20 décembre, lettre à Guéneau de Mussy.) Il met son espoir dans l'édition abrégée que prépare son ami Clausel de Coussergues : «... Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *édition chrétienne*. Si j'en crois ce qu'il m'a mandé, elle se vendra bien, et cela me rendra encore quelque argent... » (même lettre.)

Dès son arrivée à Paris il touche du Ministère des Affaires étrangères, au titre de son nouveau poste, une avance de douze mille francs, qu'il emboursera deux jours après sa démission du 22 mars ; mais il ne la emboursera qu'en réalisant une partie des sommes placées en fonds d'Etat que sa femme vient de lui apporter.

---



## II

### L'AMBITION POLITIQUE

*Dix années de gloire et d'amour : les enchanteresses de chair et de songe : un fantôme qui s'efface. — 1814. — La Croix de Saint-Louis et l'épée de Godefroy de Bouillon. — L'ambition politique et ses difficultés. — Un solliciteur introduit par une ombre. — M. Le Moine « ministre des Finances » et « premier gentilhomme de la Chambre ».*

Dix années passent pourtant, avant que cette tragédie s'engage. Chateaubriand voit M. Le Moine en 1804 ; et puis il ne le revoit plus qu'aux derniers jours de 1814. Dix années, presque onze, qu'il emplit fiévreusement et de gloire et d'amours : le souvenir de Pauline de Beaumont comme il est lointain, discret, presque effacé ! D'autres enchanteresses, Delphine de Custine, Nathalie de Noailles s'épuisent à conquérir, sans l'annexer, ce cœur toujours avide et si vite déçu ; enchanteresses de chair, « belles

madames » contre qui M<sup>me</sup> de Chateaubriand affirme au foyer, ses rancunes dédaigneuses, et qui ont pour rivales ces magiciennes de songe : Velléda, Blanca Cymodocée : auprès d'elles l'âme sûre aux bons conseils, la « sœur » de ce frère tourmenté, sœur de qui l'affection eut tant de peine à n'être que fraternelle M<sup>me</sup> de Duras... Que peut, alors, contre toutes ces vivantes, le fantôme de l' « hirondelle » enfuie vers des climats meilleurs ? Chateaubriand, plus tard, en gémit, lorsqu'il acheva, dans ses *Mémoires*, de conter la mort de Pauline : «... Que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher ! Ainsi va l'homme, de défaillance en défaillance !... » (1) Mais, alors, ces défaillances lui étaient chères ; et pas plus qu'à l'amie morte il ne pensait à l'homme sûr qu'elle lui avait légué...

Vint la Restauration. Elle ne négligea point, en apparence, un homme qui ne semblait guère d'humeur à se laisser négliger. Chateaubriand avait publié, au moment opportun, un pamphlet « qui valait une armée » (2) ; le nouveau pouvoir s'empressa donc de lui décerner la croix qui, sous l'Ancien Régime, récompensait les mérites militaires, et dont l'éclat allait tenter, pendant quelques années, d'offusquer celui de la trop jeune Légion d'Honneur ; il le fit chevalier de Saint-Louis. Chateaubriand fut-il flatté, en pensant à la vieille décoration qui avait orné la poitrine de son père ? fut-il déçu en voyant la même croix parer tant d'émigrés frivoles ? Il affecta, en

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. II, p. 396.

(2) *De Buonaparte et des Bourbons*.

out cas, d'être fort honoré ; sans doute se voulut-il persuader que cette faveur en annonçait de plus importantes ; il s'arrangea pour qu'elle ne passât point inaperçue. Décoré en même temps que beaucoup d'autres, pouvait-il être décoré comme eux ? Depuis son fameux voyage à Jérusalem, il était Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre ; il en tira un argument inattendu pour réclamer, dans l'Ordre de Saint-Louis, un « parrain » de qualité, le premier dans le royaume après le Roi ; tout simplement M. le Comte d'Artois.

Il avait été « armé chevalier de Saint-Sépulcre avec l'épée de Godefroy de Bouillon, au tombeau de Jésus-Christ ». Pourquoi ? O voies merveilleuses de la Providence ! « Pour se rendre plus digne de recevoir l'ordre de Saint-Louis, de la main de l'illustre frère du Roi très chrétien... » (1) C'était, d'un seul coup, faire sa cour et servir sa vanité.

Mais enfin, il attendait de la légitimité des satisfactions plus substantielles. Les semaines passaient sans lui rien apporter. Malgré les *Réflexions politiques* de décembre 1814, ou peut-être à cause d'elles, — qui divulguaient imprudemment « ses principes constitutionnels » — il n'obtint d'abord de Louis XVIII que ce propos : « Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien... (2) » Bon à rien, Chateaubriand ! et il voyait un Blacas propre à tout ! Les émigrés ne reconnaîtraient-ils en lui

(1) *Correspondance Générale*, t. II, p. 339.

(2) *Mémoires d'O. T.*, t. III, p. 458.

qu'un barbouilleur de papier ?... Rentrés à flots ils obstruaient les avenues de la faveur : ils n'avaient rien oublié, et l'homme qui s'était dressé contre l'Empereur ne demeurerait pour eux qu'un cadet de hobereaux bretons ; ils n'avaient rien appris, et son encombrant bagage de gloire ne ferait qu'aggraver la lourdeur de leurs préventions... Chateaubriand enragea. Par la duchesse de Duras, il emporta cependant l'ambassade de Suède ; « un os à ronger... » Et mélancoliquement, le 1<sup>er</sup> décembre, il envoyait à sa protectrice un nouvel état de ses dettes, après tant d'autres... Seule, la pairie d'abord, un ministère ensuite, le tireraient d'embarras. La gêne le condamnait donc à la politique.

Mais, placé trop bas à ses propres yeux, M. de Chateaubriand brillait encore assez haut aux yeux de la foule des légitimistes pour que sa bienveillance leur apparût précieuse. Et M. Le Moine résolut de se rappeler à son souvenir. Il avait dû frapper, d'abord, à certaines portes qui ne s'étaient point ouvertes ; il végétait dans une situation modeste ; et il croyait avoir droit d'attendre du régime nouveau des réparations ou des compensations. Il écrivit à Chateaubriand, qui lui répondit aussitôt par ce billet :

*Paris, le 22 décembre 1814.*

« Je connais, mon cher monsieur, tout ce que vous valez, tout ce que vous méritez : je serais trop heureux de vous être utile. Venez me voir quand et comme vous voudrez : je serai toujours charmé quand vous viendrez (1) ».

(1) Suscription : A M. Le Moine, rue d'Enfer, n° 21.

Chateaubriand pouvait-il mieux accueillir le serviteur des Montmorin qui, soudain, au seuil de la vie politique, lui ramenait, comme un heureux présage, le fantôme effacé de Pauline de Beaumont ?

Ils se virent ; ils parlèrent moins du passé, sans doute, que du proche avenir ; mais le passé planait au-dessus de leurs têtes ; et M<sup>me</sup> de Chateaubriand, aussi, comment derrière le révérencieux vieillard n'eût-elle pas aperçu la forme de la tendre femme qui, mourante, lui avait rendu, d'un mot, un mari trop aimé ? Il semble, en tout cas, qu'elle lui ait marqué très vite une confiante sympathie...

Chateaubriand mit son crédit au service de ce solliciteur introduit par une ombre ; M. Le Moine fut confirmé dans son emploi à la Caisse des dépôts et consignations. Il obtint en outre l'amitié du grand homme. Celui-ci comprit de quel secours lui pouvait être l'ancien serviteur du ministre Montmorin, par sa connaissance de la société politique d'avant la Révolution. Ces émigrés qui faisaient sonner si haut leurs titres aux Tuileries et dans les antichambres des ministres, ces suffisants « chevaliers de l'Éteignoir » dont le *Nain jaune* entreprenait l'amusante caricature, M. Le Moine les avait vus, trente ou vingt-cinq ans plus tôt, tourbillonner autour de Necker et de Louis XVI ; il savait leurs filiations, leurs alliances, leurs prétentions, leurs manies ; il serait pour l'apprenti-ministre d'aujourd'hui, le plus clairvoyant des secrétaires ; et le plus enthousiaste, de surcroît. Mais par une chance, il se trouvait posséder le chapitre des finances autant que celui de la politique ; s'il acceptait de surveiller, de débrouiller, d'amé-

liorer « les chiennes d'affaires » du grand homme?...

Il accepta ; et Chateaubriand ne tarda pas de le nommer dans les règles son « ministre des finances (1) », tandis que M<sup>me</sup> de Chateaubriand lui conférait le titre, moins lourd, de « premier gentilhomme ordinaire de sa chambre (2) ». A la fin de l'année 1817, il était installé dans l'intimité du ménage.

(1) Voir plus loin ses lettres inédites.

(2) Pailhès. *Lettres de Mme de Chateaubriand à Clausel de Coussergues*, p. 66.

---

### III

#### LE COLLÈGE ÉLECTORAL D'ORLÉANS

*Les débuts politiques de M. de Chateaubriand et de son « secrétaire volontaire ». — Un collège électoral en juillet 1815. — Orléans frontière de la Corse et de la légitimité. — Les terreurs de M<sup>mo</sup> de Chateaubriand. — Un « grand discours » et un « petit discours ». — Leurs succès différents. — Une contradiction initiale dans la politique de M. de Chateaubriand.*

Auparavant, il avait dû faire ses preuves.

Le début de la seconde Restauration trouva M. de Chateaubriand accru en considération, en faveur et en dignité. Il revenait de Gand où, pendant les Cent Jours, il avait exercé près du Roi l'intérim du ministère de l'intérieur ; on était sur le point de le nommer, en gratitude, ministre d'État, — sinécure dorée, dorée d'un traitement de vingt-quatre mille francs ; et on lui attribuait une mission de confiance en le désignant pour présider le collège électoral du Loiret.

C'était dans les derniers jours de juillet 1815. Les élections allaient fixer l'opinion de l'Europe victorieuse sur la France vaincue ; il importait qu'elles fussent bonnes, c'est-à-dire ardemment royalistes ; et Orléans était l'une des villes vers lesquelles se tournaient les regards.

Tous les éléments d'inquiétude qui se partageaient alors la France y paraissaient rassemblés. Orléans était occupé par les troupes bavaroises ; et si Orléans appartenait à l'obédience du roi, sa banlieue immédiate était tenue par les bonapartistes : la Loire formait la ligne au delà de laquelle les troupes fidèles à l'Empereur et non désarmées encore, s'étaient retirées avec le drapeau tricolore : le pays où elles campaient, on l'appelait « la Corse » ; « au milieu du pont » qui faisait la démarcation, « il y avait une cravate blanche, de soie, avec une frange d'or, attachée au bout d'un bâton de pavillon » (1) ; et les soldats bavarois narquois, mais tranquilles, regardaient tout cela... Pathétique image de la France écartelée d'alors, au milieu de laquelle Chateaubriand allait faire ses débuts d'orateur et de parlementaire. A sa réputation, à sa fortune, il importait que les élections d'Orléans fussent excellentes : ultra-royalistes ; et excellentes pour lui en même temps ; car, il comptait bien qu'elles l'investiraient du mandat, en tête de liste ; c'était le moindre privilège des présidents de collèges électoraux.

L'expédition est délicate, périlleuse peut-être ! Chateaubriand emmène M. Le Moine comme aide de

(1) *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. II, p. 380.

camp ; et tandis qu'ils cheminent, l'épouse du néo-phyte, comme elle a coutume de faire dès qu'elle est séparée d'un mari qu'en silence elle adore, laisse sa tête s'emplier de terrifiantes chimères ; elle voit de véritables batailles, du sang versé, des morts...

Avant le départ, elle a envoyé à M. Le Moine ce billet affolé :

*Ce lundy matin.*

« M<sup>me</sup> de Lévis a renouvelé hier mes inquiétudes sur le compte de M. de Chateaubriand. Dites-moi donc bien franchement, Monsieur, s'il y a quelques dangers à craindre pour lui à Orléans ; j'aime mieux le savoir ; l'incertitude me rend tout à fait malade. Recevez, je vous prie, tous mes compliments ».

Rien, cependant, ne la rassure ; d'Orléans, et du 13 août jusqu'aux environs du 27, elle reçoit chaque jour une lettre ou de M. Le Moine, ou de son mari ; celui-ci est bien forcé un jour de la morigéner ; une lettre pleine de terreurs lui était arrivée ; juste comme il venait d'apprendre qu'il était nommé pair de France :

«... Enfin, tu es contente ; ta lettre, apportée par M. de la Touanne, était de la folie de Charenton. Il est impossible d'être plus fêté, plus aimé ici que je ne le suis. Ils sont désolés que je sois pair, parce qu'ils ne peuvent plus m'élire... Envoie chercher le tailleur Le Bon, et fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines (1)... »

Il est, lui, tout à la joie de l'activité ; il a rédigé, à Étampes, en venant, le grand discours qu'il doit pro-

(1) Lettre publiée par M. de Loménie dans le *Journal des Débats* du 1<sup>er</sup> mai 1907.

noncer, le mardi 22 août, à l'ouverture des élections ; M. Le Moine en a aussitôt approuvé les doctrines intransigeantes et le style passionné ; il en a recopié le texte de sa belle écriture pour que, de Paris, M<sup>me</sup> de Duras l'approuve également ; mais M<sup>me</sup> de Duras le trouve vraiment un peu monté de ton, et trop sobre sur la Charte : parler de la « sainte et douloureuse mémoire » de Louis XVI, dire qu'il a été « assassiné » est-ce bien opportun ? Chateaubriand discute avec elle :

«... Je changerai le mot *assassiné* et ne parlerai pas de la *monarchie*, mais je ne vous promets pas de retrancher la *sainte et douloureuse mémoire*. Sur la *Charte* il y a assez. Si vous étiez dans le pays, et même dans toutes les provinces, vous verriez comment on est royaliste, et à quel point il faut être modéré sur la *libéralité*... (1) »

M. Le Moine, qui n'est pas modéré, applaudit ; et davantage encore au « petit discours au Roi », que Chateaubriand compose à Orléans, en pleine chaleur électorale (2). Ce petit discours, il le prononcera le jour que, venant rendre compte de sa mission au Roi, il lui présentera, aux Tuileries, l'excellente députation du Loiret... Il ne doute de rien, en effet ; et l'événement confirme sa superbe. Il a l'activité joyeuse d'un général à la veille d'une victoire :

«... Les dîneurs, les sollicitations, les invitations, les visites à recevoir et à rendre, les lettres ministérielles, les étrangers, les Français, j'ai tout cela sur le dos... »

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 381.

(2) Il écrit le 20 août : ... « Il est fait aussi... » *Idem*.

Fièrement, le 25 août, pour le *Te Deum* qu'on chante à la cathédrale en l'honneur de la fête du Roi, il dispute le pas au général bavarois commandant les troupes d'occupation ; et il se fait céder la préséance.

Parmi ce hourvari, il peut à peine griffonner quelques billets déjà triomphants... A M. Le Moine de rédiger chaque soir le résumé stratégique des opérations...

Le 23 août enfin, Chateaubriand prononce devant les électeurs le discours poli avec tant de soin depuis des semaines — son premier discours politique, même « son premier discours tout court », puisque jamais encore il n'a pris la parole en public ; et avec quel succès !

«... Eh bien ! chère sœur, je sais ce que c'est qu'une assemblée : à peu près trois cents personnes m'ont entendu, et vous ne pouvez vous faire une idée de cet effet. On m'a forcé à relire ce matin à l'ouverture de la séance le discours que j'avais déjà lu hier : même enthousiasme, mêmes cris... Au reste j'ai parlé deux ou trois fois *d'abondance*, avec assez de clarté et de succès... Enfin j'espère par cet apprentissage que je mènerai un peu Messieurs les Pairs (1). »

Les élections répondent à ces merveilleux augures. Elles confient le mandat à quatre « hommes sûrs » — « quatre députés prêts à donner leur vie pour la gloire et le service de sa Majesté » — à quatre purs, enfin, qui vont contribuer pour leur part à rendre la Chambre vraiment « introuvable », et dont l'un est le propre neveu de Talleyrand. « Le *Boîteux* doit être

(1) *Ibid.*, p. 399-91.

« content de moi !... » griffonne Chateaubriand sur son bureau même de Président... Deux heures plus tard il expédie M. le Moine en estafette :

«... Chère sœur, le bon M. Le Moine, mon secrétaire volontaire, vous dira tout. Mes succès sont tels que j'en ai honte. On criait autant : Vive le Président ! dans les rues, que : Vive le Roi ! Le collègue m'a accordé des honneurs extraordinaires (1). »

Chateaubriand aspire avec avidité ces premiers souffles de la popularité politique ; il s'en grise comme, jadis, des premiers souffles de la gloire, avec la candeur d'un enfant. D'ailleurs, pas plus que de lui-même ou de son avenir, il ne doute des mirifiques conséquences de l'événement où il participa.

Et le 4 septembre 1815, dans son habit de pair tout battant neuf, il harangue Sa Majesté, à la tête de sa petite escouade de députés. Il lui fait, à cette Majesté, inquiète déjà d'un trop complet triomphe, des déclarations qui ravissent certainement M<sup>me</sup> de Chateaubriand et M. Le Moine, mais qui, non moins certainement, consternent maint et mainte, et tout d'abord la clairvoyante M<sup>me</sup> de Duras :

«... Sire, vous avez deux fois sauvé la France : vous allez achever votre ouvrage. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous venons de voir le commencement de vos justices. Vous avez saisi ce glaive que le Souverain du ciel a confié aux princes de la terre pour assurer le repos des peuples... »

(1) *Idem*, p. 387. Lettre du 26 août (datée à tort du 19 par M. Louis Thomas).

Ces phrases sont dignes de Bossuet. Mais sur quelle triste réalité leur draperie est-elle déployée ? Trois semaines plus tôt la condamnation à mort et l'exécution de La Bédoyère ont officiellement ouvert ou consacré l'ère de la Terreur blanche ; et l'ordonnance vient de paraître, qui défère Ney à la Haute-Cour de la Chambre des Pairs... Chateaubriand conclut :

«... Sire, cette justice, malheureusement trop nécessaire, et que vos peuples réclamaient de toutes parts, ne fait qu'ajouter de l'éclat à votre bonté. Vos sujets se racontent avec des larmes de reconnaissance et d'admiration tout ce que vous avez fait pour la France, et votre sévérité paternelle est mise au premier rang de vos bienfaits. »

Magnifique et cruel « petit discours » ! Chateaubriand le publia en 1816 dans le premier tome de ses *Mélanges de Politique* (1) ; mais on ne le peut lire que là, de sorte qu'il est aujourd'hui à peu près comme s'il était inédit. Son illustre auteur ne le recueillit point en 1826-1831 dans la collection de ses *Œuvres complètes* ; il sentait ce que dix ans de perspective lui eussent ajouté d'odieux ; et lui-même, à l'arrière-plan de ses périodes, il apercevait peut-être le mur de l'Observatoire, et, dans l'aube blême, le cadavre écroulé de Ney. Comme on préférerait qu'il n'eût point prononcé ce « petit discours » ! Mais quoi ! il venait de voir à Orléans des troupes bavares maintenir l'ordre pendant l'élection de députés français ; comme beaucoup d'honnêtes gens alors il rendait

(1) *Mélanges de politique*, par M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France. Le Normant, Paris, 1816 ; pages 397-399.

responsables de la nouvelle invasion les « traîtres de mars... » Et il est trop certain qu'approuvé par sa femme et par beaucoup de ses amis, à commencer par M. Le Moine, il assit d'abord sa fortune politique sur les plus fougueuses, mais les plus sincères des opinions « ultras ».

En même temps, et non moins sincèrement, il était partisan des libertés constitutionnelles ; et voilà le paradoxe secret qui, jusqu'en 1830, rongera toute sa politique. Homme d'avenir, il veut, sincèrement, fonder la liberté ; homme de tradition, il la veut confier aux mains des plus dogmatiques tenants du passé. C'est pour eux qu'il la réclame, en septembre 1816, dans *la Monarchie selon la Charte*, et dans le fameux *post-scriptum* qu'il y ajouta, d'une plume irritée, au lendemain du décret qui dissolvait la Chambre introuvable.

---

## IV

### SOUS LE REGARD DE JULIETTE RÉCAMIER

*« La Monarchie selon la Charte ».* — *Un grand foudroyé.* — *« Si je pouvais garder mon champ et mes livres!... »* — *Louis XVIII plus cruel que le tyran.* — *« Nu comme Job!.. »* — *L'âge et les dettes!* — *Projets littéraires et projets d'exil.* — *Le dîner du 28 mai 1817 : deux regards, ou le miracle d'un mutuel enchantement.* — *Une conférence financière : trop peu de billets de loterie, et trop de « billets à ordre ».* — *Un bilan désastreux.* — *Que M. le Moine se débrouille!* — *Un orage intérieur.*

Dans son effort pour concilier les contradictoires, il devait s'épuiser; il faillit se briser d'abord, lui et toutes ses fortunes, la politique aussi bien que la financière. Les douze mois qui s'écoulaient d'octobre 1816 à septembre 1817, constituent l'une des périodes les plus critiques de son existence, si abondante pourtant en vicissitudes.

Publiée vers le 10 septembre 1816, au lendemain de la fameuse ordonnance qui dissolvait la Chambre, *La Monarchie selon la Charte* apparut au roi et aux ministres comme un acte d'opposition violente, et, presque, comme un acte de trahison : l'ouvrage fut saisi par la police ; et il fallut un arrêt en forme du tribunal (1) pour en rendre la propriété à l'auteur.

Le 20 septembre, une ordonnance royale rayait M. de Chateaubriand de la liste des ministres d'État, et lui retirait sa pension. On l'aurait dépouillé de la pairie, si l'on avait pu, et si la pairie, par bonheur, n'était un don à vie, insaisissable autant qu'inces-sible. Elle comportait, pour Chateaubriand, un traitement annuel de 12 000 francs : heureux traitement qui au grand homme déchu assurait, du moins, l'essentielle subsistance !...

Accablé de la rancune personnelle du roi, il ne pouvait plus, de longtemps, prétendre ni aux faveurs, ni aux places ; dans ses lettres à la duchesse de Duras, il répète qu'il est « noyé » au moins pour toute la vie de Louis XVIII ; adieu l'espoir d'une ambassade ou d'un ministère ! Toute sa situation politique s'écroule... (2)

Ainsi, la Restauration le traitait plus rigoureusement que l'Empire !... Paradoxe cruel !

(1) Un arrêt de non-lieu (novembre 1816).

(2) Il faut lui rendre cet hommage : il avait prévu les conséquences douloureuses que devait entraîner la publication de son livre, et il avait à peine hésité. Il confiait le 17 juillet 1816 à la duchesse de Duras : «... Mon ouvrage est presque achevé : ... Je rendrai, je crois, un immense service à la France ; je l'empêcherai peut-être de périr, mais ce sera à mes dépens... Je cours le risque de me briser. Décius se jeta dans l'abîme, mais il était jeune. Mes cheveux blancs commencent à me rendre timide... » *Correspondance générale*, t. II, p. 386.

Sous l'Empire, M. de Chateaubriand avait obstinément goûté le périlleux orgueil de n'ajouter à son nom aucun titre : il était tout dans les lettres, mais il n'était rien dans l'État, rien qu'un ennemi qui, par intermittences, se dressait en face du maître pour proférer quelques vérités désagréablement sonores. Il n'en coûta rien à sa gloire ; et, tous comptes faits, il en coûta fort peu à sa tranquillité. Même, à partir de 1807, au retour de son retentissant voyage en Terre-Sainte, il put faire, pour la première fois de sa vie, un établissement stable : il acheta le domaine de la Vallée aux Loups qui, embelli selon ses rêves, constituait une « chaumière » fort présentable, et un « hermitage » digne des ombres, bientôt illustres, de Cymodocée, de Velléda, de Blanca, qu'il y amenait avec lui. « Si je puis parvenir à garder mon champ et mes livres, je serai la plus heureuse personne de la terre!... » Ainsi soupirait-il, le 23 juin 1812, dans une lettre à la duchesse de Duras... Il les garda, tout le temps que régna le « tyran » ; or, voici que, le roi légitime revenu, il allait être obligé de vendre et son champ et ses livres — ses livres hérités de Pauline de Beaumont, qui n'avait pas voulu d'autres mains que les siennes pour caresser à leurs pages les vestiges de ses doigts amoureux...

D'abord, pendant l'hiver de 1816 à 1817, Chateaubriand a redressé fièrement la tête ; il s'est jeté à plein corps dans la bataille politique ; il a pris son parti d'être réduit à ses appointements de pair ; il « en est quitte » pour renvoyer son équipage, et « pour aller, les jours de pluie, en fiacre ». Il subit sa disgrâce avec bonne humeur : c'est lui qui le dit. Mais il le

dit dans ses *Mémoires*, en 1839. Sur le moment, il a moins de philosophie. L'été venant, c'est un véritable désespoir qui s'amasse dans son cœur...

Le 29 avril 1817, sa bibliothèque est dispersée à la criée « à la salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants » ; quelques jours plus tôt, le 12 avril, une note avait annoncé dans le *Journal des Débats* la mise en vente « d'une maison de campagne en partie meublée, située à Aulnay, commune de Chatenay, près Sceaux-Penthièvre, appelée la Vallée ou Val de Loup... placée dans un parc de vingt arpens enclos de murs et planté avec soin... »

Peu après, d'ailleurs, Chateaubriand obtenait la permission de mettre sa propriété en loterie, à mille francs le billet ; et il écrivait : «... Me voilà bien dépouillé ; comme Job, je suis venu au monde nu, et je m'en irai, nu... » (1)

Ou bien, ironiquement : «... Je vends le peu de choses que j'ai, parce que j'ai contracté des dettes en allant à Gand... » (2)

Or, la *Vallée aux Loups* est rongée d'hypothèques. En plus de sa pension de pair, Chateaubriand ne possède exactement plus rien — que des dettes.

Elles le pressent : et l'âge avec elles. Car il est à la veille d'entrer dans sa cinquantième année. Avec l'été, la session parlementaire est close, le tumulte politique apaisé. Le voici seul en face de soi-même : que résoudre ?

Encore faut-il résoudre quelque chose. Un projet

(1) *Correspondance générale*, t. I, p. 312.

(2) *Idem*.

s'esquisse vaguement : recourir d'abord à sa plume magique pour mettre ses affaires en ordre. C'est-à-dire, pendant quelques mois, s'astreindre sans répit à des travaux littéraires — comme du temps qu'il demeurerait rivé douze et quinze heures de suite à sa table à écrire. De pareils exploits il se sent toujours capable. Il mettra au point l'*Histoire de France*, à quoi si vaillamment il travaillait, en 1812 et en 1813, pour se consoler, à la Vallée-aux-Loups, des disgrâces moins rudes de « l'autre ». En outre, l'*Abencérage* est tout prêt à paraître. Peut-être aussi lâchera-t-il quelques âpres écrits de politique pour dire leur fait aux pygmées » qui lui infligent « une si ignoble persécution ». Et puis, dès qu'il aura gagné assez d'or, toutes ses grosses dettes payées, il tournera le dos à l'ingratitude des Bourbons ; il quittera la France pour un autre pays où il renouvellera en paix les rêveries de René — pour l'Italie sans doute ; — et il n'en reviendra plus jamais.

Ce serait raisonnable peut-être ; mais son cœur proteste que ce serait fou. Le 28 mai, il a dîné chez M<sup>me</sup> de Staël, rue Neuve-des-Mathurins ; et M<sup>me</sup> de Staël, que déjà la maladie tenait, n'avait pu quitter son lit ; mais il s'est trouvé placé à côté de Juliette Récamier. Et sans doute il avait vu Juliette douze ans plus tôt ; et sans doute, en 1814, dans le salon même de Juliette, il avait lu à haute voix l'*Abencérage* ; l'exotique cependant qui pourra : c'est seulement ce soir du 28 mai qu'il a remarqué que, belle souverainement, Juliette peut être magnifiquement sensible... Vers la fin du dîner tous deux se sont regardés après être restés jusque-là des voisins taciturnes. Ils se sont re-

gardés, — et de cet échange de regards, un miracle a jailli — un miracle de mutuel enchantement, dont Chateaubriand se contente d'écrire, en ses *Mémoires* :

... Je craindrais aujourd'hui de profaner par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire... (1)

Bref, leurs regards leur révélèrent qu'ils pouvaient tout espérer l'un de l'autre. Et pourquoi n'a-t-on point remarqué que M<sup>me</sup> Récamier, qui avait rencontré déjà le grand écrivain, attendit, pour lui laisser voir plus que de l'admiration, le jour où une persécution politique amassait autour de son front une auréole inattendue et l'ornait des grâces supplémentaires du malheur immérité?

Voilà donc, depuis ce soir du 28 mai, René empêtré dans de nouvelles et douloureuses perplexités. Que décider? Il ne décide rien; sa femme, souffrante d'un catarrhe depuis la fin de l'hiver, le presse de quitter Paris pour la campagne où l'appellent plusieurs invitations à demi familiales. Il convoque M. Le Moine, récapitule avec lui les difficultés financières : la mise en loterie de la Vallée aux Loups n'a intéressé ni les royalistes, ni le public; quatre billets seulement sont pris, sur quatre-vingt-dix, dont trois par la duchesse d'Orléans douairière; il va falloir procéder à une vente dans les formes; mais trouvera-t-on acquéreur? Et à quel prix? La propriété plie déjà sous un faix d'hypothèques. Il est nécessaire, cependant,

(1) *Mémoires d'O.* T. t. IV, p. 46.

qu'elle se vende, et avant octobre ; car, ce mois-là, Chateaubriand doit rembourser une grosse somme — vingt-cinq mille francs ! — dont il n'a pas le premier sou. Plusieurs billets, en outre, circulent munis de sa glorieuse signature — « billets à ordre » que l'on peut d'un jour à l'autre, présenter au paiement — qu'à coup sûr on présentera, maintenant qu'on sait, un peu partout, sa gêne. Il n'en connaît point exactement le total ni le nombre. Baste !... Que le dévoué M. Le Moine fasse pour le mieux ; qu'il se débrouille avec M. Denis, le notaire chargé de vendre la Vallée ; voici une procuration en règle. Pour lui, Chateaubriand, il « en a par-dessus la tête »... Et il part, avec sa dolente épouse, pour le château de Montboissier, sis en Eure-et-Loir, dans l'arrondissement de Chateaudun, qui sera la première, et, d'ailleurs, la plus longue étape de ses vacances — de ses orageuses vacances... Car il emporte avec lui tout un orage intérieur.

Dans les trois mois qui surviennent, sa destinée va se jouer : destinée politique, destinée amoureuse, destinée financière. Il le sait, ou il le pressent. Le souci d'argent est le plus vif : mais autour de ce primordial chagrin comment son âme, chargée d'amertume et de poésie, aurait-elle pu s'empêcher de rebondir et d'écumer, ainsi qu'une mer tempétueuse autour d'un redoutable écueil ?...

---



## V

### LES ORAGEUSES VACANCES DE 1817

#### LA BOURRASQUE

*Au château de Montboissier. — Cent mille francs, une chaumière et un cœur! — Juliette, ou la nouvelle Sylphide. — En écoutant siffler la grive : le livre III des Mémoires. — La rougeole de M<sup>me</sup> de Chateaubriand et la visite du D<sup>r</sup> Laenneck. — Au château de Montgraham. — M<sup>me</sup> de Duras et M<sup>me</sup> de Montcalm. — Toujours les dettes! — Un contribuable récalcitrant. — « Le stérile agrément de Cassandre! » — Le fond du précipice. — Chimères anciennes et nouvelles chimères!*

Dans le premier des cinq châteaux qui vont offrir, en cet été de 1817, leur décor fastueux à sa misère et à ses incertitudes, Chateaubriand est attendu par le comte et la comtesse de Colbert-Montboissier. La comtesse lui est presque parente puisqu'elle est petite-fille du grand Malesherbes; le comte, ancien émigré, ancien officier de marine qui prit part à l'affaire de

Quiberon, retraité depuis deux ans avec le grade de contre-amiral, est député du département — député *ultra* comme de juste, — et l'un des « introuvables ». Devant lui, Chateaubriand ne craindra pas d'exhaler ses fureurs.

Le 3 juillet, il arrive : et son premier billet est pour son « délégué aux finances. »

« Nous sommes arrivés, cher Monsieur, un peu fatigués, mais bien portants... J'ai bien peur de ne pouvoir travailler. Je suis tout étonné de ce grand voyage... »

Mais aussitôt ses tracas lui remontent en tête ; et il griffonne, le 5 :

« ... Je vous assure que je vous regrette aussi sincèrement que vous pouvez me regretter, et d'autant plus que je ne sais ce que je deviendrai. A présent que je suis loin de Paris, je suis moins agité par la politique, moins désireux de recommencer d'inutiles combats ; mais aussi je sens plus amèrement l'ingratitude dont je suis la victime, et je voudrais n'avoir plus affaire avec ces hommes, remettant à la postérité une vengeance que j'ai entre les mains... »

Cette vengeance, c'est l'écrit politique, tout prêt à sortir de sa plume et qui sera fulgurant. Quant aux affaires d'argent, il compte plus que jamais sur M. Le Moine :

« Voyez s'il n'y aurait pas moyen de trouver, comme nous le disions, cent mille francs à emprunter et à substituer à toutes les petites dettes, ou, au moins, 60.000 francs, dont 52.000 serviraient à proroger (1) les hypothèques, et les huit mille autres au paiement des premiers billets d'octobre.

(1) Ou peut-être faudrait-il lire « purger »

Enfin, mon cher monsieur, songez un peu à moi, et tâchons de conjurer cette tempête d'automne qui menace d'achever mon naufrage. Si je puis me tirer de ce malheur, je ne crois pas que je retourne à Paris. Je m'ensevelirai dans quelque coin où vous viendrez me trouver et d'où, après avoir mis en ordre mes papiers pour me faire une petite fortune, j'abandonnerai pour toujours un pays où je n'ai éprouvé que des persécutions et des malheurs... »

Cent mille francs, ô René... cent mille francs d'une part, et, de l'autre, une chaumière — la même sans doute que souhaitait Rousseau ! Et des promesses qu'on est assuré de ne point tenir ! Contradictions de l'imagination la plus magnifique !

Aussi souvent qu'à M. Le Moine, le solitaire écrit à sa « sœur » la duchesse de Duras ; le 4 juillet, par exemple, il lui dit :

« ... Si vous êtes seule, je suis bien plus seul que vous... Je vous parlerai une autre fois de ce pays. Il est triste, mais il ne me déplaît pas. Demain, j'essayerai le travail... (1) »

Demain, c'est le 5 juillet, le jour où il a ruminé ses mille embarras ; et ni à M<sup>me</sup> de Duras, ni à M. Le Moine, il ne peut avouer que, derrière tant d'inquiétudes, une autre inquiétude encore l'agite et grandit ; un fantôme l'accompagne, celui de Juliette Récamier ; il revoit sa pure forme, et le sourire du mois de mai. Et ce soir du 5 juillet, il sort dans le parc de Montboissier, ancien parc à la française, maintenant arrangé à l'anglaise, et qui « lui plaît comme une ruine » ; tourmenté comme son cœur, le

(1) *Correspondance générale*, t. I, p. 314.

ciel ressemble à un ciel d'automne, et « un vent froid souffle par intervalles » ; tandis qu'il regarde le soleil « s'enfoncer dans des nuages », il entend soudain une grive siffler — « une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau ». A ce « son magique », sa jeunesse ressuscite près de lui, et non point tant sa jeunesse que la sylphide qui l'enchantait... Sylphide, femme insaisissable et multiple, fantôme délicieux, prêté par sa fantaisie changeante à tous les corps que ses bras ont pressés ! Voici que, toujours pareille et toujours séduisante, elle se penche à nouveau vers lui ; mais elle a, cette fois, la sveltesse divine et le sourire de Juliette. Saura-t-elle le consoler ? Mais surtout est-il digne encore qu'elle le console, et jeune assez pour être accueilli d'elle?... De la tristesse et de la poésie, il en a, comme jadis, à revendre. Mais quelle différence !

Le chant de l'oiseau, dans les bois de Combourg, m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre : le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable... (1).

Des jours perdus ? N'est-il point temps, Juliette, de les ressaisir encore et de goûter par vous toute la félicité imaginée jadis ? Et pour vous mieux conquérir, et pour se mieux faire connaître, quel plus sûr moyen que celui-ci : remémorer et, d'un coup, ressusciter tous les prestiges de cette jeunesse si riche de poésie que, rien qu'à la dévoiler subitement, *René* en a grisé tout un âge ?

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. I, p. 125.

« Demain j'essaierai le travail... » Le lendemain matin, quand il se trouva devant son papier blanc, ce n'est pas d'imprécations politiques que Chateaubriand le couvrit, mais il traça, d'une main fiévreuse, les premières strophes de ce poème en prose, l'un des plus beaux, mais non point des plus purs, de la langue française, qui forme le livre III des *Mémoires*; en tête il inscrivit : *Révélation sur le mystère de ma vie...* Le fantôme de Juliette le regardait écrire; et M<sup>me</sup> de Duras, qui le croyait en train de rédiger un redoutable pamphlet, et M. Le Moine qui le pouvait croire en train de calculs et de chiffres, ignorèrent sous l'empire de quel féminin sortilège, dans sa solitude de Montboissier, feu René, soudain ressurgi et réanimé, incantait poétiquement ses premiers et ses plus troubles jours !

Ce jour même 6 juillet, importunant l'écrivain au plus fort de son rêve, M<sup>me</sup> de Chateaubriand gémit, se plaint, s'alite : elle a la rougeole; et voilà René absorbé par ses fonctions de garde-malade; car il est, au besoin, un mari dévoué. Et puis, comme il l'écrit le 9 juillet, la santé de sa femme « entre dans ses plans; car encore faut-il qu'elle puisse être dans le cas de suivre la résolution quelconque » qu'il pourra prendre. La rougeole est normale, d'ailleurs; le 13, elle est, comme on dit, « sortie »; et Chateaubriand renoue le fil avec M. Le Moine :

« ... M<sup>me</sup> de Chateaubriand est très bien, mais elle s'inquiète beaucoup. Je viens d'écrire à M. Laenneck de venir la voir. Je vous remercie de toutes vos peines. Je suis si

battu de la tempête que maintenant je ne compte plus les vagues : une de plus, une de moins, peu importe : je remets le tout à la Providence. Conservez-moi votre amitié ; écrivez-moi ; et croyez à mon sincère et tendre attachement pour la vie. »

Mais voici le 16 juillet ; jour néfaste : jamais encore Chateaubriand ne fut plus noir. Ce jour-là d'abord, ou au plus tôt la veille, il apprend la mort de M<sup>me</sup> de Staël survenue le 14 — de M<sup>me</sup> de Staël dont la frémisante amitié le rattachait aux souvenirs de sa première gloire — de M<sup>me</sup> de Staël, surtout, par qui, chez qui, pour qui il avait revu et il espérait de revoir Juliette... Et puis, dans la soirée, voilà que M<sup>me</sup> de Chateaubriand est prise d'un étouffement subit ; il reste à la veiller, et « griffonne à une heure du matin » :

« Suis-je assez malheureux, mon cher monsieur ? M<sup>me</sup> de Chateaubriand est très mal, la poitrine paraît attaquée. Voilà le fruit des persécutions que j'ai éprouvées. Le poids en est retombé sur une pauvre femme. Quand pourrai-je sortir de cette terre maudite et fuir une race d'ingrats et de misérables ? Le beau jour pour moi que celui où je mettrai le pied hors de France pour n'y rentrer jamais ! J'ai écrit à Laenneck de venir. Allez de ma part le presser s'il n'est pas parti. Tout à vous, »

Chaude alerte, mais brève ! Dès le 21 juillet le « garde-malade » peut notifier la convalescence :

« ... Laenneck est venu, et a achevé de guérir nos têtes. Nous sommes donc aussi bien que nous pouvons l'être, et il

n'y a plus rien de changé à nos plans. Nous restons à la campagne jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle il faudra bien prendre un parti... » (1)

C'est une terrible perspective, en effet; Chateaubriand l'éloigne et se contente « de vivre au jour le jour ». Près du lit de sa malade, il travaille à son pamphlet politique; du moins il l'assure à M<sup>me</sup> de Duras (2); mais sans doute aussi consacre-t-il des heures à l'évocation de Combourg, pour ses *Mémoires*. Et chaque fois qu'un journal ou une lettre de Paris lui apprend quelque nouveau méfait ministériel, il entre en de terribles colères.

Juillet se traîne ainsi : le 29, il annonce (3) qu'il partira le samedi 2 août pour la terre de Montgraham qui, à neuf lieues de là, appartient à une autre branche de la famille Colbert : il y sera l'hôte du comte et de la comtesse de Pisieux — sœur de M<sup>me</sup> de Montboissier — auxquels, d'ailleurs, (car il n'a plus d'appartement à Paris, par économie, et il a débarrassé la Vallée pour les visiteurs), il a confié plusieurs malles de papiers et d'effets (4). M<sup>me</sup> de Cha-

(1) Chateaubriand, souvent distrait sur les chiffres, a daté cette lettre « ce samedi 19 juillet ». Or, le samedi fut, en 1817, le 21.

(2) Lettre du 22 juillet. *Correspondance générale*, t. I, p. 319.

(3) Billet inédit.

(4) M. Louis Thomas conjecture à tort (*Correspondance générale de Chateaubriand*, t. II, p. 1) que le départ pour Montgraham fut retardé beaucoup après le samedi 2 août; il s'appuie sur cette seule raison que plusieurs chapitres des *Mémoires* sont datés : *Montboissier, août 1817*. Raison fragile à elle seule : Chateaubriand paraît avoir daté de souvenir plusieurs chapitres de son œuvre en la revoyant, et en la faisant remettre au net. Il suffit d'ailleurs de tourner la page où s'inscrit le doute de M. Thomas pour y lire une lettre (n° 295) à la Duchesse de Duras, datée « Montgraham, 4 août 1817 ». Les lettres à M. Le Moine sont à elles seules décisives; Chateaubriand partit de Montboissier et arriva à Montgraham

teaubriand ne part pas, sans envoyer elle-même un remerciement à M. Le Moine :

« Excellent ami, je veux vous remercier moi-même de tout l'intérêt que vous m'avez témoigné pendant ma sotte maladie. M. de Chateaubriand en a été aussi touché que moi ; et, quoique nous fussions bien persuadés d'avance de votre attachement pour nous, cette nouvelle preuve n'a pas laissé que de nous être fort sensible.

Mes yeux ne me permettent pas de vous en écrire plus long : je finis donc en vous renouvelant l'assurance de l'amitié inaltérable que le *ménage* vous a vouée pour la vie (30 juillet) (1) ».

\*  
\* \*

Montgraham, neuf lieues plus loin, c'est encore Montboissier : un château chargé de souvenirs historiques moins importants ; des hôtes avec qui M. de Chateaubriand se sent un peu moins en familiarité, mais qui se prodiguent en mêmes attentions autour du ménage persécuté ; des hôtes graves, au surplus,

le 2 août. — Au reste M. Louis Thomas a publié, dans ce même tome II, trois lettres à la comtesse de Pisieux (n° 220 a, b, c.), d'une courtoisie un peu apprêtée, mais tout de même charmante, où Chateaubriand annonce son arrivée, demande des chevaux, etc. Seulement ces lettres sont inexactement datées par leur éditeur des 17 juillet, 1<sup>er</sup> août 1813 ; c'est 1817 qu'il y faut lire : la confusion entre le 3 et le 7 est presque fatale avec l'écriture de Chateaubriand.

(1) C'est le même jour, sans doute, ou l'un des trois suivants qu'elle écrit « aux chers Joubert » : — « Je ne vous parle point des soins que l'on m'a prodigués ici, cela n'en finirait pas ; mais pour vous en donner une idée, Mme Joubert n'aurait pas fait mieux : un peu plus doucement peut-être ; mais Mme Joubert est un phénix. Voilà que je n'y vois plus du tout ; je deviens tout à fait aveugle ; on dit que c'est une suite de la rougeole et que cela passera, mais je sens ma vue tellement affaiblie qu'au lieu du bonheur de vous revoir, je crains bien de n'avoir plus que celui de vous entendre... » Lettre publiée par M. André Beaunier dans la *Revue Universelle* du 15 septembre 1921.

flattés de recueillir et de reconforter le grand homme... (1)

On les imagine, M. et M<sup>me</sup> de Pisieux, qui, dès le premier jour, s'efforcent à le distraire ; ce dimanche 3 août à quelles pronostications pessimistes sur les prochaines élections (2) ne durent-ils pas l'inciter en le promenant sous les arbres de leur parc, devant la monotonie d'un horizon de labours et de prés, qui ne lui rappelait que par contraste, les horizons de sa Bretagne originelle !

Pouvaient-ils deviner que ce n'était point tant les soucis politiques qui lui creusaient le front ? (3)

Laissant à M<sup>me</sup> de Chateaubriand de commenter comme elle savait le faire les articles des journaux ministériels, il songeait... La veille au soir, à l'arrivée, il avait trouvé un paquet de lettres venues de Paris...

(1) Une des lettres de Mme de Chateaubriand aux Joubert dépeint pittoresquement la vie qu'on menait, en ce mois d'août, à Montgraham : «... Frisel... devrait venir ici. Il y mourrait de plaisir et d'ennui, vingt fois par jour. D'abord de plaisir, parce qu'on y mange toujours, et les choses qu'il aime : d'énormes filets de bœuf, des poulardes excellentes, des perdreaux fins, des œufs tout frais, du beurre comme en Bretagne et du vin d'une vieille cave bien soignée par un gourmand gourmet. Après cela, il mourrait d'ennui, parce que depuis huit jours que j'y suis, je n'y ai pas vu une figure humaine, pas même un paysan dans la campagne. Ensuite, la conversation y est nulle... » *Idem*.

(2) D'après la loi électorale en vigueur, un cinquième de la Chambre des Députés devait être renouvelé en septembre.

(3) Dans une lettre écrite vers le 12 août aux Joubert, Mme de Chateaubriand s'efforce de croire que la maladie dont elle relève cause seule la tristesse de son mari ; mais est-il possible qu'elle le croie vraiment ? «... Ma santé est meilleure depuis trois jours, mais la tête du pauvre Chat est toujours bien nébuleuse : il s'est tant tourmenté, inquiété, et surtout fatigué pendant ma maladie qu'à présent que l'agitation ne le soutient plus il sent tout le mal que je lui ai fait.» C'est sans aucun doute l'explication que Chateaubriand donnait à sa femme. *Revue Universelle, idem*.

M<sup>me</sup> de Duras, là-bas, travaille pour lui; par l'intermédiaire de son amie M<sup>me</sup> de Montcalm, sœur du duc de Richelieu et admiratrice du grand homme, elle a noué des négociations avec le ministère; celui-ci, à l'entrée de l'hiver, peu après l'ouverture des Chambres, subira sans doute un remaniement; le duc de Richelieu qui le préside saisirait volontiers alors l'opportunité de « rallier » M. de Chateaubriand par quelque brillante compensation; peut-être même lui offrirait-il un portefeuille secondaire; car, dans les débats parlementaires, M. de Chateaubriand s'annonce comme un chef de parti redoutable... M<sup>me</sup> de Duras, bonne fée, exploite la peur qu'on a de lui; elle a poussé fort avant les pourparlers... Mais Chateaubriand répugne à cette combinaison; il ne veut point rentrer par la porte basse des complaisances; il refuse de ne point se poser, dès l'ouverture de la session, en chef de parti et en ennemi... S'enchaîner à une promesse? Son orgueil veut et vaut davantage. On eut des torts envers lui; qu'on les répare sur-le-champ, et avec éclat; il n'accepte rien d'autre; et, dès le lendemain, il en avise sa trop active plénipotentiaire :

« ...Laissons toute cette affaire. Ce que je puis vous dire, c'est que vous ne comptiez pas que je supporterai jamais l'idée d'un résultat placé à l'ouverture des Chambres. Il n'y a parole de Duc et de Roi qui fasse rien à cela... Je ne crois à la reconnaissance de personne, et je sais parfaitement ce qui adviendrait dans un changement. C'est toujours moi que je satisfais dans ces cas-là; jamais une idée d'intérêt ou de calcul ne me mène... (1) »

(1) 4 août 1817. A la Duchesse de Duras. *Correspondance générale*, t. II, p. 2.

Au reste, d'ici l'automne il y a loin encore : ...

« ... Il sera temps de nous lamenter quand le jour sera venu. Tant d'événements, de hasards, de circonstances peuvent déranger mes projets, que c'est folie de pleurer d'avance... (1) »

C'est que d'autres inquiétudes le tenaillent — et combien plus immédiates ! Les lettres de M. Le Moine ne lui ont porté que de mauvaises nouvelles ; trois semaines durant, celles-ci vont le harceler. La loterie, d'abord, la fameuse loterie dont la maison de la Vallée aux Loups est l'enjeu, n'a point recruté de nouveaux amateurs ; et on avait annoncé qu'elle serait tirée le 20 août !

Dès le lundi 4, Chateaubriand envoie cette lamentation :

« Nous sommes arrivés assez bien. Je suis un peu malade aujourd'hui. Je commence à être las de la vie que je mène à un degré extraordinaire... Voyez, je vous prie, M. Denis (2), et sachez où en est la loterie. Il n'y aura rien de fait ! C'est le 20 qu'il faudra renvoyer l'argent. Que vais-je devenir ? Je n'en sais absolument rien. Je vous ferai passer cinquante écus ce mois pour acquitter mes dettes envers vous et envers quelques autres. Mille amitiés sincères ».

Le 9 août, surgit un espoir : M. Le Moine a fait savoir qu'une dame a manifesté quelque velléité de se porter acheteuse :

« ... Dites, je vous prie, à M. Denis que je lui donne carte blanche pour traiter de la Vallée. Je voudrais qu'elle allât

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 3.

(2) Le notaire chargé de l'opération et par les soins de qui la Vallée fut définitivement vendue.

au moins à soixante-dix mille francs, mais enfin il faudrait se contenter de soixante si on ne pouvait avoir plus. Pressez cela : agissez, voyez la dame. Je compte sur vous... Je ne puis pas quitter à présent M<sup>me</sup> de Chateaubriand... Tout roule sur vous et sur M. Denis. Je m'en rapporte à votre amitié. Tout à vous. »

Et, en post-scriptum, tant il éprouve de hâte :

« Il n'y a aucune nécessité d'attendre le 5 pour conclure avec la dame, si elle veut conclure. Dans le cas d'un arrangement j'irais à Paris. »

Nouvel ordre, le 13 :

« ... Voyez M. Denis ; dites-lui de vendre, s'il peut !... »

Mais voici d'autres soucis. L'administration des finances a réclamé que M. de Chateaubriand payât au plus vite, avec ses contributions, la part de l'emprunt forcé à laquelle il a été taxé; or, elle l'a taxé l'autre année, avant qu'il subît la plus onéreuse des destitutions ; et en ce temps, ainsi qu'aujourd'hui, les diverses administrations s'ignoraient superbement l'une l'autre... Vite l'infatigable Le Moine a demandé audience au Préfet de la Seine et aux membres « du Comité » ; il a plaidé victorieusement pour le grand homme; et celui-ci le remercie par une lettre fort digne, où, laissant percer la secrète blessure de l'orgueil, il trouve encore le moyen de faire magnificence à l'État :

*Montgraham, le 6 août 1817.*

« Vous avez, mon cher monsieur, plaidé ma cause beaucoup mieux que je ne l'aurais fait moi-même. Je suis fâché seulement que vous ayiez (*sic*) parlé de ma position. Que je sois pauvre ou riche, je n'en dois pas moins payer mes

impôts, et le gouvernement ne peut entrer dans ces sortes de considérations. La seule chose, qui pourrait peut-être excuser un peu le retard que j'ai mis à acquitter ma dette, est qu'à l'époque où je fus taxé à 1.100 francs dans l'emprunt des 100 millions, j'avais 25.000 livres de rentes que je n'ai plus depuis le 6 septembre de l'année dernière. Cette année, j'ai payé d'avance ma contribution personnelle tout entière. Veuillez, monsieur, remercier M. le Préfet et MM. les membres du Comité du dégrèvement qu'ils ont bien voulu m'accorder. Je vais emprunter les 305 francs qui me restent à payer, et je vous les ferai passer pour le 20 de ce mois. Je ne veux point accepter de rente pour cette petite somme, et je vous prie d'en faire accepter le don gratuit à MM. les membres du Comité.

Agréez, mon cher monsieur, l'assurance des sentiments que je vous ai voués pour la vie.

Le vicomte de CHATEAUBRIAND. »

Surgit une lettre de change — autrement dit un billet à ordre de mille francs que fait présenter un sieur Nicolle (l'éditeur probablement qui, trois ans plus tard, allait imprimer *les Méditations*!) Chateaubriand est sûr de s'être acquitté naguère envers ce sieur Nicolle ; mais il craint de ne pouvoir le prouver :

« ... Si cela est ainsi, écrit-il amèrement, nous paierons deux fois. Cela vient mal à propos (18 août). »

Le pauvre Le Moine, cependant, ne comprend point grand chose à cet imbroglio, court chez le Nicolle qui est à la campagne ; il faudra bien qu'il trouve le moyen d'arranger l'affaire :

« ... Impossible, cher monsieur, que je paie cette lettre. Je ne puis que la renouveler (*sic*). Il y aura certainement eu

double emploi. M. Nicolle peut vous expliquer cela. Je suis désolé de toutes vos peines, et je vous en demande un million de pardons... Si nous allons au tribunal, il ne faudra que demander du temps et plaider d'un double emploi. Toutefois, je crois qu'il vaudra mieux encore vendre mes habits et ne pas laisser plaider pour une lettre de change... (22 août). »

Et, par là-dessus, quelques petites dettes criardes qu'on avait oubliées : tant « pour les impositions de campagne » c'est-à-dire pour celles de la Vallée-aux-Loups ; *et cætera*...

Après avoir dressé la liste, le malheureux soupire :

« ... Tout cela m'épuise, et la première petite somme que j'avais emportée à tout évènement s'en va chez l'apothicaire, et en obligations !... »

Et les jours rapprochent la fatale échéance de l'automne, sans que les miracles attendus éclatent :

« ... Le 1<sup>er</sup> octobre m'épouvante : il faudrait au moins 25.000 francs pour s'en tirer et il n'y a aucune espérance de se les procurer (13 août). »

« ... Et que vais-je devenir au mois d'octobre si la Vallée n'est pas vendue ?... En vérité je ferme les yeux pour ne pas voir l'abîme, car je ne sais comment l'éviter... »

Siencore, nouveau Décius, il servait à quelque chose par son dévouement ! Mais non : les élections s'annoncent bonnes pour le ministère, c'est-à-dire funestes pour le régime : elles diminueront le nombre des

députés « ultras », augmenteront celui des députés « jacobins » :

« ... Au reste, mes prophéties s'accomplissent de point en point. Voilà toute la machine en marche forcée. Tout se précipite. Il me restera le stérile agrément de Cassandre !... (18 août). »

Désolante comparaison, mais trop juste ! Cassandre, aussi, était poète ; mais Cassandre était devenue esclave ; dans le temps qu'elle goûtait le « stérile » et orgueilleux plaisir de voir l'événement confirmer son présage, elle sentait les chaînes alourdir leur entrave à ses membres, et elle devait ployer chaque jour, un peu plus bas, le col...

Aux environs du 25 août 1817, M. de Chateaubriand, après avoir dévalé toutes les pentes de l'orgueil et de la rage, semble bien près de toucher le fond du précipice : au lieu d'argent, un poids écrasant de dettes ; au lieu de crédit politique, la défaveur personnelle du roi, et la haine des partis en place ; la perspective d'une sorte de déconsidération publique ; qu'advient-il en effet, si l'on lit dans les gazettes, que M. de Chateaubriand est poursuivi par ses créanciers : quelles gorges chaudes et que de commentaires ! Le terrain littéraire manque sous ses pieds comme l'autre ; point d'ouvrage assez avancé pour que l'écrivain puisse ménager une prochaine revanche à l'homme d'Etat ; *l'Histoire de France*, abandonnée depuis 1814, n'est encore qu'un chaos de notes informes et de pages étincelantes ; *l'Abencérage* seul est en état de paraître ; mais ce n'est qu'un opuscule ; et voici qu'au lieu de chercher à concevoir un ou deux autres

petits romans qui feraient volume avec lui, le grand homme, quand il s'isole des soucis, griffonne quoi?... ses souvenirs de jeunesse, ses poursuites de la Sylphide dans les bois de Combourg, ses enchantements taciturnes et ses divagations aux côtés de sa sœur Lucile... La nécessité le point, et il travaille à ses *Mémoires* ! Puissance de la poésie et de l'imagination ! Il veut se bien convaincre, au moment d'y renoncer, que les rêves de la politique ne valent point ceux de la jeunesse ; et il écrit dans ses *Mémoires* cette phrase qu'il supprimera plus tard :

... J'ai vu de près les rois, et mes chimères politiques se sont évanouies comme ces chimères plus douces dont je vais continuer le récit... (1).

Chimère, l'amour ? Qui sait ? le sourire de Juliette Récamier, charmeresse nouvelle, se précise sur l'horizon... Chateaubriand, animé d'une fièvre secrète, se penche sur son cœur, le fouille jusqu'au fond pour y faire l'inventaire des puissances de charme qui lui restent encore, et il se trouve tout semblable à ce qu'il était avant sa gloire, avant tant de prodigalités de tendresse ; peint-il l'adolescent qu'il fut, ou le quinquagénaire qu'il sera demain ?... Il écrit :

... J'étais agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler, ni comprendre... (2)

et puis :

... Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé

(1) Pailhès, *La duchesse de Duras*.

(2) *Mémoires d'O. T.*, t. I, p. 139.

d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême... (1).

N'est-ce pas « la félicité suprême de sa vie » et « une manière inconnue d'aimer » qu'à cinquante ans, il attend encore d'une nouvelle enchanteresse ? Et, n'est-ce pas pour elle, comme des aveux désormais, avec l'arrière-pensée de les lui faire lire, qu'il trace de telles phrases, qu'il y ajoute celle-ci :

... Au sortir de tels rêves, quand je me retrouvais un pauvre petit Breton obscur... le désespoir s'emparait de moi ; je n'osais plus lever les yeux sur l'image brûlante que j'avais attachée à mes pas...

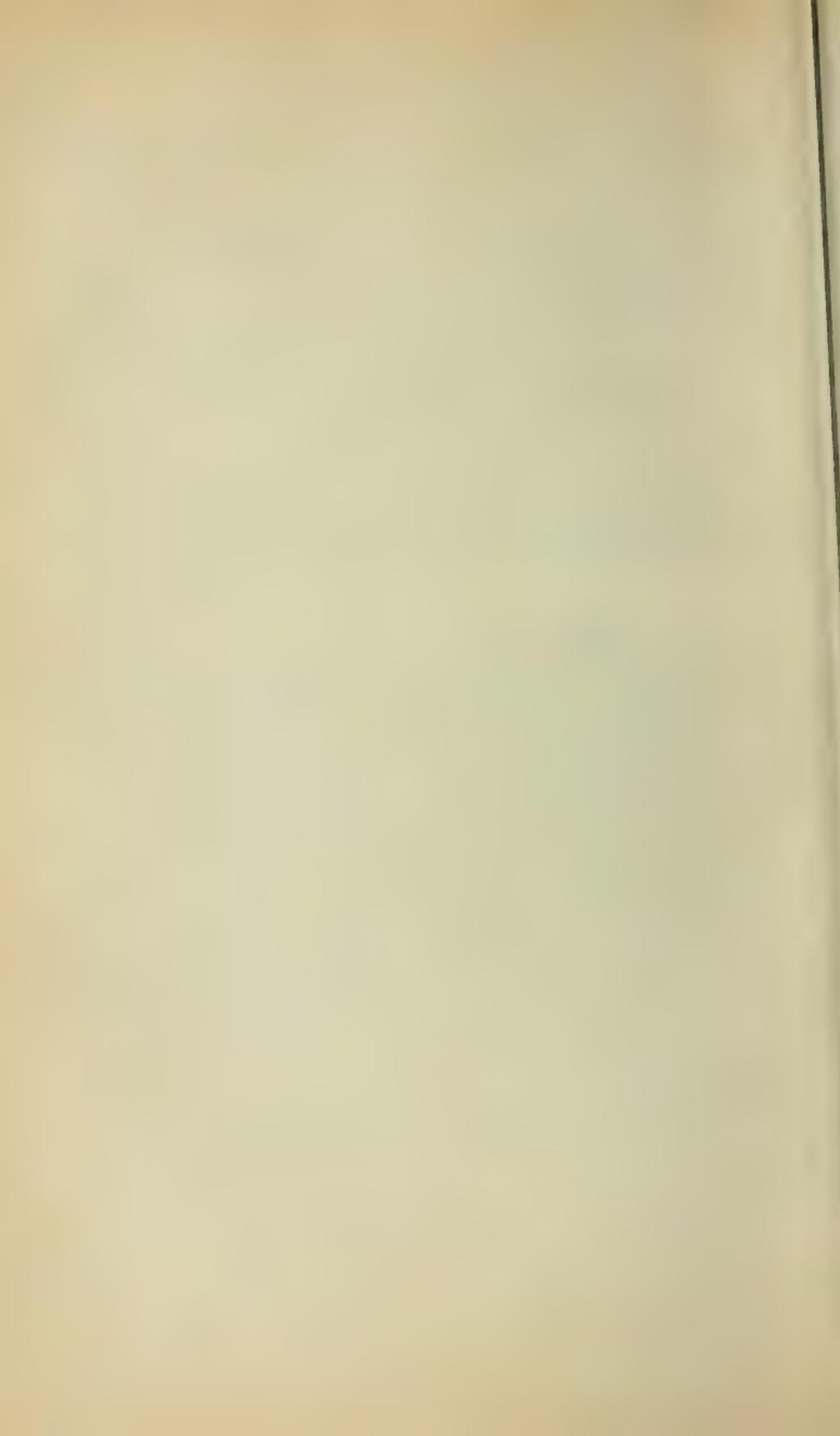
Ainsi, le présent et le passé entremêlaient leurs fantômes ; et à la blanche idole il ne savait plus si c'est de sa jeunesse ardente et trouble, ou de sa prestigieuse maturité qu'il consentait l'hommage !...

Hommage insensé d'ailleurs : écrasé, ruiné, n'allait-il pas se voir réduit à une expatriation prochaine ?...

Le 25 août 1817, en heurtant ses songes, sous les ombrages de Montgraham, dans son allée favorite (2), M. de Chateaubriand connut, avec une plénitude qu'il n'avait pas encore appréciée, un sentiment semblable, un peu, à l'ivresse du plus orgueilleux désespoir.

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. I, p. 149.

(2) Lettre à Mme de Pisieux, 26 juillet 1820 : « J'ai grand désir de revoir Montgraham et mon allée... » *Corresp. génér.* t. II, p. 392.



## VI

### LES ORAGEUSES VACANCES DE 1817 (Suite)

#### LE SAUVETAGE

*Un voyage à Paris. — Une revirade du destin. — L'ignorance de M<sup>mo</sup> de Chateaubriand et la joie de M<sup>mo</sup> de Duras. — Christian, ou un neveu désintéressé. — « Comme du temps de défunt René ! » — La « tempête d'automne » conjurée. — Epilogue, ou rencontre d'un riche ambassadeur et d'un « pauvre frère de la Doctrine Chrétienne. » — Encore le livre III des Mémoires : une confession compromettante. — Les inquiétudes de M<sup>mo</sup> de Duras. — M<sup>mo</sup> Récamier, ou « une tête complètement tournée ». — Une mystérieuse première visite. — Une fugue de deux jours à Paris. — La folie de Nathalie de Noailles. — Souvenirs d'amour et d'Espagne. — — « Quelle fatalité me poursuit ! » — Démence et génie. — Sommets et précipices d'une grande âme.*

Brusquement, le jeudi 28 août, Chateaubriand partit pour Paris ; il en revint le vendredi 5 sep-

tembre. Il en revint à peu près transfiguré, réconcilié, en principe, avec la vie, décidé d'abord à regagner Paris le plus tôt possible au lieu de s'exiler en quelque coin d'Italie, et décidé à y décider aussitôt sa femme, qu'une telle résolution devait consterner ; au débotté, en effet, il s'y emploie, il y réussit, et il en avise M. Le Moine :

« ... Nous revenons à Paris, la chose est décidée. Cherchez-nous donc un logement depuis la Seine jusqu'à la rue de Varennes. La rue de la Planche ou de Saint-Guillaume seraient excellentes. M<sup>me</sup> de Chateaubriand est très bien. Je vous écris ce mot en arrivant et à la hâte. Tout à vous (1) (5 septembre). »

Le retour à Paris, c'est la reprise de l'activité politique ; mais l'un et l'autre supposent la liquidation des terribles dettes, la mise au net des affaires d'argent ; bref un renversement favorable du destin. Pendant ces huit jours, d'un vendredi à l'autre, entre le 29 août et le 3 septembre, la fortune du grand homme s'est jouée comme sur une table verte : qui tenait les dés ? et que s'est-il donc passé ?

(1) Au début de ce billet, Chateaubriand recommande à son destinataire d'aller porter « à l'Ambassade de Sardaigne » une lettre qu'il lui fait tenir. C'est la lettre à Joseph de Maistre qu'on lit au numéro 300 de la *Correspondance générale*. Elle se termine par ce *post-scriptum* :

« ... Mon adresse à Paris est provisoirement chez mon homme d'affaires, M. Le Moine, rue Molière, n° 4. F. B. St Germain. La première adresse à M. Le Moine et sous celle-ci, en dedans, à mon nom. » Chateaubriand avait trouvé à Paris le manuscrit de l'ouvrage : *Du Pape* que Joseph de Maistre, de passage, avait confié à Mme de Duras pour qu'il lui fût soumis, et que celle-ci « avait tranquillement oublié sur son bureau ». Voir l'appendice, mis par E. Biré au tome IV des *Mémoires d'O. T.*, p. 482.

Ce n'est point à M<sup>me</sup> de Chateaubriand qu'il le faut demander. Elle ignore les raisons du voyage, comme les faits et gestes du voyageur ; c'est par M. Le Moine qu'elle eut sur lui quelques renseignements ; et la lettre par quoi elle remercie M. Le Moine montre bien son dépit :

*Ce 4 septembre,*

« Mille grâces, mon cher Monsieur, des bonnes nouvelles que vous me donnez de la santé de M. de Chateaubriand. Il paraît réellement qu'il a fort à cœur de revenir à Montgraham ; du moins l'a-t-il mandé à M<sup>me</sup> de Pisieux avec laquelle il a une correspondance fort suivie : pour moi il ne m'a écrit qu'une fois, et un mot seulement. Veuillez, s'il doit rester encore quelque temps à Paris, être assez bon pour m'écrire un petit mot tous les jours, je vous en aurai une véritable obligation.

Je suis triste et malade ; beaucoup de choses y contribuent : je ne sais où j'ai été prendre mes inquiétudes pendant ma maladie ; ma mort n'aurait laissé aucun vide sur la terre et m'aurait peut-être épargné beaucoup de peines. Cependant il m'est encore fort doux de penser que j'ai en ce monde des amis comme vous, et j'en sens bien tout le prix. M. de Chateaubriand se félicite bien de vous avoir trouvé à Paris ainsi que le bon Clausel ; et moi, si je dois retourner dans cette Babylone, je vous y reverrai tous deux avec autant de joie que j'en suis susceptible maintenant.

Si M. de Chateaubriand est encore à Paris, ne lui montrez pas ma lettre ; elle n'est pas assez gaie pour l'amuser.

Parlez de moi à vos *beaux* enfants (1). »

(1) Inédit.

M<sup>me</sup> de Chateaubriand, ainsi, était inquiète (1) : le retour à Paris ne présageait rien de bon à sa jalousie...

M<sup>me</sup> de Duras, au contraire, si elle ne connut pas d'avance le voyage, en fut avertie dès qu'il s'accomplit, ainsi que de son objet. Elle était, en ces derniers jours d'août, à sa petite propriété d'Andilly, près Montmorency ; et Chateaubriand, parti, semble-t-il, à l'improviste, fut d'abord déçu de ne point la rencontrer en ville ; avec l'irrésistible exigence de son amitié impérieuse, il la manda par devers lui :

*Paris, vendredi 29 août.*

« Je suis venu passer ici quelques jours pour mes tristes affaires. Je ne vous trouve pas en arrivant ! Quand viendrez-vous ? Je meurs d'envie de vous voir. Venez donc... (1). »

Elle accourut, connut les négociations, leur résultat, et, rentrée à Andilly, elle en écrivait, le 8 septembre, à M<sup>me</sup> Swetchine :

« ... M. de Chateaubriand... est venu passer trois jours à Paris. J'y suis allée un instant. Ses affaires d'argent sont arrangées. Le voilà indépendant : cela m'a fait une sensible joie, car, grâce au ciel, il n'y a rien de politique dans ces

(1) Chateaubriand a été, pendant ces quelques journées, tellement occupé qu'il n'a pu trouver le temps de faire aux Joubert une visite que M<sup>me</sup> de Chateaubriand leur avait annoncée : elle le leur explique en ces termes : «... Il dit pour ses excuses -- car j'ai pensé à l'étrangler -- qu'il n'a pas eu un moment, vu qu'hors votre maison, il a fait toutes celles de Paris pour nous trouver ce logement qu'il n'a point trouvé... » *Revue Universelle*, 15 septembre 1921.

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 5.

arrangements (1). Je l'ai trouvé en meilleure disposition, adouci, et ayant renoncé à cette terrible expatriation... (2). »

Une combinaison financière avait tout sauvé ; mais pour la mettre debout il semble que furent nécessaires à la fois la bonne volonté d'un prêteur, confiant dans le nom et l'avenir du grand homme, le dévouement affectueux d'un neveu de celui-ci — et l'active ingéniosité de M. Le Moine. C'est oralement que ce dernier arrêta le principe de l'affaire avec Chateaubriand ; les billets que Chateaubriand lui écrivit après sa rentrée à Montgraham ne permettent donc d'en dégager que les grandes lignes. Les voici, autant qu'on les puisse reconstituer.

Pour payer les billets que Chateaubriand avait souscrits à l'échéance du 1<sup>er</sup> octobre, il fallait, on l'a vu, au moins 20.000 francs ; on ne pouvait demander ces 20.000 francs à une hypothèque dont on eût grevé La Vallée-aux-Loups, puisque La Vallée-aux-Loups était déjà hypothéquée de 50.000 francs, c'est-à-dire d'une somme qui approchait de sa valeur totale à l'estimation la plus favorable... (3) Et le prêteur le mieux disposé ne prête pas 20.000 francs sans une garantie. Or, Christian de Chateaubriand, le fils cadet

(1) Mais rien de littéraire non plus, contrairement à la conjecture de l'abbé Pailhès, qui, intrigué par toute cette affaire, et s'appuyant précisément sur cette phrase, a cru que Chateaubriand s'était tiré d'embarras en vendant à quelque libraire — mais auquel ? — l'*Abencérage* et les deux premiers volumes de son *Histoire de France*. Voir la *Duchesse de Duras*, p. 128 et suivantes.

(2) Pailhès. *La Duchesse de Duras*.

(3) Chateaubriand estimait, lui, la Vallée-aux-Loups quatre-vingt-dix mille francs au minimum : c'était sans doute la somme qu'au total elle lui avait coûtée, pour l'achat, les réparations, les bâtisses nouvelles. En effet, lorsqu'il organisa sa loterie au printemps de 1817, il mit en vente

de Jean-Baptiste de Chateaubriand qui avait été guillotiné en 1793, et par conséquent le neveu de l'écrivain, offrit ou accepta de donner garantie sur ses propres biens. Le prêteur — qui habitait, semble-t-il, Pithiviers — à cette condition, promit son argent. C'était le salut.

Après quelques jours cependant, un contre temps survint, — un scrupule ou un retard peut-être qui menaçaient d'empêcher le prêteur de réaliser ses fonds avant la fatale échéance ; Chateaubriand l'apprend par une lettre de M. Le Moine, le 13 septembre ; aussitôt le fragile édifice de ses espoirs s'écroule ; il passe une journée sombre, rongée de doutes. Il écrit à Le Moine :

« ... Ce que vous me dites me désole. Le mois marche, et l'époque fatale arrivera. Je ne doute point de tout votre zèle. Mais je suis effrayé de ma mauvaise fortune. Tout tourne contre moi... »

Et, aussitôt, à M<sup>me</sup> de Duras (1) :

« ... Je suis retombé, ma chère sœur, dans toutes mes perplexités... J'ai quitté Paris pour travailler à mes ouvrages, pour me créer, dans l'espace d'un an, une indépendance avec laquelle j'irai vivre en Italie, ou partout où bon me semblera. Au lieu de cela... »

quatre-vingt-dix billets de mille francs chacun ; il y eut quatre preneurs : Christian de Chateaubriand et son frère aîné, Geoffroy Louis, promirent de prendre un billet chacun si la loterie « tenait », mais elle ne tint pas. Le 12 octobre encore, Chateaubriand écrit, dans un billet à M. Le Moine : « Vendez, vendez la Vallée quatre-vingt mille francs et plus... » (Inédit). En fait, elle ne fut adjugée que pour cinquante-mille cent francs, sur une mise à prix de cinquante mille francs, au vicomte Mathieu de Montmorency.

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 10.

Au lieu de cela, il se dispose à revenir à Paris, à se jeter de nouveau dans la bataille politique, à irriter davantage ses ennemis et le roi. Qu'aura-t-il gagné dans un an ? Il se retrouvera exactement au même point...

— Allons bon ! dut murmurer, toute désolée, l'excellente duchesse en lisant cette noire lettre du 13 septembre !

Cinq jours plus tôt, elle en avait lu une autre si délicieuse, si alerte, datée du 8 septembre :

... *Ce lundi.*

« Me voilà revenu à Montgraham, en train de politique comme un chien qu'on fouette, plein de vous et de mes Mémoires, et sentant le vent d'automne comme du temps de défunt René ! Et vous, que faites-vous dans votre Andilly ? Le soleil me fait rêvasser de l'Italie ; et les hirondelles qui vont s'en aller semblent ne plus reconnaître leur confrère en le voyant dans cette triste Gaule. Partons pour Rome, ou pour toute autre chose aussi raisonnable que cela ! Cet accès passera, et alors malheur aux ministres !... (1) »

Pouvait-elle se douter, la chère sœur, que le prêteur risquait de ne plus prêter à temps, et qu'à cette terrible perspective l'âme poétique et politique de Chateaubriand s'était, tout du coup, affaissée ?

Heureusement, à peine avait-elle confié sa mausaderie à la poste, qu'un réconfort lui parvenait : Le Moine, d'accord avec Christian, avait trouvé

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 7.

moyen d'arranger les choses ; et le dimanche soir, 14 septembre, Chateaubriand lui envoie ce blanc-seing :

« ... Faites tout ce qui vous conviendra, et à Christian. Si ces répugnances de M. Le... (1) étaient trop grandes, on pourrait s'arranger seulement de 22.000 francs, qui préviendraient toujours la catastrophe du 1<sup>er</sup> octobre ; après cela nous aviserons au reste. Je crois cette idée bonne, et même elle met ma conscience plus à l'aise, et je me ferais ainsi moins de scrupules de recourir à la générosité de l'excellent neveu. Il faudrait seulement porter la chose à 22.000 francs à cause des frais de contrat, etc. Arrangez cela... »

Pour « arranger cela », un voyage jusqu'à Pithiviers est nécessaire, et Le Moine l'accomplit :

« ... Achevez, si vous le pouvez, mes chiennes d'affaires. Vous êtes le meilleur homme du monde et je vous aime tendrement. Je n'écris que ces deux mots, vous croyant à Pithiviers... » (24 septembre).

Mme de Chateaubriand voue la même reconnaissance au négociateur :

« M. de Chateaubriand m'a dit que vous aviez eu encore la bonté de faire un voyage pour des affaires. Vous êtes un homme admirable, mon cher ami, et bien peu fait pour vivre dans ces temps de *désolation* et d'*abomination*... »

(1) Le nom propre est difficilement lisible : *Le Sieur* ou *le Prince* peut-être ?...

Le même jour, — vendredi 26 septembre — et sur le même papier, Chateaubriand ajoute :

« Je reçois votre lettre au retour de Pithiviers. Un million de remerciements. Songez que c'est lundi 30 (1) que vous aurez à payer les billets... »

La négociation avait pleinement réussi. La « tempête d'automne » était conjurée (2) ; il semble même, au ton triomphant, qu'on avait paré à quelques-uns des embarras du prochain hiver, et obtenu que le prêt dépassât un peu la somme prévue. Le mercredi 1<sup>er</sup> octobre Chateaubriand écrit, en effet, à son négociateur :

« ... Je ne puis que vous répéter la même chose, que vous êtes le plus parfait des hommes. Toute ma crainte seulement est que vous ayiez trop engagé l'excellent neveu... »

Crainte superflue, si l'on s'en fie au portrait que les *Mémoires d'Outre-Tombe* retracent de Christian de Chateaubriand.

En 1817, il était lieutenant en second dans la garde du roi ; aussi ardemment religieux que royaliste, il brûlait, en outre, d'une sorte de frénésie mystique de générosité ; « il secourait secrètement un nombre

(4) Le 30 septembre 1817 fut un mardi : Chateaubriand fait souvent, ainsi, dans sa correspondance, de menues erreurs sur la chronologie.

(2) L'échéance du prêt devait venir au bout de deux ans environ, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Mme de Duras à Mme Swetchine : «... Mon pauvre ami a un an ou deux devant lui pour l'arrangement de ses affaires... » (22 octobre 1817). Voir *Pailhès. La Duchesse de Duras*.

considérable d'officiers et de soldats » ; célibataire, il répondait à son oncle qui l'exhortait au mariage :

« Si je me mariais, j'épouserais une de mes petites parentes, la plus pauvre... »

La plus pauvre ; car il ne portait qu'avec scrupules et gémissements intérieurs le poids de sa fortune immobilière assez considérable. Il n'était que cadet de famille ; il avait voué à son aîné, Geoffroy-Louis, « une amitié ardente et jalouse » ; les nouvelles dispositions du code civil, qui ordonnent le partage des biens entre tous les enfants, ne lui paraissaient point prévaloir sur le traditionnel privilège du droit d'aînesse ; finalement, en 1824, afin de pouvoir restituer à son aîné des biens — entre autres la terre de Malesherbes — qu'il estimait détenir indûment, il entra en religion chez les jésuites...

Dans les premiers jours d'octobre 1828, M. le vicomte de Chateaubriand, ambassadeur de Sa Majesté très Chrétienne auprès de Sa Sainteté, et réintégré depuis beaux jours dans son titre de ministre d'Etat, rencontra à Rome, où il venait d'arriver, « une pension de jeunes garçons » qui se promenait comme lui, « entre les bains de Titus et le Colisée » : en tête de la bruyante colonne marchait « un maître à chapeau rabattu, à robe trainante et déchirée, ressemblant à un pauvre frère de la Doctrine chrétienne » ; sous « la souquenille noire, poudreuse » l'ambassadeur reconnut l'ancien officier aux dragons du roi, son neveu ; il raconte qu'il « le contempla, les yeux pleins de larmes », qu'il se remémora de l'avoir vu naître, d'avoir assisté à son

baptême « parmi des pleurs de joie », et il conclut : « tels sont les souvenirs que l'apparition subite de mon neveu fit revivre dans ma mémoire au milieu des ruines de Rome... » (1).

Ces souvenirs-là seulement ? D'autres, d'abord, qui n'étaient vieux que d'onze années, ne s'éveillèrent-ils point les premiers dans son cœur ? Et à cette page des *Mémoires* où, désormais nous les pouvons sous-entendre, n'ajoutent-ils pas une secrète et mélancolique beauté ?



Voilà donc, en ces jours de septembre, le souci d'argent disparu. Mais l'autre, le souci d'amour ?

Chateaubriand n'en a parlé à personne ; aussi bien ce n'est qu'à lui-même qu'il en pouvait rien dire ; mais, muet, trompait-il la perspicacité de certains regards et de certains soupçons ? En écrivant de lui et de son récent séjour à Paris, le 8 septembre, M<sup>me</sup> de Duras expliquait à M<sup>me</sup> Swetchine :

« ... Ce qui lui a fait tout ce bien, c'est qu'il a continué les *Mémoires de sa vie*. Il a raconté les sept ou huit années de sa jeunesse, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son entrée au service : les premiers essais de son talent, ses rêveries dans les bois de Combourg, et enfin l'histoire dont René est le poème. C'est charmant à lire ; mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre qu'à moi ; j'en serais fâchée pour bien des raisons... (2). »

(1) *Mémoires d'O.* T., t. V, pp. 225-6-7.

(2) Pailhès. *La Duchesse de Duras*.

Pour bien des raisons?...

La première saute aux yeux : dans ces pages griffonnées à Montboissier et à Montgraham, pendant les heures qu'il a pu ravir aux soucis, « l'enchanteur » a mis son cœur à nu : il a dévoilé l'inquiétante origine de ses plus admirables prestiges — et le premier essai qu'il en fit sur la frémissante Lucile ; c'est une confession mais une confession assez compromettante (1) ; il faut beaucoup connaître Chateaubriand, et beaucoup l'aimer, pour la comprendre — pour la comprendre sans avoir besoin d'y rien pardonner...

Une deuxième raison...

La seconde raison se déduit de la première ; ou plutôt elle s'y entremêle ; et pourtant elle est bien différente... Ces pages des *Mémoires* sont dangereuses, alors, pour la réputation de leur auteur ; mais ne le sont elles point davantage pour qui les caresserait d'un regard déjà prévenu ? Elles éblouissent ; elles grisent comme un philtre, un peu trouble... La duchesse de Duras ne redoute plus le charme ; elle l'a subi, elle s'y soumet chaque jour avec un délice amer et sans cesse renouvelé. En échange, elle sait, ou elle croit qu'elle règne sur l'âme de son ami... Mais si une autre en même temps buvait l'enchantement redoutable ? si une rivale, en un mot...

Une rivale ? Et à quelle autre rivale la duchesse peut-elle alors penser si ce n'est à Juliette Réca-

(1) Sainte-Beuve ne s'y est pas trompé. Voir son article sur *Chateaubriand romanesque et amoureux*.

mier ? Elle n'ignore pas que le grand homme la vit, qu'il fut son voisin au dîner du 28 mai ; elle est l'amie de Juliette, comme elle l'est de René ; ici ou là surprit-elle de ces frémissements à peine perceptibles, de ces mots peut-être maladroits alors qu'ils se croient habiles, de ces silences mêmes qui ne trompent point la divination d'un cœur préoccupé ?

Où, seulement, cette secrète et subite décision prise par l'écrivain de continuer la rédaction de ses *Mémoires* n'a-t-elle point éveillé sa perspicacité ? Car, enfin, le manuscrit des *Mémoires*, il ne l'avait plus rouvert, il n'y avait plus travaillé depuis le mois de janvier 1814 : l'éroulement de ses rêves politiques explique-t-il, tout seul, ce retour spontané vers la poésie de sa jeunesse ? La duchesse de Duras se méfie ; elle ne peut s'empêcher de remarquer que c'est peu de semaines après avoir rencontré Juliette Récamier que Chateaubriand s'est trouvé, soudain, en goût de ressusciter René et de lui demander un refleurissement de prestige et comme une auréole pour cacher ses cheveux gris... Ces pages qu'il vient de lui lire, il proteste qu'il les lui a portées comme un merveilleux hommage ; mais peut-être qu'il veut d'abord en faire l'essai sur un cœur qui lui est tout acquis, afin de connaître si elles auront le pouvoir de lui en acquérir un autre... La duchesse de Duras n'est point sûre du tout que ce chapitre trop « charmant » des *Mémoires*, il ne va point le lire à Juliette Récamier...

On n'en est pas plus sûr qu'elle aujourd'hui ; et, même, on penche à l'être beaucoup moins. Dans une autre partie de ses *Mémoires* Chateaubriand indique nettement que la mort de M<sup>me</sup> de Staël le rapprocha

encore de M<sup>me</sup> Récamier (1); à propos de cette mort, il lui devait une visite; ni l'amitié, ni les convenances ne lui permettaient de la retarder beaucoup. Tout invite à croire qu'il la lui fit au mois de septembre 1817, rue Basse-du-Rempart, n<sup>o</sup> 32, où elle habitait alors; à moins qu'il n'ait été la trouver, si elle y était encore, à Montrouge, où à l'entrée de l'été elle avait loué un pavillon pour soigner l'une de ses cousines, malade.. A Montrouge ou à Paris il commença de déployer contre elle, en réincarnant René, tous ses sortilèges, et de l'amener doucement à cet état d'asservissement délicieux, dont elle disait trente et un ans plus tard :

« Il est impossible à une tête d'être plus complètement tournée que l'était la mienne, du fait de M. de Chateaubriand : je pleurais tout le jour... »

Peut-on préciser davantage, et dater cette première visite? Certains indices aideraient la conjecture. Son grand voyage d'affaires retint Chateaubriand à Paris du vendredi 29 août au vendredi 5 septembre; exactement huit jours : pourquoi laisse-t-il croire à M<sup>me</sup> de Duras qu'il y a passé seulement « trois jours » — les trois jours pendant lesquels il fut rejoint d'elle « un instant? » Veut-il détourner des soupçons qu'il a perçus, dissimuler une ou plusieurs visites dont il craindrait que l'on eût connaissance?

En ce cas, il aurait pu faire une nouvelle visite à

(1) *Mémoires d'O. T.* t. IV, p. 463. «... Sa mort fit sur moi une impression particulière à laquelle se mêlait une sorte d'étonnement mystérieux. C'était chez cette femme illustre que j'avais connu Mme Récamier; et après de longs jours de séparation, Mme de Staël réunissait deux personnes voyageuses devenues presque étrangères l'une à l'autre : elle leur laissait à un repas funèbre son souvenir et l'exemple de son attachement immortel. *J'allai voir Mme Récamier...* »

Juliette Récamier le lundi 29 septembre; car il retourna à Paris ce jour-là. Pourquoi?... Pour visiter des appartements en vue de son installation d'hiver; et une lettre de M<sup>me</sup> de Chateaubriand à M. Le Moine indique qu'il eut l'habileté de se faire déterminer à ce voyage par sa femme : il joua sans doute l'hésitation; et il annonça qu'il ne savait point combien de jours il serait absent, qu'il se déciderait selon les événements, etc...; mais il omit, en même temps, d'avertir la duchesse de Duras :

*Vendredi 26 septembre.*

« ... Je crois que vous embrasserez votre ami dimanche ou lundi au plus tard. C'est moi qui est (*sic*) déterminé à peu près le voyage; aussi, je suis plus inquiète que jamais sur le compte du voyageur : s'il venait à lui arriver quelque chose je m'en regarderais comme la cause : jugez quel désespoir ! Soyez donc assez bon pour le remplacer dans ses jours de paresse et me donner exactement de ses nouvelles... »

M. Le Moine n'eut point à tenir la plume pour l'écrivain paresseux; le voyage tellement redouté par l'adoration inquiète de M<sup>me</sup> de Chateaubriand, se réduisit à une fugue... (1).

\*  
\* \*

Au moment même où, diverti des soucis d'argent, le cœur de René s'attiédissait d'espoir et se gonflait

(1) Chateaubriand, à la fin du post-scriptum qu'il ajoute à la lettre de sa femme, le 26 septembre, dit à M. Le Moine : « J'irai peut-être à Paris lundi ou mercredi ». Le mercredi 1<sup>er</sup> octobre, il est rentré et écrit à M. Le Moine (lettre inédite; voir plus loin, pp. 97-98) et à Mme de Duras (*Correspondance générale*, t. II, p. 14). Il a donc été à Paris le lundi 29 et en est revenu le mardi 30.

d'orgueil sous les regards favorables de Juliette Récamier, un coup terrible l'atteignit... Entre ses deux voyages à Paris, le jeudi 18 septembre exactement, Chateaubriand apprit que Nathalie de Noailles — ou, comme elle s'appelait alors, Nathalie de Laborde de Méréville, duchesse de Mouchy, — était devenue folle... C'est M<sup>me</sup> de Duras, qui le lui écrivit : terrible nouvelle, qu'elle aurait pu lui apprendre un mois plus tôt, ou de vive voix, l'un des trois jours qu'elle le vit à Paris ; mais elle espérait que la malade se remettrait vite, que le dérangement cérébral était seulement passager ; et elle redoutait la répercussion d'un tel coup sur l'esprit inquiet de Chateaubriand...

Nathalie de Noailles, quelle vision charmante c'était pour lui, que de souvenirs grisants et palpitants encore ! Il l'avait connue au temps de sa jeune renommée, dans les jardins féeriques du château de Méréville ; avec elle il était monté sur la haute tour qui s'y dressait, et il avait contemplé de là des horizons étincelants — horizons d'amour — horizons de gloire... Et c'est un peu pour achever de se faire aimer d'elle qu'il avait entrepris de pèleriner romanesquement jusqu'au tombeau du Christ ; il lui avait donné rendez-vous sur les côtes d'Espagne, à l'Alhambra de Grenade :

« ... Du bord de mon navire, écrivit-il plus tard dans ses *Mémoires* (1), les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui

(1) C'est le fameux passage des *Mémoires* que Sainte-Beuve entendit lors des lectures de l'ouvrage faites à l'Abbaye-aux-Bois, en 1834, qu'il transcrivit alors sur ses manchettes, et qu'il publia dans son article du 27 mai 1850 sur *Chateaubriand romanesque et amoureux* ; Chateaubriand le retrancha de son texte définitif ; mais on le lit au long dans le manuscrit des *Mémoires* appartenant à M. Champion.

demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer... Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves ?... »

Et à Cordoue, et à Grenade, la « belle Nathalie » avait posé au naturel le personnage de Blanca ; et c'est pour immortaliser leurs ivresses, qu'au retour Chateaubriand avait composé le *Dernier Abencerrage*...

Depuis ?... Depuis, de ces radieuses amours il était advenu comme de toutes celles où, jusqu'alors, Chateaubriand avait mêlé l'âpreté de son égoïste génie ; il avait appelé Nathalie « la mouche », avec on ne sait quelle poétique et dédaigneuse condescendance — de même que jadis il avait nommé Pauline de Beaumont « l'hirondelle » ; il s'était vite évadé d'une fidélité importune ; il avait aimé de moins en moins, tandis que la « pauvre mouche » devenait de jour en jour plus impuissante à briser les trames qu'il avait tissées autour d'elle ; il la trouvait exigeante, tracassière, mesquinement jalouse de l'affection qu'il avait vouée depuis 1809 à M<sup>me</sup> de Duras. « Cette pauvre Mouche, voilà comme elle est, pourtant... », écrivait-il à celle-ci à propos de quelque récrimination trop vive ; car les deux femmes étaient cousines... Et puis vint un jour où ils écrivirent à M<sup>me</sup> de Duras, lui :

J'ai aimé passionnément M<sup>me</sup> de Mouchy...

Elle :

Parlez de moi quelquefois ! Que je ne sois ni trop méconnue, ni trop oubliée ! Si notre ami peut conserver

mon souvenir, je suis sûre qu'il me plaindra et aimera ma mémoire (1).

Ils en étaient là, en 1817; et Chateaubriand pouvait croire que, grâce un peu aux bons offices intéressés de M<sup>me</sup> de Duras, la « belle Nathalie » avait pris son parti de n'être plus qu'un tendre souvenir... Il rêve fiévreusement à Juliette Récamier... Et soudain cette catastrophe : Nathalie a perdu la raison; ce n'est point seulement par métaphore qu'elle est désormais « folle » de lui...

Car il n'en peut douter; et d'ailleurs la lettre de M<sup>me</sup> de Duras ne l'en laisse point douter : sa trahison, son abandon ont bien causé l'égarement de son ancienne amante. On ne possède pas la lettre de M<sup>me</sup> de Duras que Chateaubriand reçut le 18 septembre; mais on a conservé celle qui fut écrite le 20 à M<sup>me</sup> Swetchine. On y lit toute une fine analyse des sentiments complexes et orageux qui avaient dérangé le cerveau de la délaissée; une description de sa folie « qui n'est point violente, mais déchirante »; et puis ces lignes :

« ... Elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre; mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'a laissée... Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé... »

Affligé sans doute, mais ému davantage, et d'une

(1) Voir : André Beaunier. *Trois amies de Chateaubriand*, pp. 139-147.

émotion, somme toute, égoïste. Il récrit aussitôt, poste pour poste ;

*Ce jeudi 18 septembre 1817.*

« Ah ! mon Dieu ! La pauvre Nathalie ! Quelle fatalité me poursuit ! Ne vous ai-je pas dit que tout ce que j'avais aimé, connu, fréquenté, était devenu fou ? Et moi, je finirai par là... (1). »

C'est à lui qu'il songe, plus qu'à sa victime ! Et derrière le spectre dément de Nathalie, il aperçoit celui de sa sœur Lucile, morte aussi peut-être de l'avoir trop aimé. Il sent se raviver des craintes que, depuis son adolescence nourrie de contes superstitieux dans un château solitaire, auprès d'une mère mélancolique et bizarre, il n'a jamais réussi à exorciser tout à fait !

C'est un trait de son caractère qu'on paraît avoir omis jusqu'ici de souligner : toute sa vie, Chateaubriand eut la hantise de la folie ; toute sa vie il sentit, dirait-on, qu'à force de pousser les passions au paroxysme dans son cœur, il risquait de le faire éclater ; certains cris de René dans les *Natchez* ne sont-ils point de véritables cris de démence ? Celui-ci, par exemple, qu'il adresse à sa femme Céluta :

Je suppose que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliments, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prends garde, femme de vertu ! recule devant cet abîme !...

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 11.

Et que dire encore de cet autre :

... Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert : j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur !... (1)

De telles exclamations bondissent jusqu'à des altitudes de passion où la raison est prise d'une sorte de vertige !

Chateaubriand, au reste, avait eu l'occasion d'approcher dans sa jeunesse des maniaques, ou des hallucinés ; avec une appréhension secrète, il conserva la mémoire de leurs paroles et de leurs gestes. Dans les *Mémoires* il raconte comment, jeune officier, il dut accompagner et soigner un camarade « atteint d'une fièvre cérébrale », au fond d'une solitaire bourgade de Normandie ; il ajoute :

... Hélas ! un coup, une chute, une peine morale raviront à Homère, à Newton, à Bossuet, leur génie, et ces hommes divins, au lieu d'exciter une pitié profonde, un regret amer, éternel, pourraient être l'objet d'un sourire ! *Beaucoup de personnes que j'ai connues et aimées ont vu se troubler leur raison auprès de moi, comme si je portais le germe de la contagion...* (2).

Fragilité de l'être humain ! La démence, d'ailleurs, est-elle un mal, si elle procure, douce ou triste, une illusion, qui voile les laideurs de la vie ?

... En considérant l'être entier, en pesant le bien et le mal, on serait tenté de désirer tout accident qui porte à l'oubli, comme un moyen d'échapper à soi-même : un

(1) *Les Natchez*, 2<sup>e</sup> volume.

(2) *Mémoires d'O. T.*, t. I, 259.

ivrogne joyeux est une créature heureuse. Religion à part, le bonheur est de s'ignorer, et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie... (1)

Faut-il donc conclure qu'en ses pires moments, Chateaubriand, qui d'ordinaire appréhendait la folie, la souhaitait comme une sorte d'anesthésiant et tendait vers elle ses lèvres comme vers la coupe symbolique pleine de l'eau du Léthé ? Plus on se penche sur cette âme, plus on y découvre, inquiet, de sombres ravines et de précipices insoupçonnés.

Ces réflexions lamentables, il s'y plongea douloureusement le 18 septembre et les jours qui suivirent : la vision de son amie démente l'obsédait, et il lui accorda des paroles d'une pitié presque désespérée :

« ... Il n'y a rien que je ne fisse ou que je ne donnasse pour voir Mouche heureuse, continuait-il dans sa lettre à M<sup>me</sup> de Duras (2). J'espère encore que sa tête se remettra : il peut se faire que ce ne soit qu'un dérangement passager. Pour tout le bonheur qu'elle m'a donné, je ne puis rien pour elle ! Chère sœur, c'est une déplorable impuissance que celle des amitiés humaines ! »

Et le 26 septembre :

« J'ai une extrême envie de voir la pauvre Mouche ; j'ai le cœur déchiré de ce que vous me dites, et j'y pense continuellement. Quand aurons-nous un instant de bonheur et de repos ! (3). »

La vit-il ? On imagine ce que dut être une pareille entrevue, au frémissement d'horreur qui traverse

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. I, 259.

(2) *Correspondance générale*, t. II, p. 11.

(3) *Idem*, p. 13.

les phrases par où s'achève, dans les *Mémoires*, le paragraphe consacré au souvenir de l'entrevue d'Espagne — paragraphe que Chateaubriand supprima pour l'édition :

« ... Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore ! La raison que je conserve me les rappelle ! Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire... »

« Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur... » Chateaubriand écrivait cette petite phrase dans un temps où Juliette Récamier avait tout abdiqué entre ses bras. Quel trouble la folie de « la pauvre Mouche » ne dut-elle pas lui apporter en ces jours de septembre 1817 où il méditait une conquête aussi difficile ! Il tentait d'oublier tout son proche passé, il demandait à l'évocation de sa jeunesse un redoublement de prestige et de force pour répandre l'illumination d'un amour nouveau — et de quel amour ! — sur ce qu'il lui restait encore de vie et d'avenir ; et voilà que, par un coup affreux où les anciens auraient reconnu la main jalouse d'une divinité, son passé s'imposait tout à coup, et pour toujours, à lui sous la forme de la plus pathétique et de la plus accablante des hallucinations ! Se rappelait-il, en ces jours-là, pour nourrir son orgueilleux remords, les paroles qu'il avait jadis prêtées au délire de René s'avouant à Céluta :

Si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, même

en n'aimant pas ?... Je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de mon âme... (1).

Cette plaie secrète, les années, loin de la cicatriser, n'avaient fait que l'élargir...

(1) *Les Natchez.*

---



## VII

### LES ORAGEUSES VACANCES DE 1817 (*Suite*)

#### L'ACCALMIE

*De Montgraham à Lonné. — Les élections du « cinquième ». — Un pamphlet politique. — Le cri de Cassandre. — Impatiences et temporisations. — Le « plaintif Le Moine », et l'appartement de la « rue du Bacq ». — Le retour dans l' « exécration Babylone ». — La fin des trois mois orageux et tragiques. — Le silence des Mémoires.*

L'année, cependant, fléchissait vers l'automne, où le premier dimanche devait voir les élections du « cinquième » à la Chambre des députés ; la politique allait reprendre ses droits. Quelle plus opportune diversion aux soucis du cœur ? Chateaubriand se rejette vers elle avec une sorte de frénésie ; la politique, c'est l'action, et l'action c'est au moins l'assoupissement du rêve...

Il a quitté Montgraham (1), le samedi 20 septembre, pour le département de l'Orne où, à Lonné, non loin du bourg de Belesme, il goûte une hospitalité plus familiale que celle des Colbert, chez son neveu Louis de Chateaubriand, ou, plus exactement, chez la belle-mère de celui-ci, M<sup>me</sup> d'Orglande. A peine arrivé, à peine instruit des résultats électoraux qui, trop favorables à l'opinion libérale, paraissent inquiéter le ministère, il saisit sa plume et rédige, à cœur joie, l'écrit politique médité déjà en juillet, puis abandonné pour les *Mémoires* ; écrit assez rude où, sous la noblesse et la gravité voulues de la forme, éclate à chaque paragraphe, l'âpreté de la conviction et du ressentiment ; ni pamphlet, ni diatribe, mais attaque nette contre le gouvernement, et premier modèle des articles de journaux qui, un an plus tard, dans le *Conservateur* et, après 1824, dans les *Débats*, saisiront corps à corps les ministres et souvent les feront vaciller :

On a voulu faire entendre, débute l'ardent polémiste, que les royalistes, par des obstacles accumulés, arrêtent la

(1) M. André Beaunier, dans l'article de la *Revue Universelle* où il présente les lettres inédites de M<sup>de</sup> de Chateaubriand, indique un séjour, qui paraît avoir été d'une semaine environ, au château de Noisiel chez M<sup>de</sup> de Lévis ; il aurait suivi immédiatement le séjour à Montgraham : « Après avoir quitté Montgraham, les Chateaubriand passèrent quelque temps à Noisiel... » Suit une amusante citation d'une lettre où la vie à Noisiel est décrite avec vivacité. Et plus loin, dans une autre lettre, M<sup>de</sup> de Chateaubriand parle, le 19 octobre, des « cinq maîtresses des châteaux » qu'elle « parcourt depuis cinq mois ». Le séjour à Noisiel paraît donc indiscutable ; mais il ne paraît pas pouvoir se placer immédiatement après le séjour à Montgraham, car, dès le 23 septembre, Chateaubriand date de Lonné ses lettres à M. Le Moine. N'est-ce pas un peu plus tard, vers la mi-octobre, que le « ménage » remontant vers Paris, fit un détour en Seine-et-Marne où se trouve Noisiel ? Il n'y serait, en ce cas, demeuré qu'un ou deux jours ? En l'absence d'un document certain, on ne peut que conjecturer.

marche du gouvernement, l'ébranlent, le compromettent peut-être un moment...

Les royalistes ? Qui donc, sinon M. de Chateaubriand et ceux qui lui ressemblent ? Leur apologie tient en une ligne, et combien dédaigneuse :

Les royalistes n'ont pas besoin d'être justifiés...

Mais ceux-là, au contraire, ont terriblement besoin de justification, qui, « par un faux système de politique, retardent l'union de tous les Français... »

Ceux-là, ce sont les ministres ; et Chateaubriand va examiner d'un peu près et secouer assez violemment leur système : *Du système politique suivi par le ministère*, a-t-il inscrit en tête de sa rame de papier (1).

Ce système, qui pratique l'union entre tous les Français et la conciliation entre tous les partis, il est contraire à la logique et il aboutit au paradoxe ; et voici, par exemple, un de ses effets : le comte Molé, l'ancien favori de l'Empereur, vient d'être nommé ministre de la Marine, alors que M. de Chateaubriand demeure un destitué, un suspect, presque un pros crit à l'intérieur. Cette nomination-là, l'écrivain ne peut l'admettre ; il l'a commentée fort vivement à la duchesse de Duras ;

« ... Molé a réussi, et tous les gens de sa sorte réussissent ; il est médiocre, bas avec la puissance, arrogant avec la faiblesse ; il est riche, il a une antichambre chez sa belle-mère

(1) *Du Système Politique suivi par le Ministère*, Paris, Le Normant, 1817 ; in-8° de 64 pp. — On trouvera cet essai au tome XXV de la première édition des *Œuvres Complètes* : il est classé aussitôt après la *Monarchie selon la Charte*.

où il insulte les solliciteurs, et une antichambre chez les ministres où il va se faire insulter. Il a été de plus, ministre sous Bonaparte, et traître à ses serments pendant les Cent Jours. Voilà comment on devient ministre de la marine sans avoir vu d'autre vaisseau que les péniches que Buonaparte faisait construire à Chaillot... (1) »

La même réprobation, en termes nobles, se retrouve dans la brochure politique; et puis, dans la conclusion, on voit comment le grand écrivain savait jeter magnifiquement ce cri de Cassandre qu'il avait annoncé dans une lettre à M. Le Moine :

... Les illusions sont grandes autour de nous. A Paris, des devoirs à remplir, des plaisirs à suivre, occupent la journée : il faut conserver sa place, soigner sa faveur, faire son chemin, garder les bienséances de la société, ne choquer l'opinion de personne ; l'atmosphère des cours a quelque chose qui porte à la tête, et change l'aspect des objets. Toutefois, ceux qui ont vu Buonaparte dans ses succès, les rois de la terre formant son cortège, huit cent mille soldats (et quels soldats !) soutenant sa couronne, tous les talents travaillant à immortaliser sa mémoire, savent combien il faut se défier du sourire de la fortune. Vingt-cinq ans ont suffi pour enlever la légitimité et l'usurpation du même palais : l'une avec sa vieille monarchie de quatorze siècles, l'autre avec son vaste empire de quatorze ans : *Transivi et ecce non erat...*

Ainsi Chateaubriand enchaînait les plus belles périodes au service de sa passion. Car ce qui était en question, c'était bien un peu l'avenir de la France ; mais, autant et davantage, c'était le sien.

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 11.

Le 8 octobre, sa brochure est terminée :

« ... J'arrive avec un bon ouvrage, et un des plus désagréables, et des plus effrayants qu'on puisse faire pour mes lâches persécuteurs. Il est court et peut être imprimé dans les 24 heures... (1) »

C'est l'arme qu'il a forgée, fourbie, qu'il tient bien en main... S'en servira-t-il ? Selon... La duchesse de Duras voudrait qu'il temporisât ; avec son amie, la marquise de Montcalm, qui est la sœur du duc de Richelieu, premier ministre, elle agit près de celui-ci ; elle ne désespère point d'obtenir, vers l'ouverture des Chambres, réparation ou compensation pour le persécuté ; lui, laisse faire, mais, peu prompt à l'espoir, sourit avec scepticisme :

« ... Je ne compte sur rien pour mes affaires particulières ; la même politique qui fait qu'ils ne sentent pas leur position les empêchera de sentir la paix et la prépondérance d'un homme. Mais je suis si intimement convaincu à présent de la chute de tout ceci, que je suis devenu d'un calme plat sur ce qui me touche... (2) »

Il temporisera, cependant, jusqu'au mois de novembre, alléché par les demi-promesses que « sa

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 8 : lettre n° 302 à la Duchesse de Duras. Cette lettre, ainsi d'ailleurs que les lettres n° 299 et 303, a été écrite à Lonné, en octobre et non en septembre ; c'est, sans doute, par erreur que M. Thomas n'y met point entre crochets le nom de ce mois, qu'il suppose et supplée.. ; ou bien, il faudrait que Chateaubriand, par distraction, eût écrit « septembre » pour « octobre »...

(2) A la Duchesse de Duras, 1<sup>er</sup> octobre. Lettre n° 309 ; ne faut-il pas lire ici « le prix » au lieu de « la paix » d'un homme ?

bonne sœur » arrachera au ministère : n'écrira-t-elle point, le 13 de ce mois, à M<sup>me</sup> Swetchine :

« ... Je crois que l'ouvrage de M. de Chateaubriand ne paraîtra pas : il ne veut rien faire en ce moment qui puisse aggraver ou nuire à un rapprochement... »

Il crut encore quelques jours aux sourires gouvernementaux ; et puis, brusquement, avant la fin de l'année, fatigué de tendre l'arc depuis si longtemps il lâcha la flèche.



Dès les premiers jours d'octobre, d'ailleurs, il ne tient plus en place ; ce Paris qu'il souhaitait, quelques semaines plus tôt, de fuir à jamais, il brûle de s'y réinstaller : au grand dam de sa femme, qui, d'avance, en avait gémi. De Montgraham, le 13 septembre, elle avait écrit à Joubert qui, sur son coteau de Ville-neuve, se préparait à faire les vendanges :

« ... Voilà donc M. de Chateaubriand presque décidé à retourner cet hiver dans l'exécrable Babylone. Mais, si, sauf le plaisir de vous y voir, je m'y déplairai néanmoins. Chercher encore une maison, la meubler, la réparer, voilà bien de la besogne : ma paresse et ma pannerie sont également effrayées.

Voilà le plaintif Le Moine qui m'écrit pour me dire qu'il ne peut pas trouver de maison à moins de trois ou quatre mille francs. S'il faut en prendre une à ce prix, et payer la voiture du pair du reste, nous irons dîner chez nos amis, et pour le vêtement nous ferons ce que l'honnête Breton recom-

mandait à sa fille qui lui demandait des chemises : nous nous parerons de notre modestie et de notre innocence. Les bons dîners de Montgraham ne m'empêchent pas de regretter la soupe de vendange... (1) »

Deux semaines plus tard, la pauvre femme ne plaignait plus : Le Moine a découvert rue du Bacq (*sic*) n° 42, un appartement moins cher, juste en face de Saint-Thomas d'Aquin : Chateaubriand va l'aller visiter et le retenir ; mais qu'il ne compte point trop sur elle pour l'installation : elle est à bout :

« ... J'ai le bonheur d'avoir une excellente femme de chambre, ce qui est un grand repos pour moi, car je ne suis plus capable de rien : je crois que cette rougeole m'a laissé quelque dépôt qui crèvera un beau jour et m'étouffera : le mal ne sera pas grand : car certes je ne suis plus en ce monde qu'un fardeau pour moi et pour les autres... (2) »

Son mari, par bonheur, a l'habitude de ces morosités ; il plane, d'ailleurs, au-dessus des contingences matérielles, avec une confiance superbe ; et puis, surtout, il se repose sur le plaintif, mais si dévoué Le Moine ; et comme il le presse !

« ... M<sup>me</sup> de Chateaubriand vient d'écrire à ses cousines (3) de louer l'appartement de la rue du Bacq. Louez-le donc : veuillez donc vous occuper sur-le-champ d'y faire partir les meubles et surtout un lit où je puisse me coucher en arri-

(1) Raynal. *Les Correspondants de Joubert*, p. 241.

(2) Lettre inédite du 26 septembre à M. Le Moine.

(3) Mlles d'Acosta qui habitaient le quartier.

vant. J'espère que cela sera de jeudi ou, au plus tard, de samedi en huit. Quant à l'ordonnance royale (1), n'y comptez pas. La machine doit tomber, elle tombera. Tout à vous, mon cher ami.

*Mercredi 1<sup>er</sup> octobre ».*

Huit jours plus tard il réitère ses ordres :

« ... Veuillez faire notre déménagement complet afin que ma pauvre malade n'ait à se mêler de rien. Il faudra du bois... du charbon... de l'eau, etc... Le vin... le cidre...

Je m'en rapporte à vous pour l'affaire générale. Tout aura été, j'en suis sûr, parfaitement fait entre l'excellent neveu et vous... »

Cette « affaire générale », au fait, cette terrible affaire qui, tant de semaines, lui a rongé le sang, il n'y songe plus depuis qu'en principe elle est arrangée; elle a failli bouleverser sa vie; et depuis des jours, il n'a point demandé si les détails de l'arrangement ne souffrent pas de difficultés... La politique, décidément, de nouveau le grise :

« J'arrive avec une diligence qui fera, j'espère, enrager un peu mes honnêtes ennemis... »

*Mercredi 8 octobre.*

Il arrive; c'est bientôt dit; mais, comme il l'écrit le 12 à M<sup>me</sup> de Duras (2), son retour à Paris ne peut être à jour fixe parce qu'il dépend de la santé de « sa femme » et de « son appartement ».

(1) Évidemment une ordonnance qui eût prononcé la dissolution de la Chambre où les dernières élections du cinquième avaient augmenté le nombre des députés « jacobins ».

(2) *Correspondance générale*, t. II, p. 9.

Pour ne point arriver trop vite, il fait un détour, du lundi 13 au dimanche 19 octobre, jusqu'à Vorré par Regmalard, où il séjourne chez des parents de son neveu ; et puis, enfin, de Vorré, le mercredi 15, il lance ce dernier billet :

« ... Nous arriverons enfin lundi. Venez ce jour-là dîner avec nous. A lundi 5 heures !... »

L'excellent Le Moine méritait bien des compliments pour toute l'activité financière et ménagère qu'il avait exercée depuis trois mois au service de son exigeant « patron » ; il s'attendait, sans doute, à les recevoir ; mais une lettre de M<sup>me</sup> de Chateaubriand à Joubert oblige de douter qu'on les lui ait consentis avec enthousiasme !

« ... Vous nous trouverez rue du Bac, 42, dans un hôtel de belle apparence et dans un appartement loué par Le Moine où il ne manquait, lors de notre arrivée, qu'une cuisine, une cave, des chambres de domestiques, une remise, et une des portes d'entrée. Nous avons obtenu quelques-unes de ces bagatelles, de sorte que nous sommes assez bien pour que ma pannerie ne soit pas aux abois, ni ma tête à l'envers.. »

Et, d'abord, pour expliquer à Joubert, dans quelle atmosphère il allait retrouver le grand homme, elle avait écrit :

« ... On meurt de la politique, et l'on ne peut vivre sans elle. On en parle sans cesse, et non pas moi, mais malheur ! j'ai des oreilles qui entendent, et quelquefois une langue qui répond... (1) »

(1) *Raynal.*, ouvrage cité.

Les murs de l'appartement de la rue du Bacq durent répercuter des propos assez animés, dès le soir du lundi 20 octobre.

Ainsi s'achevaient les vacances les plus orageuses que M. de Chateaubriand ait encore connues. Aux premiers jours de juillet, il avait quitté Paris sans espoir bien net d'y revenir ; il lui semblait alors que sa destinée politique était manquée, que les grandes ambitions lui demeuraient closes, que la seule voie qui lui restât ouverte fût celle de l'exil et de la gloire littéraire : gloire aride, désenchantée, solitaire, dont, au surplus, la satiété lui pesait ; et ses embarras financiers, superposés à tous les autres, risquaient de faire éclater une terrible « tempête d'automne » qui l'allait définitivement submerger... En même temps l'amour lui enfonçait ses pointes dans le cœur ; la pointe du désir : il s'éprenait de Juliette Récamier, blanche et, pour tous autres, inaccessible divinité — la pointe du remords : il apprenait que, par sa faute, la blonde divinité d'hier, Nathalie de Noailles, était devenue folle. Le destin, vraiment, l'accablait ; à cinquante ans, il subissait la crise la plus inattendue et la plus formidable. L'événement décida pour lui.

Il le dut, d'abord, à sa force d'âme. Aux pires moments pendant ces trois mois, il conserva en lui-même et en son étoile, une sorte de foi mystique. Pour oublier le présent et pour l'exorciser, il remonta vers le passé ; il rouvrit en lui la source de poésie, où, depuis des années, il n'avait plus puisé ; pour lui et pour une autre, il raconta sa jeunesse : il écrivit un des plus prestigieux chapitres de ses *Mémoires*.

Ainsi réconforté, il renferma en lui ses tourments ; il n'en communiqua qu'une partie à chacun de ses amis les plus chers ; ni le dévoué Le Moine, ni la raisonnable duchesse de Duras, ni Christian, l'excellent neveu, ni sa femme surtout n'en connurent plus que ce qu'il ne pouvait strictement leur en cacher ; le plus mystérieux, le tourment d'amour, jalousement il le garda. Et pourtant, c'est aux affections réunies de Christian, de Le Moine, de la duchesse de Duras qu'il dut aussi de conjurer le sort.

A peine rentré à Paris, il se laisse reprendre par la bataille : il a cruellement souffert, il brûle de rendre, et plus forts, les coups qu'il a reçus. Son dédain écarte les timides compromis par où les ministres pensent acheter son silence. Il veut sa revanche complète, éclatante et haute ; il s'improvise chef de parti ; il vise un ministère, et un ministère important, la présidence du Conseil peut-être. Saoul de gloire littéraire, il a soif de gloire politique ; car peut-être, il a besoin de paraître grand dans l'ordre social pour conquérir cette Juliette que tant de grands selon le siècle ont inutilement courtisée ; et puis, sans doute, il espère que le jeu de mener les hommes plus que celui d'ordonner des phrases divertira décidément son inconcevable ennui.

Mais des trois mois orageux et tragiques où, touchant presque le fond du précipice, et déchiré à ses arêtes, il résolut de rebondir jusqu'aux cimes — pourquoi n'a-t-il rien dit dans les *Mémoires d'outre-tombe* ?



## VIII

### UNE INCONNUE DE CHATEAUBRIAND

*Les petites dettes après les grandes. — La misère magnifique de M. de Chateaubriand. — Générosités. — L'argent de l'Institut et l'argent de poche du neveu Frédéric. — Un jeune lycéen anglais et sa mère. — Une dame à la tête peu solide. — Une nouvelle inconnue de Chateaubriand. — Histoire d'un libelle, d'un bienfait, et d'une reconnaissance. — Madame Bail, et... Madame ou Monsieur de Chateaubriand ? — Charles-Joseph Bail, inspecteur aux revues. — Un officier bonapartiste et polygraphe. — Les « Réveries de M. de Chateaubriand », ou un pamphlet contre un autre pamphlet. — « Dettes pour travaux littéraires ». — Une pension alimentaire et un secours de loyer. — « Cette pauvre Madame Bail... »*

Tandis que Chateaubriand, réinstallé dans l'espoir et dans la sécurité, menait opiniâtrement la lutte politique qui devait assurer sa vengeance en forçant

le destin, l'excellent vieillard chargé de ses finances s'employait mois par mois à remettre de l'ordre dans un budget terriblement obéré,

Tâche ardue ! Chateaubriand la compliquait encore — on l'ignore trop — par les exigences de son cœur. Gêné, il n'admettait point que les personnes auxquelles il avait accoutumé de faire quelque bien, pâtissent de sa misère presque criante. Jusque dans sa pauvreté, il conservait le scrupule d'une sorte de magnificence.

Et, par exemple, il tenait à payer exactement la pension de son neveu Frédéric, le fils d'Armand de Chateaubriand, que l'Empereur en 1809 avait fait fusiller comme conspirateur dans la plaine de Grenelle : de Montgraham, en août, au fort de ses tourments, il écrit à Le Moine :

« ... A la fin du mois, je vous enverrai quelque chose pour mon neveu Frédéric. »

Ce « quelque chose », c'était d'ordinaire 63 francs — ou parfois 70 ou 80 ; et la maigre mensualité que l'Institut servait à l'académicien (1) était, aux jours les plus critiques, pieusement réservée pour couvrir cette petite « obligation » :

« ... Les 80 francs de l'Institut ne sont utiles que parce qu'ils couvrent la pension de 63 francs de Frédéric. Est-il allé chez vous ? »

(*De Berlin, 19 février 1821.*)

Grâce à Chateaubriand, le neveu Frédéric, alors étudiant à Paris, a donc tous les mois son argent de poche.

(1) La même qu'aujourd'hui : 83 francs 33 centimes.

Grâce à lui aussi, un jeune lycéen a sa pension — ou sa demi-pension — payée au lycée d'Amiens. Il s'appelle Fallon ; et il est le fils d'une Anglaise (1), qui vient parfois toucher de menus subsides à la caisse de M. Le Moine. Au mois de juillet 1817, parmi tous ses ennuis, Chateaubriand écrit à celui-ci :

« ... J'ai toujours oublié de vous demander si vous aviez reçu la quittance du proviseur du lycée d'Amiens. Si vous ne l'avez pas reçue, demandez-la ; et dites en même temps que je veux bien que le jeune homme aille passer les vacances chez un de ses camarades. »

On aimerait savoir quel lien précis attache Chateaubriand à ce lycéen, qui a dix-sept à dix-huit ans en 1817, juste dix-sept ans après que Chateaubriand est revenu d'Angleterre — et quel souvenir unit l'ancien exilé à la « pauvre » Anglaise, sa mère...

D'autres figures énigmatiques — des figures féminines — traversent encore l'horizon du grand homme. De Rome, le 27 décembre 1828, il écrit à son confident :

« ... Une dame, M<sup>me</sup> ... (2) a dû vous demander quelque argent, 500 ou 1.000 francs. Je vous ai prié de lui donner ce qu'elle vous demandera : elle sera sur ce point très discrète ; mais sa tête sur d'autres n'est pas bien solide. Elle voudra beaucoup vous voir : je vous invite à la voir très peu... »

Quelles confidences Chateaubriand pouvait-il bien craindre de cette quémandeuse à la tête si fragile ?

(1) «... Il vous surviendra encore une pauvre Anglaise appelée Mme Fallon. Donnez-lui 100 francs, je vous prie... » (7 juin 1826).

(2) Le nom est difficilement lisible. On croit déchiffrer : Pierreland ?

Et quel droit lui pouvait-il reconnaître à quémander ainsi ?

... Mais voici une autre dame, beaucoup moins discrète sur le chapitre des subsides — beaucoup plus réservée sur celui des confidences et des bavardages — une dame jeune, assurément, de qui la tête, à défaut du cœur, est incontestablement fort solide : Madame Bail. Son nom, certains mois, revient à peu près dans chaque lettre que Chateaubriand envoie à son grand financier. Il n'est pas tout à fait inconnu. Chateaubriand, à dire vrai, ne l'a point écrit dans ses *Mémoires* ; mais il s'est arrangé pour évoquer discrètement, ou malicieusement, au détour d'une page, le fantôme de celle qui le portait.

Et c'est toute une petite histoire — une histoire où se mêlent assez de certitude et assez de conjecture pour amuser, sans les décevoir trop, les curieux de psychologie rétrospective. Chateaubriand la conte ainsi.

Il se trouvait à Gand, ministre de l'intérieur *in partibus* du roi Louis XVIII ; c'était environ le cinquantième des Cent Jours ; prêtant à son maître le vain appui d'une éloquence fastueuse, et d'ailleurs perspicace, il venait d'imprimer au *Moniteur* de l'exil, le *Rapport sur l'état de la France fait au roi dans son conseil...* Une réfutation en parut, peu de jours après, à Paris : une réfutation écrite par ordre, assure Chateaubriand : un pamphlet dicté par la police, où des lambeaux du *Rapport* se trouvaient falsifiés : Chateaubriand y était représenté comme « proposant à Louis XVIII des stupidités pour le rétablissement des

droits féodaux, pour les dîmes du clergé, pour la reprise des biens nationaux... » Bref, dans la circonstance, « Bonaparte agit ou laissa agir d'une manière peu digne de lui... » Et pourtant Chateaubriand avoue que le « pseudonyme » qui s'était « chargé de ce pamphlet sans sincérité était un militaire d'un grade assez élevé... »

Ce militaire en fut bien puni ; mais aussi dut-il se féliciter de s'être attaqué à un homme aussi peu vindicatif, aussi magnanime que le grand écrivain. En effet, explique celui-ci, « il fut destitué après les Cent-Jours : on motiva sa destitution sur la conduite qu'il avait tenue envers moi ; il m'envoya ses amis : ils me prièrent de m'interposer afin qu'un homme de mérite ne perdît pas ses seuls moyens d'existence : j'écrivis au ministre de la Guerre, et j'obtins une pension de retraite pour cet officier... » (1)

Au bas de cette page, M. Edmond Biré, scrupuleux annotateur, affirme que tout cela est « rigoureusement exact » ; et il cite ce fragment de la lettre que Chateaubriand écrivit au duc de Feltre, ministre de la Guerre, en faveur de l'officier libelliste :

*Paris, 22 août 1816.*

« Un monsieur Bail, inspecteur aux revues, a fait une brochure contre moi. Il a, pour ce fait, dit-il, perdu sa place. Oserais-je, monsieur le Duc, espérer de votre indulgence que vous voudrez bien lui rendre vos bontés ? La personne du roi est respectée dans cette brochure. Veuillez, monsieur le maréchal, oublier ce qui ne regarde que moi... (2) »

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. III, p. 508.

(2) Lettre recueillie dans la *Correspondance générale*, t. I, p. 301.

Le pamphlétaire s'appelait donc Bail ; il était inspecteur aux revues, c'est-à-dire contrôleur des services de l'intendance. Et il était marié ; c'est un détail que Chateaubriand n'omet point. Il termine ainsi son édifiante narration : « ... La femme de cet officier est restée attachée... » A qui ? A son bienfaiteur ?... Au milieu de cette phrase, Chateaubriand sans doute s'est interrompu, le temps d'un sourire ; et puis, s'étant relu, il a continué, gravement : « La femme de cet officier est restée attachée à M<sup>me</sup> de Chateaubriand avec une reconnaissance à laquelle j'étais loin d'avoir des droits. Certains procédés sont trop estimés ; les personnes les plus vulgaires sont susceptibles de ces générosités. On se donne un renom de vertu à peu de frais : l'âme supérieure n'est pas celle qui pardonne : c'est celle qui n'a pas besoin de pardon... »

Voilà bien de l'humilité, et de fort belles phrases ; mais ne sent-on point en ce paragraphe du contournement, de l'effort, un embarras même pour inscrire le témoignage d'une reconnaissance dont les motifs ne se peuvent préciser ?

C'est à M<sup>me</sup> de Chateaubriand surtout que M<sup>me</sup> Bail a marqué son attachement ?... Qui le croirait après avoir lu ces lignes qu'en juillet 1836, une jeune fille, M<sup>lle</sup> Trénery, dont la famille était liée avec le grand homme, confiait à son journal intime :

«... M<sup>me</sup> Bail était une femme dont les allures sont équivoques, dont l'existence est problématique (1) : ma mère l'avait connue chez M. de Chateaubriand, où on la rencontre

(1) M<sup>me</sup> Trénery a voulu dire sans doute que « les moyens d'existence » de M<sup>me</sup> Bail étaient « problématiques »...

à chaque instant ; elle paraissait y exercer une grande autorité. M<sup>me</sup> de Chateaubriand semblait la craindre et ne la supportait qu'avec une impatience évidente. Il existait entre elle et M. de Chateaubriand une intimité inexplicable. Elle s'occupait à son égard de mille détails qui n'auraient dû être réservés qu'à sa femme. Elle entrait à toute heure dans son cabinet, alors même qu'il était fermé pour tout le monde et pour M<sup>me</sup> de Chateaubriand elle-même qui se serait bien gardée d'y pénétrer... Elle était implacable pour ceux qu'elle n'aimait pas, et la pauvre M<sup>me</sup> de Chateaubriand était de ce nombre. Il paraissait régner entre ces deux femmes une sorte de rivalité et une grande mésintelligence... (1) »

Evidemment, Chateaubriand se trompe, ou plutôt il nous trompe, lorsqu'il affirme dans ses *Mémoires* que M<sup>me</sup> Bail aimait beaucoup M<sup>me</sup> de Chateaubriand ; c'est à lui qu'elle marquait de l'attachement, sans grande gêne, semble-t-il, et même sans une suffisante discrétion. En 1836, vingt ans avaient passé depuis que le ministre d'État était intervenu auprès du duc de Feltre. M<sup>me</sup> Bail, affirme M<sup>lle</sup> Trénery, « devait avoir alors une quarantaine d'années ; elle n'avait rien de séduisant au physique, bien au contraire, mais c'était une femme d'infiniment d'esprit... » On peut rêver là-dessus ; M. Ladreit de Lacharrière, en feuilletant le journal de M<sup>lle</sup> Trénery, n'y a point manqué ; et il n'a pas craint d'écrire qu'on se trouve « peut-être » en présence d'une nouvelle intrigue de René...

Peut-être en effet ; et peut-être que ce « peut-être » sera transformé en une quasi-certitude par l'examen

(1) Fragment des *Mémoires inédits* de Mlle Trénery, publiés par M. J. Ladreit de Lacharrière dans l'édition des *Cahiers de Mme de Chateaubriand*, p. 294, en note.

des lettres de Chateaubriand à M. Le Moine, et par deux ou trois éclaircissements accessoires.

Charles-Joseph Bail, né à Béthune en 1777, avait fait, très jeune, dans l'armée d'abord, et puis dans l'administration militaire, l'une de ces carrières rapides et brillantes qui, sous la Révolution et l'Empire, menèrent jusqu'aux cimes quelques-uns de ses pareils. Parti, dès 1792, comme engagé volontaire dans les chasseurs francs du Hainaut, il devient vite officier d'artillerie ; en 1807, après la paix de Tilsitt, on le trouve adjoint à l'intendance d'Erfurt, et chargé par Beugnot d'organiser l'administration du nouveau royaume de Westphalie ; bientôt il est secrétaire général du ministre des Finances du roi Jérôme : c'est en récompense de ces derniers services qu'on le nomme inspecteur aux revues.

Les dernières années de l'Empire lui sont moins propices : fait prisonnier en 1813, il ne rentre en France que par la chute de son dieu : l'Empereur. Il n'a que trente-sept ans ; servira-t-il le nouveau pouvoir ? Il semble qu'il y ait pensé ; car, dès 1814, il fait hommage au Roi d'un travail sur « l'importation et la liberté du commerce des grains ». Ouvrage technique, écrit d'un style facile, qui vise parfois l'éloquence. Mais Napoléon rentre de l'île d'Elbe ; Bail aussitôt se rallie à lui avec enthousiasme : au mois de mai 1815, il publie une brochure à la fois ironique et ardente : *Réveries de M. de Chateaubriand, ou examen critique d'un libelle intitulé : De Buonaparte et des Bourbons...* (1)

Au mois de mai 1815... Chateaubriand était à Gand,

(1) Un vol. in-8 de 63 pages chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30, avec l'épigraphe : *Honneur et Patrie*.

et cette brochure est bien celle que désignent les *Mémoires d'Outre-Tombe* ; elle n'est point d'un pseudonyme : le nom de l'auteur et son titre s'étalent au contraire sur la première page ; et ce n'est point du *Rapport* de Gand qu'il y est question. Bail s'y attaque, avec justesse parfois, toujours avec violence, à l'immortel pamphlet qui avait « valu une armée à Louis XVIII » et qui préludait, par la grandeur de ses images, à la poésie dont les romantiques devaient parer la légende napoléonienne...

Seulement l'attaque venait un peu tard. Bail s'en explique dans un *Avertissement*. Il avait composé sa brochure « en juin 1814 » ; mais alors « aucun libraire n'osa se charger de l'imprimer ». Au reste, Chateaubriand n'a rien perdu pour attendre ; Bail « aurait voulu pouvoir conserver toujours le ton de modération qui convient à la vérité outragée, à la justice, à la valeur méconnue, au patriotisme et à l'honneur français si indignement calomniés » ; mais « il n'a pas été toujours le maître de se contenir et souvent, malgré tous ses efforts, l'horreur qu'il éprouve a entraîné sa plume... »

Certes, il ne ménage à Chateaubriand l'ironie, ni le sarcasme, ni l'invective ; il le montre « donnant le coup de pied de l'âne à l'Empereur, arrivant comme le corbeau après la bataille pour dévorer les cadavres » ; il raille, en bon grognard, ses « capucinades » ; il écrit presque drôlement : « M. de Chateaubriand, emporté par la fougue d'une imagination dérégulée et les écarts d'un rigorisme insensé, se rendit un beau matin de Paris à Jérusalem ; il fut attaché près d'une heure à la longue et formidable rapière de Godefroy

de Bouillon ! » ; et c'est pour cela que « le mérite militaire de Napoléon serait traduit au tribunal de M. de Chateaubriand ! »

Au reste, Bail concède que l'auteur du trop fameux pamphlet n'est point sans mérite littéraire : il trouve en lui « les horribles beautés de Shakspeare, le trivial, le burlesque, mêlées aux noires fureurs du tragique le plus terrible... » Cet officier, décidément, n'était guère romantique ; mais il savait à peu près son auteur : aux sublimes injures de *Buonaparte et les Bourbons*, il opposait les phrases du *Génie* où le Premier Consul était appelé le « nouveau Cyrus » et « l'homme tout-puissant envoyé par la Providence... » Avec certains reproches lancés ingénument par l'écrivain contre le « grand gagneur de batailles » et le grand administrateur de la France, l'ancien officier de l'Empereur, l'ancien intendant du roi Jérôme avait beau jeu, trop beau jeu ; et il en profitait.

Cette réfutation, dont le ton, au total, était plus modéré que celui de son pamphlet, et sur laquelle il n'avait que l'avantage du génie, dut être parfaitement désagréable à Chateaubriand. Sans doute n'intervint-il point lorsque, peu de mois après la seconde Restauration, dans l'hiver de 1815-1816, Charles-Joseph Bail fut par le ministre « rayé du corps des inspecteurs » ; quelle raison eut-il donc d'intervenir pour faire rapporter ou adoucir la mesure?...

Le destitué lui envoya « ses amis, » affirme-t-il dans les *Mémoires* ; est-ce trop conjecturer que d'affirmer que M<sup>me</sup> Bail vint trouver, d'elle-même, Chateaubriand ? Elle avait alors vingt ans au plus. A quarante ans elle devait apparaître presque laide ; mais

c'est une femme qui l'affirme; et cela empêche-t-il qu'à vingt ans elle pût apparaître presque jolie? Elle était, au surplus, intelligente, spirituelle, sensible : l'une de ces jeunes femmes, contemporaines d'Elvire, que la poésie des *Martyrs* et d'*Atala* avait envoûtées au cœur; sincèrement, sans doute, elle regrettait la trop rude attaque de son mari contre un écrivain qu'elle admirait... Elle le dit; elle dit aussi que la décision du ministre de la guerre risquait de la réduire à la misère; car, au service de l'Empereur, Bail n'avait point fait fortune; il ne possédait que sa solde. Il comptait bien, à défaut de l'épée, manier la plume; il avait du style et des lettres; en ce moment même il écrivait un ouvrage en faveur des Juifs contre qui plusieurs villes d'Allemagne ressuscitaient des réglemens du moyen âge. Mais des livres, que rapporteraient-ils?... Elle fut touchante; elle fut pressante; et Chateaubriand écrivit au ministre de la guerre.

Dès l'année suivante, le nom de M<sup>me</sup> Bail apparaît dans ses lettres à M. Le Moine. Chaque mois il fait passer un secours à « cette pauvre femme » — généralement un secours de 100 francs. Et il en considère le paiement comme une sorte d'obligation sacrée à quoi, dans ses plus pressantes nécessités, il se reprocherait de faillir. En 1817, même au fort de sa misère, au château de Montboissier, — il n'a garde d'oublier sa pensionnée; et il écrit à M. Le Moine :

*Ce 19 juillet 1817.*

«... J'ai remis à Laennek cent francs pour vous. Vous voudrez bien les donner à M. M<sup>me</sup> ou Bail, qui se présenteront pour les recevoir. C'est une dette pour un travail littéraire fait par M. Bail... »

Car il faut bien, — pour une première fois surtout — justifier le versement. Et pourquoi M. Bail n'aurait-il point, par exemple, effectué des recherches aux bibliothèques, pour l'Histoire de France dont Chateaubriand reprenait alors le projet? Le nom de l'officier polygraphe reparait encore deux fois :

« 13 août. — Les 90 francs restants, vous voudrez bien les remettre avec 10 francs de plus (c'est-à-dire en tout 100 francs) à M. Bail lorsqu'il viendra vous les demander.

24 septembre. — Donnez, si vous le pouvez, 150 francs à M. Bail... »

L'année suivante, la situation de l'ancien officier est enfin régularisée; il est mis en « réforme, » avec une petite pension; et il va habiter, dans la vallée de Montmorency, le village, autrefois délicieux, de Margency; il y retrouve les souvenirs de Rousseau qu'il aime, et, penché des heures chaque jour sur sa table de travail, il accumule histoires sur dissertations : une *Histoire politique et morale des Révolutions de France, de 1787 à 1820*, où il déclare superbement : « La liberté est une plante qu'on ne saurait naturaliser chez nous; le système représentatif est une ridicule fiction...; » un *Napoléon aux Champs-Élysées* où, en 1821, il montre l'Empereur accueilli dans l'autre monde par les ombres des grands capitaines et aussi par celles de Louis XIV et... du duc de Berry; un *État des Juifs en Europe au Moyen Age*, qu'il présente à l'Académie des Inscriptions en 1823, et que celle-ci ne couronne pas; et puis, sans doute tombe-t-il malade, car brusquement, après 1823, il garde le silence...

Depuis 1818, sa femme, chaque mois, vient à Paris

toucher la pension que continue de lui consentir la munificence du grand homme. Parmi le tumulte et le faste de ses ambassades, Chateaubriand n'a garde de l'oublier. Même, à mesure que s'accroissent les embarras du misérable ménage, il s'efforce d'accroître son aide ; il en vient à assumer le loyer de la petite maison de Margency :

*Berlin, 20 mars (1821).*

« La pauvre M<sup>me</sup> Bail vient de m'écrire, mon bon M. Le Moine. Elle est bien malheureuse. Je lui réponds d'aller vous voir : il s'agit du loyer de sa petite maison, qu'elle ne peut payer. Voyez s'il serait possible d'arranger cela avec son hôte, en vous rendant caution de petites sommes qu'on paierait de mois en mois. Cela ne peut pas passer six cents francs. Si vous ne pouvez arranger cela, tâchez au moins de lui donner quelques louis, que vous prendrez sur l'excédent, quand vous en aurez. J'ai été bien malheureux : je le suis encore ; et c'est pour cela que je voudrais pouvoir obliger *ceux qui le sont...* »

Et, quelques jours plus tard, M. Le Moine ayant prévenu ces instructions :

*24 mars*

« Vous avez bien fait d'arranger les affaires de cette pauvre femme. Je vous en remercie... »

Même sollicitude, l'année suivante, pendant l'ambassade de Londres, au plein du tourbillon diplomatique qui précède le congrès de Vérone :

*Londres, vendredi 16 août 1822.*

« Vous croyez bien que, dans les embarras du moment, j'ai à peine le temps de répondre à vos lettres et de vous écrire deux mots. Vous trouverez ci-joint un billet de

1.300 francs que vous irez toucher chez M. Hérard. Vous donnerez sur ces 1.300 francs mille francs à ma femme, et 300 francs à M<sup>me</sup> Bail. Il ne faut pas oublier ceux qui souffrent. Dites à celle-ci que, comme une étourdie, elle me dit de lui écrire directement, et qu'elle ne m'a pas envoyé son adresse. Je soupçonne qu'elle a besoin de 200 francs de plus pour son loyer. Pouvez-vous les lui avancer ? Je vous les ferai remettre à la fin du mois... »

Six ans plus tard, tandis que Chateaubriand est à Rome, « la pauvre M<sup>me</sup> Bail » a pris décidément la figure d'une familière de la rue d'Enfer ; et plus d'une lettre de l'ambassadeur à M. Le Moine se termine par cette formule amicale : «... Dites mille choses, je vous prie, à M<sup>me</sup> Bail...»

Et Charles-Joseph Bail, — qui avait signé ses derniers ouvrages « le chevalier Bail, » sans doute parce qu'il était chevalier de la Légion d'honneur, mais aussi peut-être pour rehausser son prestige dans l'aristocratique société de la Restauration, — Charles-Joseph Bail, l'ancien officier de l'armée impériale, le défenseur de la gloire napoléonienne, l'écrivain libéral à sa façon, l'érudit toujours prêt à s'enflammer pour les nobles causes ?

Entre temps, en 1827, il avait pris le sage parti de mourir...

---

## IX

### LES TRISTESSES DE M<sup>me</sup> DE CHATEAUBRIAND

*Octobre 1817. — L'appartement de la rue du Bacq et la « Babylone moderne. » — Un invité cérémonieux. — Deux disputeurs obstinés. — Les petits billets et les menus de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. — Les tristesses de « la pauvre veuve abandonnée... » — « M. de Chateaubriand dîne chez une de ses amantes ! » — La lettre quotidienne du voyageur. — « Deux précautions valent mieux qu'une... » — L'éloquence d'un portrait. — Trop d'égards ! — Les soirées à trois chez le « patron. » — Le Départ pour Berlin.*

A la fin du mois d'octobre 1817, réinstallés à Paris, au n° 42 de la rue du « Bacq, » dans l'appartement que la diligence de M. Le Moine leur a découvert, et où ils n'ont eu que la peine d'entrer, M. et M<sup>me</sup> de Chateaubriand y admettent, sur le pied d'une intimité confiante et à peu près quotidienne, le vieil homme auquel ils doivent une part de leur tranquillité retrouvée. Comment ne serait-il pas confirmé de façon définitive dans sa charge de « ministre des

finances? » Chateaubriand dès cette époque, semble-t-il, lui donne, pour toucher son traitement et administrer ses diverses ressources, une procuration en forme... Quant à M<sup>me</sup> de Chateaubriand, elle fait éclater librement devant lui ses fureurs contre les ministres jacobins et contre tous les impies qui, dans « la Babylone moderne, » n'admirent pas le génie politique de son mari...

Mais M. Le Moine est fier, un peu cérémonieux; il craint d'abord d'importuner. M<sup>me</sup> de Chateaubriand insiste pour obtenir sa visite; elle le prie, le reprie à dîner :

« — Je crois qu'hier la prière n'a pas été faite en *forme*. La voici, en belle écriture : viendrez-vous?... »

« Je dîne chez moi ; ce n'est pas une prière que je vous fais, car vous êtes né prié : mais un avertissement que je vous donne ; venez sans faute ».

« — Malgré nos disputes, je suis toujours inquiète quand je ne vous vois pas. Venez donc, car j'ai un service à vous demander : c'est dîner que j'entends. »

Leurs disputes?... Elles n'étaient point, d'ordinaire, bien graves. Disputes menues, disputes fragiles à propos de tout et de rien, d'une anecdote, d'un souvenir, d'un potin... — « Moi je vous dis que si!... — Et moi que non !.. » Ils tenaient, chacun, à ses idées, et défendaient, avec acharnement, leurs moindres affirmations. Mais ils avaient des manières différentes. M<sup>me</sup> de Chateaubriand éclatait tout de suite, vive comme poudre, bouillonnante comme soupe au lait; elle criait, récriminait, piétinait, trouvait incontinent mille formes pour son idée... M. Le Moine se conten-

tait de répéter la sienne toujours sous la même forme, avec une obstination douce et polie, et des saluts qui demandaient pardon pour la liberté grande. Elle toujours pétulante, lui toujours de sens froid, mais tous deux également entêtés. Une lettre de M<sup>me</sup> de Chateaubriand aux Joubert, récemment publiée (1), donne le ton de ces escarmouches :

«... Je vous écris au milieu d'une dispute avec Le Moine. Il dit qu'un jour il a mangé, à son déjeuner, vingt-huit œufs durs, avec un pain bis, et que, trois heures après, il n'en a que mieux dîné : si je le poussais un peu, il irait jusqu'à vingt-huit douzaines : mais voilà que je le mets à la porte... »

Une autre encore (2), où il semble qu'on entende l'obstiné personnage :

«... Je n'ai plus que mes chats à gronder et ils ne m'écoutent pas. Le Moine est allé voir ses nouveaux domaines ; il a vendu de bonnes petites terres, qui lui rapportaient de l'argent, pour acheter de mauvaises maisons qui lui coûteront seulement en réparations. Mais il avait, m'a-t-il dit, une raison pour faire cela. C'est que : — *Madame, soyez sûre que quand je fais une chose, c'est que je dois la faire, et que j'y ai réfléchi longtemps avant de me déterminer...* »

De telles disputes entretiennent l'amitié. Celle de M<sup>me</sup> de Chateaubriand se manifeste, gentille et pressante, dans les billets d'invitation qu'elle dépêchait au vieil homme. Il en avait religieusement con-

(1) Par M. André Beaunier dans la *Revue Universelle* du 1<sup>er</sup> octobre 1921.

(2) *Idem*.

servé cent-soixante. La plupart ne portent point de dates. M<sup>me</sup> de Chateaubriand les griffonnait, en deux ou trois lignes, sur un chiffon de papier que la femme de chambre portait l'après-midi, à domicile, ou au bureau des Consignations, à peine cacheté d'un pain collant. De ces cent soixante billets, il n'est pas deux qui se ressemblent. Il est difficile de mettre à la fois plus d'esprit et d'affection en trois lignes, ni de bati-foler mieux autour des menus. Souvent, c'est un appel direct à la gourmandise :

« Des pieds de veau et un pigeon, en voulez-vous ?... »

« Un melon, une charlotte et une carpe ; tout cela à votre service à six heures précises ; mais venez ! »

« Pour troisième publication, venez aujourd'hui manger de la carpe à la graisse d'oie, et un plat de lard avec des choux... »

« Venez encore dîner aujourd'hui : c'est maigre ; mais nous avons de mes salsifis au vinaigre ; cela vous réveillera le cœur. »

« Bien qu'il n'y ait point de douceur à dîner, voulez-vous venir en partager les rigueurs ?.., »

Ainsi l'esprit joue à travers ces simples griffonnages. Mais leur ton n'est point toujours aussi alerte. Très souvent, trop souvent, Chateaubriand dîne hors de chez lui. Les petits billets, ces jours-là, se font plus pressants et, même, ils se chargent de tristesse :

« — Je suis malade et veuve : venez donc dîner avec moi : vous ferez maigre et maigre chère !... »

— Venez dîner avec moi : je suis seule et triste ; c'est aujourd'hui maigre !... »

— Je ne vous offre pas le denier, mais le dîner de la veuve !.. »

Passé encore quand Chateaubriand dîne chez Michaud, Frisel, ou chez les « bons » Joubert; mais que va-t-il faire au trop fameux « Rocher de Cancale » ?

« — Je crains que vous ne soyez enrhumatisé. Si vous ne criez pas vos reins et ne craignez pas la pluie, venez dîner avec moi. M. de Chateaubriand dîne au Rocher de Cancale. Je suis une pauvre veuve abandonnée... »

Même, certains soirs de solitude, des récriminations éclatent sur les menus carrés de papier aux tranches d'or. En voici deux qui sont bien éloquents : ils ont ému le destinataire, car il a pris soin de les dater. Le premier est de 1822 :

« — Je dîne encore seule aujourd'hui ; mais je reste chez moi à manger une fraise de veau : venez m'aider à n'en pas laisser. M. de Chateaubriand va à Saint-Cloud : il ne déteste plus que sa maison et ne se conduit plus que par les conseils de M<sup>me</sup> de Duras. »

En marge de celui-ci, où l'écriture est inégale et heurtée, M. Le Moine a écrit : *important*, et puis la date : 28 juin 1825 :

« — Venez dîner, je vous en prie : je suis malade et noire à mourir. Je suis seule. M. de Chateaubriand dîne chez une de ses amantes ! »

La triste femme elle-même a souligné le mot. Quelle éphémère élue visait-il ?

Tant de petits billets en tout cas, sont, dans leur monotonie, d'une éloquence rapidement pathétique.

A travers tous ces papiers jaunis, court ce refrain : — *Je suis seule. — Il dine dehors... Ne me laissez pas seule ce soir...* On sourit d'abord, et puis, le cœur se serre... Nul doute que la femme, toujours malade et sans cesse trahie, qui, de son fauteuil ou de son lit, y jetait ses « griffonnages », n'ait pris leur destinataire comme confident de bien des chagrins. A d'autres amis, elle pouvait écrire, avec un sourire un peu contraint :

« — Le Chat est allé courir de madame en madame jusqu'à cinq heures et ne s'est souvenu de ma commission qu'au moment où mes grandes fureurs ont éclaté contre lui!... (1) »

A M. Le Moine, elle ne dissimulait point sa colère ni ses larmes ; car M<sup>me</sup> de Chateaubriand, — on l'a trop longtemps méconnu — aimait son mari d'une véritable passion.

Venait-il à s'absenter, elle lançait après lui sa pensée inquiète, sa sollicitude à la fois attendrie et jalouse ; elle exigeait qu'il lui envoyât chaque jour des nouvelles ; et lui, par faiblesse, par apitoiement, par désir égoïste de paix, par crainte de la rendre plus malade, ou de compliquer une vie conjugale déjà passablement difficile, bref, par un mélange de tous les sentiments qui composaient, à force d'habitude, son étrange, mais réelle affection pour cette épouse à laquelle il ne pouvait rien reprocher que l'excès d'un encombrant amour, — il déférait à ce vœu maladif. Pendant tous ses voyages, sa lettre quotidienne était la rançon d'une liberté dont il abusait ; il comptait,

(1) Lettre à Joubert. -- Voir Raynal, *Les Correspondants de Joubert*.

au surplus, sur l'habileté de M. Le Moine, pour rassurer sa femme, si, par hasard, la lettre venait à manquer. En 1820, par exemple, vers la mi-août, il est parti faire un tour en Normandie ; il a retrouvé à Dieppe « sa vieille maîtresse, la mer » ; mais un trouble se mêle à sa joie ; car sa femme est longue à lui répondre :

*Dieppe, ce jeudi 18 août 1820.*

« ... J'ai eu aussi une petite lettre de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Mais elle n'a pas encore répondu aux quatre lettres que je lui ai écrites depuis que je suis ici, et cela m'inquiète un peu. Elle doit être bien contente de mon exactitude, de ma santé et de la bonne réception qu'on m'a faite ici... Soignez bien ma pauvre malade et donnez-moi de ses nouvelles... »

Et le lendemain :

« ... Dites-moi pourquoi ma femme ne m'écrit pas. J'ai reçu un billet d'elle en arrivant ; mais il n'était pas en réponse aux lettres que j'ai écrites. J'ai écrit cinq fois à M<sup>me</sup> de Chateaubriand... »

Du Havre, quelques jours plus tard, il redouble de précautions :

*Le Havre, ce 22 août 1820.*

« Je dicte à la hâte deux mots pour vous à Hyacinthe. J'écris par le même courrier une longue lettre à ma femme. Mais, comme deux précautions valent mieux qu'une, je vous adresse aussi ce petit billet... Que ma femme soit parfaitement tranquille sur mon compte. J'attends ici ses lettres pour continuer ma course. ou pour retourner à Paris... »

Ainsi Chateaubriand se montrait empressé d'éviter la moindre inquiétude à sa femme.

Dans ses *Mémoires* cependant, il l'a bien durement traitée ; à peine l'admit-il dans une chapelle reculée de la basilique érigée à sa propre gloire, où la statue de Juliette Récamier rayonne sur le maître-autel ; au mur mal éclairé de cette chapelle, il grava dédaigneusement un certificat d'honnête conduite et de résignation ; il y glissa même ce remerciement presque injurieux : « Somme toute, lorsque je considère l'ensemble et l'imperfection de ma nature, est-il certain que le mariage ait gâté ma destinée?... La contrainte de mes sentiments, le mystère de mes pensées ont peut-être augmenté l'énergie de mes accents, animé mes ouvrages d'une fièvre interne, d'une flamme cachée qui se fût dissipée à l'air libre de l'amour... (1) » Pouvait-il déclarer de plus impertinente façon qu'il n'avait jamais aimé sa femme ?

Il l'avait trouvée « fort jolie » en 1792, à Saint-Malo, lorsqu'il avait, un peu trop vite, accepté de l'épouser. Sans doute quand il la revit en 1804, ne tarda-t-il point à se détromper. Un curieux portrait (2) — une cire non signée, d'un travail très fin et très poussé, — ne permet guère de conserver d'illusions sur la beauté, même éphémère, de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Il fut exécuté en 1812, quand le modèle atteignait tout juste trente-cinq ans — l'âge, comme on sait, où toute femme devrait se soucier de faire fixer son image. M<sup>me</sup> de Chateaubriand sur ce portrait, apparaît bien différente de la vieille dame émaciée, semblable à une moniale, qui se fit peindre à l'huile.

(1) *Mém. d'O. T.*, t. II, pp. 8-9.

(2) Reproduit en 1909 par M. Ladreit de Lacharrière, en tête des *Cahiers de M<sup>me</sup> de Chateaubriand*.

sur fond noir, en 1840, pour les bonnes sœurs de l'Infirmerie Marie-Thérèse. Elle n'est pas encore cette « vicomtesse Chocolat » qui mettra au service de la charité un acharnement inépuisable. Elle a conservé quelque grâce et quelque fraîcheur.

Or le témoignage de ce portrait est formel : il est impossible que M<sup>me</sup> de Chateaubriand ait été « fort jolie », et il est douteux qu'elle l'ait jamais été un peu. Le nez, oblique et long, et que termine, après une arête tranchante, une sorte de cap pointu, tire en avant toute la physionomie, qu'il déséquilibre ; sous ce nez, la lèvre supérieure tente d'avancer ; l'inférieure s'y joint mal et le menton fuit trop vite vers le cou ; l'oreille est grande et mal ourlée, la poitrine plate, le corps entier trop menu et frêle. Mais l'impression d'ensemble rachète ces défauts ; et surtout celle du visage, où les yeux éclatent de malice et d'exigence. Laide, M<sup>me</sup> de Chateaubriand ? Peut-être ; mais d'une laideur, en tous cas, joliment spirituelle. La cire modelée en 1812 met en présence d'une petite femme nerveuse, qui ne paraît point posséder beaucoup d'imagination, mais, en revanche, un esprit net, fort entiché de ses idées, et fort capable d'en concevoir de fines ; bref, d'une femme qui n'a d'indifférence pour rien, et qui ne paraît point prête encore à supporter facilement l'indifférence de personne...

Chateaubriand prenait donc ses précautions avec elle ; à défaut de passion, il lui prodiguait de prudents égards : on pourrait presque dire qu'il lui en prodiguait trop — de ces égards un peu humiliants qu'on consent, d'ordinaire, à la déraison des enfants trop nerveux. Elle, cependant, comme un peu de véritable amour

eût mieux fait son affaire ! Au seul, M. Le Moine elle ne le taisait point...

Mais ses confidences mêmes et ses plaintes embarrassaient fort, sans nul doute, celui à qui elles s'adressaient. M. Le Moine était entièrement dévoué à son grand patron ; il lui devait et lui gardait le secret sur bien des points, et particulièrement sur toutes questions financières. Entre les deux époux dont l'un cherchait, en toutes matières, à esquiver un contrôle que l'autre eût voulu lui imposer, son rôle était, — on va le voir, — particulièrement épineux.

Il arrivait d'ordinaire, ses heures de bureau terminées, vers la fin de l'après-midi ; il attendait que Chateaubriand rentrât de ses visites politiques, mondaines, ou sentimentales, — à moins que ce ne fût d'une séance de la Chambre des Pairs. Il attendait en subissant les humeurs de M<sup>me</sup> de Chateaubriand : « Mais enfin, m'expliquerez-vous?... » Et il avait bien du mal à rendre à peu près admissible pour elle ce qui, pour tout autre, n'eût été que trop clairement explicable. Survenait enfin le « patron » ; il racontait les potins politiques, ses polémiques au *Conservateur* où sa plume de journaliste jetait foudres et éclairs, les allures de conspirateurs que Villèle et Corbière prenaient aux réunions Piet (1) ; et son espoir enfin

(1) «... Avec les autres membres de l'opposition nous allions assez souvent, rue Thérèse, passer la soirée en délibération chez M. Piet. Nous arrivions extrêmement laids et nous nous asseyions en rond autour d'un salon éclairé d'une lampe qui filait. Dans ce brouillard législatif... nous ne ressemblions pas mal aux assemblées des premiers fidèles, peints par les ennemis de la foi... Je sortais de ces conférences un peu plus homme d'Etat et un plus persuadé de la pauvreté de toute cette science... » *Mémoires d'O. T.*, t. IV, pp. 149-151.

d'un prochain triomphe de l'opposition dont il se proclamait le chef...

Ce triomphe se produisit avec une rapidité relative : le 1<sup>er</sup> janvier 1821 ouvre la période brillante de la carrière politique de Chateaubriand : ce jour-là il roule, dans une confortable voiture, vers les routes du Rhin, pourvu du titre sonore et des considérables appointements, « d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté près la cour de Prusse » ; malgré la neige et le gel, il voit la vie en rose ; « pour la première fois de son existence, il court sur les chemins avec tous les comforts de l'argent... » (1)

---

(1) *Mémoires d'O. T.*, t. IV, p. 180.



## X

### L'AMBASSADE DE BERLIN

*Berlin et sa rivière d'encre. — Déceptions politiques; déceptions financières et inquiétudes conjugales. — Les lettres pour la « voisine » de l'Abbaye-aux-Bois. — Mauvaises et belles humeurs. — Des bals et un sermon. — Ambassadeur? Peuh!... — Les grandes affaires? La belle affaire!... — La mort de Fontanes; les larmes du « bon garçon ». — « Il n'y a plus personne!... » — La promenade à Potsdam, et le quatrième livre des Mémoires. — Un retour plein de ravissements.*

A peine Chateaubriand a-t-il touché Berlin, et contemplé « cette rivière d'encre », la Sprée, qu'il n'a plus qu'un désir : tourner bride, et revoir Paris. Bien des raisons motivent cette impatience, outre son caractère, qui fut toujours de dépriser après quelques jours, ou quelques minutes, de possession, ce qu'il a mis des ans à obtenir : une gloire, un poste, une femme...

D'abord, il se persuade de plus en plus que, si le

gouvernement l'a envoyé en Prusse, ce fut pour se débarrasser de lui. On l'a cru « bon à mourir dans quelque coin, comme un bon chien qui a gardé fidèlement la maison, et qu'on oublie dans ses vieux jours »... (1) Ce gouvernement pourtant c'est lui qui l'a fait, avant de quitter Paris; il l'a rendu viable, en y introduisant Villèle et Corbière, pour marquer le triomphe de leur commun parti; il a, devant la leur, effacé sa légitime ambition; il a été comblé d'amitiés par Pasquier, le ministre des affaires étrangères, par le duc de Richelieu, le président du Conseil, dont la sœur, l'exquise et sage marquise de Montcalm, a mené avec lui toute la négociation... Il a pris son ambassade pour une récompense; ce n'était qu'un exil : on l'a dupé. Mais qu'on prenne garde :

«... On m'a trompé, confie-t-il à la duchesse de Duras (2), et je ressens vivement le défaut de bonne foi et de loyauté... On me doit tout, car on me doit la majorité actuelle... Croit-on que j'aie besoin d'une ambassade pour être quelque chose? On ne cesse de me redemander en France, et pour peu que le cœur en dise au ministère, je suis aussi disposé à le quitter qu'il est disposé à la malveillance envers moi. Croiriez-vous que Villèle et Corbière, à qui j'ai écrit, ne me font pas l'honneur de me répondre?... »

C'est que les pauvres étaient bien embarrassés de répondre à des récriminations trop justifiées. On avait promis « au noble vicomte » — il l'avait cru comprendre, du moins — qu'il toucherait seulement barre à Berlin, et qu'il serait détaché de là, comme pléni-

(1) A Mme de Pisieux. *Corr. gén.* II, p. 174.

(2) *Corr. gén.*, II, p. 173.

potentiaire, au Congrès de Laybach où se jouait alors, entre toutes les têtes diplomatiques de l'Europe, une des grandes parties de la Restauration ; à peine installé, il reçoit l'ordre de demeurer à son poste, car « les pouvoirs » qu'il attendait pendant son voyage, on vient de les délivrer à un autre. On lui avait promis de « placer » un certain nombre de ses amis : ils attendent toujours ; d'insinuer dans la politique intérieure un esprit plus nettement royaliste et moins dangereusement libéral : il trouve, hélas ! toujours matière à disperser, parmi ses dépêches à Pasquier, des conseils et des regrets en marge desquels le ministre impatienté écrit un jour : « C'est Gros-Jean qui en remontre à son curé... »

On lui a promis, enfin et surtout, plusieurs « réparations » personnelles dont le retard lui est particulièrement cuisant, car il intéresse à la fois son honneur et sa bourse.

Il était entendu avec ses « nobles amis » qu'en arrivant à Berlin il trouverait le décret le réintégrant dans la dignité, et aussi dans les appointements de ministre d'Etat, dont la décision brutale de 1816 l'avait privé. Or, les jours passent sans rien apporter ; et voilà bouleversées ses combinaisons financières, en même temps que sa tranquillité conjugale est indirectement compromise !

Ses appointements de ministre d'Etat, il avait donné mission à M. Le Moine de les toucher, et de pourvoir sur eux aux dépenses et aux charités de M<sup>me</sup> de Chateaubriand : il se doutait bien que son traitement d'ambassadeur suffirait tout juste, à Berlin, aux nécessités et aux magnificences de la fonction. Or,

l'événement a dépassé ses craintes : sur le quartier d'avance qu'il a touché avant son départ, — soit 22 000 francs, — il a dû, au débotté, payer 9 000 francs de meubles qui appartenait à son prédécesseur, — ce M. de Bonay, acariâtre et peu courtois personnage, de qui les dépêches, demeurées aux Archives de l'ambassade, traitaient encore, l'an dernier, de « Jacobin » l'auteur de « la Monarchie selon la Charte »... Et il lui faut, de surcroît, distraire du reliquat, si maigre, de quoi entretenir sa femme à Paris... Catastrophe !

D'autant qu'à cette femme, si prompte à l'inquiétude, il ne peut cacher la situation : une réintégration, cela serait public. Le voilà obligé d'emprunter quelques milliers de francs à un ami, M. de la Panouze ! A tout prix il doit assurer la tranquillité de M<sup>me</sup> de Chateaubriand pour conserver la sienne ; il n'a point eu trop de mal à la persuader qu'elle serait malade à Berlin et qu'elle ne pouvait pas s'éloigner de l'infirmier Marie-Thérèse fondée par elle dix-huit mois plus tôt en faveur des vieux prêtres invalides ; mais, si elle éprouvait le moindre ennui d'argent, elle accourrait.

M. Le Moine a accepté de veiller religieusement sur elle ; mais Chateaubriand n'a point de chance ; M. Le Moine est tombé malade dans les premiers jours de janvier ; et la correspondance est assez lente à s'établir entre eux :

*Berlin, 27 janvier 1821.*

« Ma femme m'a mandé, mon cher Monsieur, que vous n'étiez pas encore complètement rétabli... Faites-moi donner de vos nouvelles par votre fils ou votre aimable fille ; et faites-moi dire aussi si vous éprouvez à cause de votre position

quelque embarras pour toucher mon argent ou pour servir les rentes : cela me tourmente un peu. — Voilà encore une lettre que je vous prie de faire porter sur-le-champ à son adresse. »

Une lettre importante, évidemment, et que Chateaubriand craindrait de confier par le Ministère, qui reçoit son courrier, à la « voie ordinaire » de la « petite poste » parisienne. Sa destinataire habitait à quelques mètres de chez M. Le Moine : elle s'appelait Juliette Récamier...

Il est las, il s'ennuie, il soupire vers les beaux jours : ce 27 janvier, en même temps qu'à son modeste confident il l'affirme à M<sup>me</sup> Récamier :

«... Je n'ai pas fait une seule connaissance ici. Le jour, je me promène au parc, le soir je vais à des bals obligés où je suis tout aussi solitaire que sous les arbres. Je m'occupe de mon métier que je tiens par amour-propre à bien faire, précisément parce qu'il est commun. Le reste du temps je rêve à la France et j'attends les beaux jours... »

Et tout cela est vrai, hormis la solitude : car au parc de Charlottenbourg, l'aimable et romantique princesse Frédérique de Prusse, mariée au vieux duc de Cumberland, lequel était presque aveugle, « faisait presque toujours la même promenade » que l'ambassadeur ; et celui-ci qui, dans ses *Mémoires*, n'a pas craint de s'en vanter, avec quelque indiscretion, a de longs et familiers entretiens avec la Princesse...

Survient un tourment soudain : M<sup>me</sup> de Chateau-

briand est alitée ; elle l'apprend à son mari « dans une lettre fort triste » :

*Berlin, 10 février.*

«... J'ai été doublement inquiet. Ma pauvre femme a été très malade ; elle l'est encore : c'est un grand tourment que l'absence...

« Je compte sur un congé au mois d'avril : ainsi je ne tarderai pas à vous embrasser. Je me désole que mes affaires vous occupent pendant que vous êtes encore faible...

*P.-S.* — Voilà une lettre pour votre voisine. Elle en renferme une autre pour M. de Montmorency. Veuillez, je vous en prie, faire porter cette lettre à M<sup>me</sup> Récamier à l'instant même où vous l'aurez reçue. Il ne faut pas la laisser chez le Suisse de l'Abbaye-aux-Bois, mais la remettre à l'appartement même de M<sup>me</sup> Récamier. »

Quel luxe de recommandations ! On imagine le fils de « l'excellent secrétaire » montant l'escalier vétuste et remettant à la touchante recluse l'enveloppe contenant cette lettre du 10 février qu'on peut lire aujourd'hui après elle : lettre de chicane et d'aimable gronderie où Chateaubriand se plaint « d'être obligé de trouver » Juliette « légère et un peu étourdie » ; elle numérote mal ses lettres ; elle en a laissé une s'égarer ; enfin elle n'en écrit que cinq, alors que, lui, il en confie une à chaque courrier. Et puis il est de méchante humeur ; il récapitule ses griefs contre la politique ; au total, « il a déjà de tout ceci cent pieds sur la tête » ; et ce refrain : « Ah ! il n'y de bon que de vivre dans sa patrie, au milieu de ses amis !... (1).

(1) *Corr. gén.* II, p. 149.

Ce refrain-là lui galope la tête ; le même jour, il le sert, sur un mode moins lyrique, à M<sup>me</sup> de Duras : «... A mon âge, et avec mon existence en France, il est clair qu'il faut rester chez soi ! » (1) Le même jour — car ce 10 février, pour se désennuyer sans doute, et peut-être parce que le matin la belle duchesse de Cumberland n'était point descendue jusqu'au parc, il écrivit six lettres à ses amis de Paris, dont deux longues et fières missives diplomatiques... Il continue, d'ailleurs, presque à chaque courrier de s'entretenir avec M. Le Moine de ses ennuis financiers :

*Berlin, 13 février 1821.*

«... Ne vous gênez pas pour toucher mes appointements de ministre. Ils ne tombent, je crois, que le 22 mai ; à cette époque vous aurez à prélever sur les 20.000 francs, 4,200 frs avec les intérêts que vous remettrez à M. de la Pannouze qui, dans ce moment, vient de compter 3.000 francs à ma femme, et 1.200 à M. Benoît pour mon loyer à échoir le 1<sup>er</sup> avril. Mais j'espère avant cette époque avoir eu le plaisir de vous embrasser.

« Quant à ma pension de pair, pourvu que vous trouviez le moyen de ne pas laisser en arrière l'affaire substituée par M<sup>me</sup> de... (2), cela suffit... »

La fille de l'infatigable secrétaire souffrant, après des couches pénibles, d'une fièvre violente qui faisait

(1) *Corr. gén.* II, p. 150.

(2) Ici, un nom griffonné : M..N..y. Il semble résulter de ce passage que Chateaubriand avait engagé d'avance, et pour quelques mois, son traitement de pair de France.

concevoir des inquiétudes, la lettre suivante se fait caressante et affectueuse.

*Berlin, 13 mars.*

« Vous ne sauriez croire, mon bon M. Le Moine, combien votre lettre m'a fait de peine. Pourquoi vous occuper de mes comptes quand vous avez tant de chagrins ? Je voudrais être à Paris pour vous encourager et vous consoler.

« Pourvu que vous soyez au courant pour les comptes, je suis content. Quand il y aura du surplus, vous en disposerez pour M<sup>m</sup> de Chateaubriand. Mais j'espère vous voir avant que vous soyez dans le cas d'avoir de l'excédent dans vos recettes...

« Voilà une lettre. On est de retour à Paris. »

Evidemment l'humeur de Chateaubriand a tourné. Il ne s'ennuie plus du tout à Berlin : c'est peut-être parce qu'il sent approcher l'instant d'en partir. Mais, surtout, sa vanité y trouve des hommages qu'il avait en vain guettés au début de son séjour. La vie mondaine s'est ranimée avec le carnaval ; il sort beaucoup, hante les plus nobles salons : « Il est impossible, écrit-il à M<sup>me</sup> de Pisieux, le 10 mars, d'y être plus comblé de bontés que je ne le suis... » Il n'estime plus les Prussiens si froids... ni si laides les Prussiennes, qui ouvrent de grands yeux sur « l'auteur du *Génie du Christianisme* » : « Vous ai-je dit que les femmes sont charmantes ici ? Comment prendrez-vous cette nouvelle ? » Ainsi badine-t-il avec M<sup>me</sup> de Duras. Et à elle, et à M<sup>me</sup> Récamier, il conte comment certain « prédicateur morave » a fait de lui « *en chaire*, l'éloge le plus pompeux, » l'opposant à Voltaire : « par une singulière destinée, on avait vu tour

à tour en Prusse les deux hommes dont la réputation littéraire avait été la plus éclatante, l'un dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'autre dans le XIX<sup>e</sup> : le premier envoyé pour détruire, le second pour réparer le mal que le premier avait fait... »

Les femmes, le roi, les princesses, et jusqu'aux prédicateurs; bref, un de ces sourires inattendus et insistants de la gloire qui seuls, parfois, ont réussi à divertir René de son ennui. La conclusion, on la devine : « Encore une fois, écrit-il le 13 mars à M<sup>me</sup> de Duras — et, comme il est poli, même avec ceux qui l'aiment, il ajoute : si vous étiez ici, — je ne demanderais qu'à passer ma vie à Berlin, tant je m'y trouve tranquille, et tant je suis reconnaissant des bontés qu'on a pour moi... »

Dix jours plus tard, cependant, il lance vers Paris sa demande de congé. C'est que le 23 mars il a appris la nouvelle du mouvement libéral éclaté en Piémont. Cette révolution va provoquer toute une activité diplomatique; osera-t-on, pourra-t-on, cette fois, le laisser à l'écart des grandes choses? Il bout d'impatience :

«... Ah ! si l'on m'avait envoyé à Laybach ! On le sent, on loue mes dépêches, mais pourquoi ne m'employait-on pas plus activement ? Et dans ce moment combien ne pourrais-je pas être utile ? Mais non, on me laissera à quatre cents lieues, et tous les incapables de la diplomatie seront dans le centre des affaires !... (1) »

Ambassadeur ? Le beau métier ! Chateaubriand l'a appris à fond en quelque huit jours : « Je connais

(1) A la duchesse de Duras : 24 mars. *Corr. gén.*, II, p. 211.

trente imbéciles qui seraient d'excellents ambassadeurs... (1) » Il suffit de jouer un peu la comédie :

« Je vous assure que le métier peut être parfaitement fait par la première mâchoire de l'ancien régime. J'avais toujours soupçonné que les affaires dont on fait tant de bruit pouvaient être apprises par un sot, et maintenant, j'en ai la preuve... Je me suis rapetissé au point que je ferais très bien un ministre si on en avait besoin. J'ai de plus sur les bras une assez grande maison, et elle ne manque ni d'ordre, ni d'économie. Je suis fort capable du commun, et voilà ce que ces messieurs ne voulaient pas voir de peur d'être obligés de faire de moi quelque chose... (2) »

Afin d'achever la démonstration, il donne tout son soin à ses dépêches : «... Si mes dépêches sont un peu appréciées, si elles servent à faire évanouir les dernières préventions et montrent ce que je puis en affaires, il n'y aura que demi-mal... (3) » Seulement Chateaubriand n'est point sûr que l'on prenne la peine de les lire.

Néanmoins, en cette fin de mars, il est allègre et plein d'espoir autant qu'il en est capable. Il a fait à Berlin son temps de « probation ; » à Paris qu'il va revoir, il obtiendra sans doute le haut poste digne de ses hautes facultés...

A Paris, cependant, son vieil ami Fontanes agonise : et il l'apprend brusquement ; il jette

(1) *Corr. gén.*, II, p. 118.

(2) *Corr. gén.* A la duchesse de Duras, p. 121.

(3) *Corr. gén.*, p. 175.

aussitôt un cri de douleur dont M. Le Moine reçoit l'écho :

*Berlin, 27 mars 1821.*

« J'espère avoir un congé, et vous embrasser à la fin d'avril. Vous devez tous être bien effarouchés de cette affaire du Piémont. Cela passera comme tant d'autres choses.

« Encore un billet à envoyer minute pour minute.

« J'espère toujours que votre fille est hors d'affaire... Hélas ! Je pleure presque cet excellent Fontanes ! Je vous embrasse. Ch... »

Le billet inclus dans cette enveloppe portait à M<sup>me</sup> Récamier un pathétique gémissement...

« Je suis au désespoir de la maladie de Fontanes. Je tremble de l'arrivée du prochain courrier. J'aimais tendrement Fontanes. Il avait l'air de devoir me survivre de longues années. Que nous sommes peu de chose ! Et que cela va vite ! A bientôt ! (1) »

Fontanes ! c'est un peu toute sa propre jeunesse que Chateaubriand aime aussi tendrement en lui. Fontanes ! s'il meurt, avec qui René pourra-t-il encore évoquer ses beaux jours ? Parmi tant de regrets s'insinue la pointe d'un remords ; depuis la Restauration il a bien négligé le vieil ami de l'exil et de la gloire ; à cause de son royalisme fougueux un dissentiment même les a, un instant, séparés...

Le 28 mars, le fatal courrier arrive : Fontanes est mort. Chateaubriand éclate en sanglots : il redevient

(1) *Corr. gén.* II, p. 216.

le « bon garçon » que Joubert louait, avec un sourire, lors de la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont. M. Le Moine lui avait envoyé des condoléances qui l'ont touché :

*Berlin, 31 mars.*

« Je vous remercie de votre bon petit billet du 19. Je suis bien malheureux, et j'ai pleuré depuis deux jours plus que je n'ai fait de ma vie. Je vous reverrai à la fin d'avril. Je sens qu'il ne faut pas quitter ses amis. Tout à vous. Ch... »

Même note pathétique dans ce court billet à Bertin aîné, directeur des *Débats* :

*Berlin, le 31 mars 1821.*

« Voilà, mon cher ami, quelques mots sur Fontanes. Faites-en ce que vous voudrez. Changez, retranchez, etc... J'espère vous embrasser à la fin d'avril. A vous pour la vie. Serrons nos rangs : combien de soldats manquent déjà à l'appel!... (1) »

Les « quelques mots » parurent dans le *Journal des Débats* du 10 avril, et Chateaubriand y tenait tellement qu'il les recueillit dans ses *Œuvres Complètes*. Il y célébrait dans Fontanes le dernier héritier de l'esprit du siècle de Louis XIV, l'orateur politique qui « maintint la dignité de la parole sous l'empire du maître qui commandait un silence servile » ; le fondateur de l'Université « qui éleva dans les doctrines de nos pères des enfants qu'on voulait séparer du passé pour bouleverser l'avenir »... Et puis, il n'omettait pas de s'attendrir sur lui-même : « Singulière fatalité ! notre amitié commença dans la terre

(1) *Corr. gén.* II, p. 221.

étrangère, et c'est dans la terre étrangère que j'apprends la mort du compagnon de mon exil ! »

Trois jours après, dans un billet à M<sup>me</sup> Récamier, il va jusqu'au bout de sa pensée :

«... Je pleure encore tous les jours la mort de mon pauvre ami. C'est le dernier talent littéraire que la France possédait. A présent il n'y a plus personne !... »

Personne ! et ce blasphème est proféré au début de l'âge romantique —, un an juste après que l'astre des *Méditations Poétiques* a blanchi l'empyrée !... Mais, parce qu'il s'est retiré du monde littéraire, le grand écrivain entend bien n'y avoir laissé que le désert après lui ; il commence de jouer, à l'égard de la tribu qu'il n'osera point tout à fait renier, le rôle du « grand sachim » désabusé, morose, toujours prêt à faire retentir, au-dessus des têtes trop brunes ou trop blondes, l'écho fatidique des grandes lamentations !...

N'empêche qu'en la circonstance, l'intensité de sa douleur en peut faire excuser l'expression. Elle se traduit, comme elle avait déjà fait une première fois, quatre ans plus tôt, par un retour désespéré vers ce passé dont Fontanes emportait une partie au tombeau. Depuis l'été de 1817, Chateaubriand n'avait plus rouvert les cahiers des *Mémoires*, que pour y tracer des lignes mélancoliques pendant les heures dernières qu'avant de la vendre il consacra aux rêves dans sa chère maison de la Vallée-aux-Loups...

Or, ce matin du 31 mars 1821, après avoir usé une partie de la nuit à écrire, il cache, vers l'aube, son courrier ; puis il part pour passer la journée à

Potsdam ; car en ce 31 mars les Berlinois célèbrent, officiellement et lourdement, l'anniversaire de leur entrée à Paris en 1814 ; et il ne convient pas que le ministre de France assiste à leur joie.

Chateaubriand erre donc toute la journée aux châteaux de Potsdam, de Sans-Souci, à la Maison de Marbre ; il voit le cercueil de bronze de Frédéric, le fait retentir sous son doigt, comme le symbole du vide de la gloire ; « l'aiguille d'une pendule fixée sur la minute où Frédéric expira » lui rappelle « que l'homme se vante en vain d'arrêter le temps, alors que c'est le temps qui arrête l'homme... » Il songe aux splendeurs d'un autre palais : celui de Versailles, qu'il a contemplées jeune homme ; il songe à cette année 1788, où mourut Frédéric, et qui est, à peu près, celle où s'arrêta, quatre ans plus tôt, la rédaction de ses *Mémoires* ; surtout il songe à Fontanes disparu. Son esprit est plein de ces grandes images de la mort, et de la fuite implacable du temps qui, son sublime égoïsme aidant, ont toujours ému violemment sa sensibilité...

Seul chez lui, le soir, il rouvre le manuscrit des *Mémoires*, il en relit les derniers feuillets ; et le lendemain il remet sa plume au service de ses regrets et de ses rêves :

«... Les soirées sont longues à Berlin... Enfermé seul auprès d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg, et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures. A quoi passerai-je mon temps ? Des livres ? Je n'en ai guère... Si je continuais mes *Mémoires* ?... »

En quelques jours, — dix ou quinze tout au plus, — il rédige le quatrième livre, vingt-cinq pages environ, où il ressuscite sa première arrivée à Paris, sa garnison de Cambrai, la mort de son père, et sa présentation à Versailles. Il dispute au néant, par la magie de sa plume, quelques morceaux de sa vie ; car il mourra, comme vient de mourir Fontanes, et il gémit, effaré :

«... Le pauvre Fontanes ! Déjà quel profond oubli ! Nous avons vu aussi M<sup>me</sup> de Staël disparaître avec tout son bruit dans un moment. Qui s'en souvient aujourd'hui ? Travaillez donc pour la renommée ! (1)... »

Cependant, le congé qu'il a demandé est sur le point de lui parvenir ; le ministre, Pasquier, l'a accordé verbalement à M<sup>me</sup> de Chateaubriand qui n'aime point que les affaires traînent et qui ne balance guère d'aller sur place secouer l'inertie des bureaux ; dès le milieu d'avril, l'heureux ambassadeur avertit M. Le Moine de son prochain retour.

*Berlin, 14 avril 1821.*

« J'espère, mon cher monsieur, recevoir mon congé lundi 16 ou mardi 17. Je partirais sur le champ et j'espérerais vous embrasser à la fin du mois. J'ai mis le terme plus loin pour M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Je lui fixe le 6 mai, à cause du chapitre des accidents, et qu'il faut tout prévoir pour ne pas l'inquiéter.

Tout à vous, Ch. »

(1) A Mme de Duras, 7 avril. *Corr. gén.* II, p. 239.

Le 26 avril, après n'avoir couru les routes que huit jours tout juste, il arrive enfin à Paris. Il est ravi des Berlinoises, car il n'a guère connu que l'élite de Berlin, encore tout imprégnée de la politesse et de l'esprit français légués par le xviii<sup>e</sup> siècle ; il est ravi de lui-même, car il pense avoir donné, par ses dépêches et par toute son action, des preuves irréfutables de son aptitude pour les grandes affaires, et il a l'impression que « le vent souffle dans ses voiles ; » bientôt il n'est pas moins ravi des ministres, car le 1<sup>er</sup> mai, à l'occasion des fêtes du baptême de Mgr le duc de Bordeaux auxquelles il assiste en bonne place, les ministres le réintègrent, enfin, dans son titre de ministre d'Etat. Avec le titre doit [revenir la confortable pension des vingt-quatre mille francs ; et voilà surtout qui dut ravir le bon M. Le Moine...

---

## XI

### ENTRE DEUX AMBASSADES

*D'une ambassade à l'autre. — Une démission « par point d'honneur ». — Un été morose : le livre cinq des Mémoires. — Une consultation politique. — L'ambassade de Londres.*

Le beau fixe, au baromètre politique, n'est jamais qu'éphémère. Au mois de juillet, un vote de la droite contre le ministère met en posture délicate les deux hommes, Villèle et Corbière, qui la représentent dans la « combinaison ; » les « deux magots » démissionnent ; et, comme nous disons aujourd'hui dans notre jargon, « par esprit de discipline envers le parti, » ou, comme il disait simplement et un peu mieux, « par point d'honneur, » Chateaubriand se démet, le 30 juillet, de son ambassade. Mais il se démet sans nulle inquiétude ; il sait que les élections partielles, vers la fin de septembre, renforceront son

parti, que de gré, ou de force, le duc de Richelieu — « le sot Duc, » écrit-il, — devra, alors, reconstituer son ministère ; et de ce ministère, où ses amis entrèrent nombreux, comment, cette fois, l'éliminer, lui, l'un de leurs chefs, et leur voix la plus retentissante?...

En attendant, il passe à Paris un été assez morose ; la goutte lui vaut un commencement bien désagréable de surdité ; sa femme a la fièvre, une bronchite, et ne se prive pas, pour cela, de lui corner aux oreilles de sombres vaticinations ; les bureaux du ministère montrent la pire volonté à liquider ses comptes d'ambassadeur, à ordonnancer son traitement de ministre d'Etat ; tous ses amis sont absents, M<sup>me</sup> de Duras en son domaine d'Andilly, près Montmorency ; le dévoué Le Moine lui-même est en Champagne dans sa petite propriété :

*Paris, 8 septembre 1821.*

« Vous êtes trop bon, mon cher monsieur Le Moine. Ma femme n'est pas bien, mais pourtant elle va un peu mieux. Moi je suis à moitié sourd, et encore pas assez pour tout ce que j'entends !... Nous avons grande envie de vous revoir ; vous nous manquez bien, et tous les soirs nous voyons venir votre heure sans vous voir paraître, ce qui nous fait grand chagrin.

« J'aurai, de compte fait, 12 ou 13 mille francs de *reliquat* ; mais on ne m'envoie point les ordonnances, et tout cela ne peut marcher que lorsque vous serez ici. Quant au ministère d'Etat, on a dit aussi qu'on s'exécuterait, mais, comme je ne veux rien demander, ils usent simplement de la bonne grâce qu'*ils* ont l'habitude de mettre en tout avec moi.

« Revenez donc, pour nous qui avons grande envie de vous voir ; mais pourtant, si la campagne vous fait du bien, restez-y pour votre santé qui vaut mieux que tout. Je vous embrasse tendrement, et ma femme vous dit mille choses. »

En attendant les élections, et pour occuper son loisir, et pressé peut-être par la déesse de l'Abbaye-aux-Bois, à laquelle il fait peu à peu l'hommage des feuillets remplis, Chateaubriand rédige ses *Mémoires* ; il les mènera, avant la fin de l'année, jusqu'au récit de son embarquement pour l'Amérique. « Rendu à mes loisirs, écrivons (1). »

Les élections, cependant, confirment son attente. Il semble qu'elles doivent entraîner, avant l'ouverture de la session parlementaire, un remaniement ministériel assez important ; c'est l'intérêt du duc de Richelieu d'y procéder, s'il veut se maintenir à la présidence du Conseil ; par amour-propre blessé, sans doute, il s'obstine à le méconnaître. Sa sœur, M<sup>me</sup> de Montcalm, s'en désole ; elle va trouver Chateaubriand ; ne peut-il prendre l'initiative d'une négociation entre le ministère et son parti ? Il ne perdrait point à jouer ce rôle d'arbitre... Chateaubriand hésite : il désirerait agréer à sa noble amie ; mais, d'autre part, il a bien des préventions contre le duc de Richelieu ; il le sait mobile, fugace... Le 3 octobre, il écrit à la comtesse de Pisieux : « Le fait est qu'on parle d'arrangement, et qu'on n'en veut pas. La politique varie ici du matin au soir ; il faut s'abandonner à sa destinée, et faire ce que l'on croit

(1) *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 216.

le mieux ; *advienne que pourra !... (1)* » Le 16 octobre, il revoit M<sup>me</sup> de Montcalm ; il va accepter la médiation qu'elle lui propose ; mais décidément, le lendemain, il la décline par cette lettre belle et grave :

*Paris, le 17 octobre 1821.*

» J'ai réfléchi, Madame, à notre conversation d'hier. Je n'irai point importuner le premier ministre, car je hais mortellement tout ce qui pourrait me donner l'air d'un intrigant et d'un *tripotier*. M. de Richelieu aurait raison de trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ; Villèle aussi m'a quelquefois reproché *de l'avoir mis là (2)* : tout cela me décourage. — Je crains une session orageuse, et je vous ai averti (*sic*) loyalement : je vois des mouvements ; je remarque de la chaleur. Le retour de MM. de Villèle et Corbière au ministère, avec portefeuilles, et l'adjonction de M. de Montmorency, me paraîtrait (*sic*), comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, un moyen de tout arranger ; il serait de bonne politique d'admettre dans le ministère des représentants d'une opinion si prépondérante dans la Chambre des Députés. Je crois que la position de M. le duc de Richelieu est excellente pour cette mesure ; il n'a point cédé, à la fin de la dernière session, lorsqu'on lui a proposé un arrangement comme une espèce de marché ou de condition ; aujourd'hui, après les élections, lorsqu'on ne lui demande rien, il appellerait (*sic*) de son propre mouvement au pouvoir des hommes qui lui sembleraient utiles : rien ne serait plus noble que cet acte libre d'une volonté qui agit seule, quand le temps d'agir est venu.

« Telles sont mes idées, Madame ; je me fais peut-être

(1) *Corr. gén.*, II, p. 397.

(2) Cf. *Corr. gén.* II, 186. « Je reçois une lettre de Villèle, fort triste et découragée... » Berlin, 3 mars 1821.

illusion ; mais je ne le crois pas pourtant, car je n'ai aucun intérêt *personnel* à ce que je propose. si ce n'est celui du repos que je désire sincèrement.

« Agréé, Madame, je vous prie, mes adieux pour un moment, et mes respectueux hommages pour toujours.

CHATEAUBRIAND (1). »

Évidemment, ce morceau de haut style, et de majestueuse mais habile coquetterie, était destiné, dans la pensée de son auteur, à passer sous les yeux du duc de Richelieu ; la politique aussi connaît le *fugit ad salices...* La lettre ne produisit point, en tout cas, d'effet immédiat ; c'est seulement le 15 décembre, après l'expérience de débats parlementaires assez pénibles, que Richelieu constitua un ministère centre-droit tout nouveau. Comme l'avait conseillé Chateaubriand, il y faisait rentrer « les deux magots », l'un, Villèle, aux Finances, l'autre, Corbière, à l'Intérieur, et il appelait aux Affaires Étrangères Mathieu de Montmorency, l'ami de M<sup>me</sup> Récamier, l'acquéreur de la Vallée-aux-Loups. Quant à Chateaubriand, une ordonnance du 3 janvier 1822 le nommait Ambassadeur de France à Londres ; car « Louis XVIII consentait toujours à l'éloigner... »

(1) L'original de cette lettre appartient à l'écrivain connu, M. Gabriel Faure. — Il ne contient pas le nom de la destinataire ; mais nous savons par Chateaubriand lui-même que Mme de Montcalm, à laquelle le liait une ancienne amitié, était son intermédiaire ordinaire auprès du duc de Richelieu ; et on ne voit, à cette époque, parmi ses relations, aucune autre grande dame qui eût pu assumer ce rôle.



## XII

### L'AMBASSADE DE LONDRES

*L'Ambassade de Londres ; la griserie des souvenirs. — M. Le Moine, gardien à Paris de M<sup>mo</sup> de Chateaubriand. — Une ambassadrice dont on redoute l'arrivée. — Les belles Anglaises et les beaux voyages ! — Les « petites lettres ». — La brouillerie de M. Le Moine et de M<sup>mo</sup> de Chateaubriand. — Les mille francs de la Chambre des Pairs ! — Tragi-comédies financières et conjugales. — Couleur de rose ! — Deux Françaises parmi quelques Anglaises : les beaux yeux noirs de M<sup>mo</sup> Lafond. — Cascades de jalousies. — Quel homme ! — Reprise de l'ambition : le Congrès. — Un candidat. — La Légion d'honneur. — Envoi de robes. — Un retour qui est un départ.*

Ce n'était point une ambassade que Chateaubriand avait visée ; mais, en attendant la présidence du Conseil, c'était bel et bien le Ministère des Affaires Étrangères. Néanmoins, la perspective de partir pour Londres comme ambassadeur lui avait tout de suite agréé. Il explique fort bien pourquoi dans ses *Mémoires* :

«... Ma nomination réveilla mes souvenirs : Charlotte revint à ma pensée ; ma jeunesse, mon émigration m'appa-

rurent avec leurs peines et leurs joies. La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de reparaître connu et puissant là où j'avais été ignoré et faible... »

Tellement cet homme, si avidement penché vers l'immédiat avenir, s'obstine à joindre sans cesse le présent au passé : comme s'il pouvait par un privilège nominatif, tromper le temps et sans cesse recommencer de vivre !

Le plaisir de décrire les cruautés et les ivresses de son exil dans les lieux mêmes où il les avait éprouvées ne pesa pas qu'un peu sur son acceptation. A Londres, il écrivit de ses *Mémoires* la partie la plus longue qu'il eût encore rédigée d'une haleine : les livres VI, VII, VIII, IX, toute la matière d'un volume, qui l'amènent jusqu'au récit de son retour en France en 1800, et qui achèvent la première partie de son œuvre.

S'il comptait cependant demander des joies au passé, c'était pour mieux goûter celles du présent. Londres, en 1822 (l'on sait avec quelle fureur l'anglomanie sévissait alors sur l'Europe), concentrait toutes les élégances et les splendeurs de la vie mondaine. En évoquant dans ses *Mémoires* les ardeurs de René, Chateaubriand les a ranimées dans son cœur ; il n'a que cinquante-trois ans ; maintenant que le premier feu de son adoration pour Juliette Récamier est décidément tombé, ne peut-il espérer encore des sourires de femmes, et ce trouble des passions qui l'enchantent ?

C'est donc tout seul et « en garçon » qu'il tient à partir pour Londres. Il ne donne là-dessus qu'une

brève explication : « M<sup>me</sup> de Chateaubriand, craignant la mer, n'osa passer le détroit... » Sans doute, il l'entretint dans cette crainte, et dans la persuasion que l'Infirmerie Marie-Thérèse ne se pouvait passer d'elle ; mais il ne la convainquit qu'à moitié. L'adorante, jalouse et acariâtre épouse ne le laissa partir qu'en menaçant de le rejoindre au premier ennui, au premier incident...

Heureusement, il a pris ses dispositions pour la maintenir dans une confiance sereine ; M. Le Moine est là ; M. Le Moine la verra chaque jour ; M. Le Moine lui versera tous les mois, bien régulièrement, la somme de 1.000 francs, qui représente exactement l'indemnité de pair de France... Sans doute Chateaubriand a engagé d'avance, et pour quelques mois, cette indemnité ; mais M. Le Moine fera un pieux mensonge pour tranquilliser la soupçonneuse dame. « Surtout, lui a dit l'ambassadeur en le quittant, surtout et à tout prix, arrangez-vous pour qu'elle n'ait pas l'idée de venir là-bas !... » Délicate et rude mission !...

M. Le Moine aura, au surplus, la charge de porter, à chaque courrier, les « petites lettres » que M<sup>me</sup> Récamier attend à l'Abbaye-aux-Bois. Chateaubriand, avant de monter en voiture n'a-t-il pas dépêché ce serment à la belle recluse :

«... Ne vous désolez pas, mon bel ange. Je vous aime et vous aimerai toujours. Je ne changerai jamais. Je vous écrirai ; je reviendrai vite, et quand vous l'ordonnerez. Tout cela sera de courte durée. Et puis, je serai à vous à jamais !... (1) »

(1) *Corr. gén.* III, p. 1.

Il arrive à Londres le 5 avril (1), et d'abord se trouve écrasé de tristesse. Pour la dissiper, il écrit à peu près la même chose, dans les mêmes termes, à M<sup>me</sup> Récamier et à M<sup>me</sup> de Duras ; à celle-ci : « Je ne vous connaissais pas alors ; » alors, c'est-à-dire pendant son exil anglais ; « et voilà un bien qu'on ne peut du moins m'ôter ; » à celle-là : « Une chose me reste, et tant que je la conserverai, je me consolerais de mes cheveux blancs... » Ah ! si ces deux qui, à travers lui, s'aimaient et se détestaient à la fois, avaient pu lire par-dessus l'épaule l'une de l'autre !

Mais voici plus sérieux : une caisse de porcelaine, qui contenait la vaisselle de l'ambassadeur, s'est rompue dans le voyage : que M. Le Moine répare vite « ce désastre », mais habilement et « à l'insu » de M<sup>me</sup> de Chateaubriand : elle pourrait en déduire qu'une maîtresse de maison ne serait point inutile

(1) Il était parti le 1<sup>er</sup> avril, un peu vivement, semble-t-il, à la suite d'une intervention, à la Chambre des Députés, du général Foy qui l'avait cité parmi les agents diplomatiques peu pressés de rejoindre leur poste. Cette intervention est du 19 mars. Le surlendemain, 21, Chateaubriand — dont la nomination remontait au 9 janvier — était reçu en audience de congé par le roi. On lit, en effet, sous la date du 21, dans le *Journal des Débats* cette note certainement inspirée par lui à son ami Bertin :

*Ce matin, avant la messe, le Roi a reçu en audience particulière M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur près S. M. le roi d'Angleterre.*

*Cette audience de congé annonce que M. de Chateaubriand va quitter la France. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, à ce sujet, que M. le général Foy n'a pas été heureux, dans la séance du 19, en mettant le noble pair au nombre des agents diplomatiques qui tardent trop à se rendre à leur poste. M. de Chateaubriand, nommé à l'ambassade de Londres dans le courant du mois de janvier, se rend à sa résidence à la fin de mars. Il ne faudrait pas avoir la moindre idée des embarras de toutes les sortes qu'entraîne l'établissement d'une grande ambassade pour trouver ici du temps perdu. Il est vrai que, depuis un an à peu près, aucun ambassadeur français n'a résidé en Angleterre.*

dans l'hôtel de l'ambassade ; et puis cette recommandation essentielle :

« ... Je suis bien triste ici. Que ma pauvre femme n'y vienne pas : elle y mourrait !... » (9 avril).

Tristesse et inquiétude encore quatre jours plus tard :

*Londres, 12 avril.*

« ... Mais donnez-moi donc de vos nouvelles, et de celles de nos amis. Je n'entens parler de personne. Que dites-vous ? Que faites-vous ? Et les élections ? Et les places promises ? Me regrette-t-on un peu ? Enfin, dites-moi ce qui se passe dans le monde. Je commence à m'enfoncer ici... »

Suivent de longues précisions sur les courriers qui partent des Affaires Étrangères le lundi et le jeudi à midi, sur la poste ordinaire qui exige l'affranchissement des lettres jusqu'à Calais :

« ... Dites cela à nos amis pour qu'ils sachent comment m'écrire !... »

Il est sincère, certes. Cependant, auprès de lui, son troisième secrétaire d'ambassade, M. de Bourqueney, qui l'admire, mais non point les yeux fermés, note minutieusement tous ses gestes ; et l'on lit dans le journal de M. de Bourqueney (1) à la date du lendemain 13 avril :

« Il a presque encore la passion des voyages : lorsqu'on lui apporte un journal anglais, ses yeux se fixent d'abord sur les bâtiments prêts à mettre à la voile ; et lorsque leur destination est Bombay, Mexico ou Calcutta, il s'écrie : « Comme ils sont heureux ! »

(1) Publié par M. Artonne dans la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> février 1914.

On y lit encore, un peu plus loin :

«... M. Pilorge m'a donné sur M<sup>me</sup> de Chateaubriand des détails qui ne font pas désirer son arrivée. M. de Chateaubriand supporte néanmoins avec une patience admirable les travers de son caractère acariâtre ; mais il redouterait son voyage à Londres... »

Aussi fournit-il à M. Le Moine les moyens de l'empêcher :

*Londres, 19 avril.*

« Je vais vous faire passer mille francs, mon cher monsieur, pour les remettre à ma femme à la fin du mois comme venant de la Chambre des Pairs... Je commence à avoir un grand succès ici. »

Le même jour, à M<sup>me</sup> Récamier, il annonce avec plus de prudence :

«... Je commence à réussir, politiquement parlant, dans ce pays... Maintenant la société va s'ouvrir pour moi. Mais c'est là que je vais sentir ce que j'ai perdu en vous quittant... »

Peut-il lui dire, en effet, que des regards féminins ont commencé de l'effleurer, que la belle M<sup>lle</sup> Elliott a murmuré en l'apercevant : « *He looks pretty well for a genius!* Il a fort bel air pour un génie! » et, quelques jours plus tard, qu'il a fait une cour fort bien reçue à Mrs Arbuthnot, femme du secrétaire du Trésor, soupçonnée d'ailleurs d'une liaison avec le fameux Wellington... ? Dans ces mêmes salons où « le vainqueur de Waterloo promène sa gloire comme un

piège à femmes tendu à travers les quadrilles, » (1) René ressuscité s'efforce de trouver des illusions nouvelles... Y réussit-il?... Les confidences qu'il fait à ses secrétaires, et que M. de Bourqueney transcrit presque sous sa dictée, prouvent que son cœur n'a pas changé depuis les jours lointains où une jeune Anglaise lui déclarait qu'il se plaisait « à le porter en écharpe » :

« Quand il jette les yeux sur une carte géographique, il place le doigt sur le point le plus au Nord ou le plus au Sud, et s'écrie : — Je voudrais être là !... Je n'ai jamais voyagé que pour me distraire. On me croit curieux, empressé de connaître des objets nouveaux : on se trompe. Je me suis ennuyé dès mon enfance, et toute mon existence a été une suite d'ennuis. Je n'ai jamais aimé la même chose un quart d'heure de suite. Je n'ai jamais fait le bien par plaisir : la vertu n'est chez moi qu'un raisonnement. D'autres ont connu le bonheur d'écrire une belle page : c'est un plaisir que je n'ai jamais goûté... »

Un désir qui, de minute en minute, se dépasse lui-même, et qui méprise, dès qu'elle est atteinte, sa propre satisfaction, voilà le fond de cet homme terrible : et voilà l'âme, et la séduction de tout le romantisme ! On dirait qu'à Londres, en ces jours-là, Chateaubriand ait voulu s'enivrer du redoutable philtre qu'il portait en lui-même !...

Il n'oublie point pour cela les tristes réalités financières, ni les carnets de comptes de « ce bon M. Le

(1) *Mém. d'O. T.*, t. IV, p. 245.

Moine. » Deux soucis l'occupent : trouver 10 000 fr. pour le service de ses emprunts antérieurs : et assurer la pension mensuelle de sa femme :

*Londres, 23 avril.*

« J'ai toujours des remerciements à vous faire. Il me serait impossible de raporter (*sic*) cette année 10 000 francs sur mon ambassade. Les frais d'établissement me tuent. Tâchez d'arranger cela...

« Voici une lettre de change pour toucher 1 000 francs chez Laffitte. Vous donnerez les 1 000 francs à ma femme comme provenant des Pairs. »

Mais justement, dans une de ses dernières lettres, M<sup>me</sup> de Chateaubriand fait des mots contre M. Le Moine : voilà aussitôt l'ambassadeur inquiet ; sa tranquillité repose sur l'harmonie de ces deux êtres :

*Londres, 26 avril.*

« Qu'est-ce qu'il y a donc entre vous et ma femme, mon cher M. Le Moine ? Si j'étais là, je vous aurais bientôt raccommodés comme de coutume. Finissez donc toutes ces querelles, qui me font rire d'ici. Je ne puis vous écrire qu'un mot : les affaires m'écrasent. »

Les affaires, et aussi les fêtes ! Il a sur son carnet des invitations de dîners, de bals et de « routs » jusqu'au 3 juin, » si bien qu'il se demande quels jours il pourra placer les dîners et les concerts, qu'il compte offrir en l'hôtel de l'ambassade.

Brusquement, le voilà précipité en pleine inquié-

tude : le malentendu entre M. Le Moine et M<sup>me</sup> de Chateaubriand vient de s'aggraver ; et toujours à cause de cette maudite question financière :

*Londres, 3 mai 1822.*

« Votre lettre du 28 avril, mon cher M. Le Moine, m'a fait trembler parce que j'ai peur que, faute de m'avoir bien compris, il ne soit résulté quelque galimatias fâcheux. Voici le fait ; et lisez bien, je vous prie.

« J'ai dit, en effet, à M<sup>me</sup> de Chateaubriand que je lui laisserais les 12 000 francs de la Chambre des Pairs. Vous comprenez bien qu'en lui disant cela, je savais bien que les 12 000 francs n'étaient pas à prendre ; mais j'avais le dessein de vous envoyer à vous tous les mois une somme de 1 000 fr., laquelle somme vous remettiez exactement à ma femme *comme provenant de la pension des Pairs*.

« Vous comprenez que les 1 000 francs que je vous ai envoyés étaient censés être le *mois* des Pairs, le mois d'*avril*, que vous aviez touché, et que, selon mon intention, vous remettiez à ma femme. Vous avez fait un million de fois bien de n'entrer dans aucun détail sur la pension des Pairs ; il ne faut pas que M<sup>me</sup> de Chateaubriand sache un mot de tout cela. Sa tête se monterait, et elle se croirait perdue. Maintenant, vous n'avez plus qu'un petit mal à réparer, et cela est facile.

« Il faut vous présenter de nouveau à ma femme avec les 1 000 francs et lui dire que *ceux-là* sont le fruit de mon *mois d'avril* échu à la Chambre des Pairs ; et qu'en effet, je viens de vous donner l'ordre de compter ainsi tous les mois ma pension des Pairs à M<sup>me</sup> de Chateaubriand, et qu'ainsi vous aurez mille francs à lui donner à *chaque fin de mois*.

« Vous pouvez compter sur mon exactitude à vous faire passer les mille francs tous les mois. J'y trouve cet immense avantage que M<sup>me</sup> de Chateaubriand, tranquille sur son année, se voyant de quoi vivre sans entamer la somme que je-

lui ai laissée, pense beaucoup moins à venir me retrouver et à faire un voyage qui nous ruinerait. Tâchez de vous procurer les 435 francs que vous avez employés, afin de compléter (*sic*) la somme des 1 000 francs, et de la remettre à ma femme *comme venant des Pairs* : je vais m'occuper de vous faire passer les 435 francs pour couvrir votre avance. A la fin du mois vous aurez mille autres francs à donner : je vous les enverrai.

« Voilà de bien longues explications ; mais je suis inquiet, et j'ai envie que vous m'expliquiez que tout cela est réparé et fini.

« Votre lettre est bien triste. Je ne suis pas gai non plus, mais le temps est un grand remède. Je fais ce que je puis, pour le *dedans* et le *dehors* (1). Après cela, comme il plaira à Dieu.

« Voilà la petite lettre. »

On ne saurait être plus clair. Mais convenait-il au grand homme de morigéner sur ce ton ? Le coupable, c'était lui : il établissait de beaux budgets sur le papier ; mais il oubliait d'y inscrire des dépenses courantes qu'entre temps il priait M. Le Moine de régler : et il ne se souvenait plus d'avoir lui-même ainsi fait crouler ses fragiles édifices. Les 1 000 fr. qu'il croyait aux mains de sa femme avaient servi à remplacer, par un envoi nouveau, sa caisse de vaisselles cassées, et à payer quelques autres achats ménagers.

7 mai.

« Je vois que les 1 000 francs que je vous avais envoyés pour ma femme sont absorbés. Je vous en enverrai 1 000 autres que vous recevrez lundi 13 ou mardi 14. Je vous prie de les porter sur le champ à ma femme *comme provenant de*

(1) Voir, *Corr. gén.*, III, p. 65, la « petite lettre » du même jour à Mme Récamier : « Tandis que j'arrange les affaires des royalistes au dehors, on les défait au dedans. »

*la Chambre des Pairs*. Je vous ai mandé toute cette histoire de la Chambre des Pairs dans ma longue lettre du 30 avril (1).

« Vos comptes sont clairs et excellents. Je vois avec plaisir qu'il restera dans quelques mois une assez bonne somme de la Chambre des Pairs pour M<sup>me</sup> de Chateaubriand, et que j'aurai moins à donner sur mon traitement d'ambassadeur. J'espère que dans six mois j'aurai de l'argent en avance. Je ne mangerai certainement pas tous mes appointements, même en étant très noble ici ; prévenez Christian de cela. Ce n'est que mon premier semestre qui est difficile à passer à cause des frais d'établissement. Vous n'aurez aucun embarras pour toucher mon traitement d'ambassadeur. J'en ai chargé M. Énard. Cela m'est plus commode parce qu'il peut m'avancer des fonds.

« Mon cher M. Le Moine, allez voir ma femme. Raccommodez-vous avec elle. Vous savez comme sa santé influe sur son humeur. Pardonnez-lui ses vivacités ; elle vous est attachée autant que moi. Dites-lui même que vous aviez tort et qu'elle a raison, eût-elle tous les torts du monde. Qu'est-ce que cela vous fait ? Cédez à une pauvre femme malade et qui ne m'a plus auprès d'elle. De vieux amis ne doivent pas se brouiller pour des misères. Je vous demande cela au nom de notre amitié. Je vous embrasse. — Ch.

« Voilà la petite lettre. »

Le courrier suivant porte, — en même temps qu'un bon de 1 000 francs, — de nouvelles et pressantes objurgations au susceptible vieillard :

« Au nom du ciel, mon bon M. Le Moine, finissez votre petite querelle ! Je ne veux absolument pas que cela dure ; dites que vous avez tort, trois fois tort. On a toujours tort de se fâcher avec ses amis, et M<sup>me</sup> de Chateaubriand vous est fortement attachée » (10 mai).

(1) Du 3 mai : il se trompe d'un courrier.

Tant d'insistance est récompensée : après plus de quinze jours de bouderie, M. Le Moine est allé voir son acariâtre suzeraine :

*17 mai.*

« Allons ! vous me faites plaisir de m'apprendre que vous êtes allé chez ma femme. Croyez-moi : les vieux amis ne doivent jamais se quitter. Je vous ai expliqué tout mon plan pour l'argent... Les élections en tout sont bonnes : nous voilà encore debout malgré nos sottises. Ch... Petite lettre. »

Ce n'était cependant qu'une fausse rentrée : à peine Chateaubriand avait-il eue le temps de pousser un gros : Ouf ! de satisfaction qu'une péripétie le rejette en des perplexités. M. Le Moine a bien revu M<sup>me</sup> de Chateaubriand ; mais il insiste pour être déchargé du soin de lui remettre mensuellement une pension sur l'origine de laquelle il a mission de l'abuser ; il connaît trop l'inconstance de son patron : jamais celui-ci ne s'astreindra à envoyer les fonds à des dates régulières ; et M<sup>me</sup> de Chateaubriand est une bien fine mouche — et bien piquante ; il vient d'en faire l'épreuve. Qu'on lui délivre à elle-même une procuration en règle... Sur quoi Chateaubriand bondit :

*Mardi, 21 mai.*

« Votre dernière lettre du 14 m'a donné la fièvre. Comment ! vous n'avez pas encore remis les 1 000 francs à M<sup>me</sup> de Chateaubriand ? Malgré tout ce que je vous avais dit, malgré toutes les explications que je vous avais données ? Non, absolument, je ne veux rien changer à vos anciens plans ; je ne veux point donner à M<sup>me</sup> de Chateaubriand une procura-

tion pour toucher la pension des Pairs : c'est vous qui lui remettrez de mois en mois 1 000 francs que je vous ferai passer exactement, et qui seront censés venir des Pairs. Qu'y a-t-il de plus clair et de plus simple que cela ? Vous dites que vous serez embarrassé comment expliquer à M<sup>me</sup> de Chateaubriand que la pension de pair que vous lui aviez dit être engagée ne l'est plus ? Voilà un bel embarras ! Comment ce qui pouvait être vrai *pour un mois* l'est-il *pour tous les autres* ? et quant au mois engagé que vous n'aviez pas pu lui remettre *d'abord*, et que vous allez lui remettre *actuellement*, la chose n'est pas plus difficile à expliquer : ce mois, d'abord employé ailleurs, a été *rendu*, et vous le portez à ma femme selon mon ordre. D'ailleurs, elle ne vous demandera aucune explication ; elle prendra les 1 000 francs ; elle les attend. Cela est convenu entre elle et moi. Au nom du ciel, portez-les lui sur le champ au reçu de cette lettre. Mais j'espère que, comme toutes mes lettres vous ont dit la même chose, vous les aurez déjà remis quand vous recevrez cette dernière.

« Je vous en prie, tirez-moi vite d'inquiétude. Ne me dites plus que vous attendez ma réponse. Mes lettres sont si claires qu'un enfant les comprendrait. Vous vous êtes embarrassé pour rien. Je ne reconnais pas là votre jugement accoutumé. Pardonnez-moi ma gronderie. Cette affaire m'a tourmenté. Apprenez-moi qu'elle est finie. — Ch.

« Je viens de relire votre lettre, et je me calme. Je vois d'après ce que vous me dites que vous avez très vraisemblablement remis les 1 000 francs sans attendre ma réponse d'aujourd'hui.

« Mille pardons ! Je vous ai grondé comme je vous aime.  
« Voilà une petite lettre ! »

Comment ne point aimer un homme aussi docile et surtout aussi ingénieux que M. Le Moine ? Il n'a point seulement capitulé, à l'entière discrétion de M<sup>me</sup> de

Chateaubriand ; il a, dans les mêmes jours, réussi à conclure pour l'ambassadeur l'emprunt de 10 000 fr. dont celui-ci avait besoin ; il lui a établi un budget admirable, un budget qui lui laissera de l'excédent, non point dans un semestre comme l'écrivain trop magnifique se le figurait tout à l'heure, mais au moins dans le plus court délai possible : dans un an... (1).

Le mois de mai s'achève dans un épanouissement d'orgueil et de joie :

31 mai.

« J'ai reçu votre lettre du 26, et je vous en remercie.

« Voilà toutes nos affaires réglées.

« Écrivez-moi de la politique tant que vous voudrez. Mais je vous prévins que je suis *au couleur de rose* ; ainsi, si vous êtes *noir*, nous ne nous entendrons guères.

« Portez, je vous en prie, immédiatement cette petite lettre à l'Abbaye. Tout à vous mille fois... »

Couleur de rose ; car la situation de l'ambassadeur est excellente ; il l'a résumée ainsi quelques jours plus tôt :

«... Mes affaires politiques vont supérieurement ici. Je suis en haute faveur et crédit. Mes affaires de France vont bien. . . (24 mai). »

Couleur de rose ; car ses affaires privées, ses affaires de cœur, ou d'imagination, sont encore en meilleur train : le 28 mai il a pu écrire à M<sup>me</sup> de Duras : « Je ne sais plus ce que j'ai à faire dans ce pays : toutes mes conquêtes sont faites... » Il a dû sourire, non sans

(1) Lettre inédite du 24 mai.

fatuité, en soulignant le mot conquêtes : ce n'est point à la seule politique qu'il pensait...

Repassaient sous ses yeux mi-clos, sans doute, les formes charmantes des belles Anglaises qui, chaque soir, murmuraient d'admiration autour de lui ; mais son souvenir évoquait surtout auprès d'elles une ou deux délicieuses Françaises, M<sup>lle</sup> Leverd, l'actrice de Paris qui, dans sa « soirée d'artistes » du 27 mai — « une soirée de garçons » comme il dit à M<sup>me</sup> de Duras — « a déclamé des scènes du *Misanthrope* et de *Tartuffe* » — et une certaine M<sup>me</sup> Lafond...

Cette M<sup>me</sup> Lafond semble bien être la femme du célèbre acteur parisien, de l'émule de Talma à la Comédie Française ; elle se produit volontiers elle-même comme pianiste et chanteuse. Le couple est venu à Londres pour la « season » : est-ce sur l'invitation de l'ambassadeur ? En tout cas, dès son arrivée, il est reçu à l'ambassade ; et l'impitoyable observateur, M. de Bourqueney, peut écrire sur son journal :

9 mai. — M<sup>me</sup> Lafond est arrivée avec son mari : les attentions de M. de Chateaubriand ressemblent à plus que de l'amitié.

14 mai. — Nous avons M<sup>me</sup> Lafond à dîner ; je crois décidément que... Elle a de bien beaux yeux noirs.

19 mai. — M<sup>me</sup> Lafond est venue faire de la musique. Le mari était au piano avec nous. M. de Chateaubriand est descendu avec elle ; et une demi-heure après, son valet de chambre est venu dire : « M. Lafond peut descendre... »

Quelques jours plus tard, Lafond et sa femme assistent à la soirée artistique : et ils demeurent à Londres jusqu'au milieu de l'été... On comprend

pourquoi Chateaubriand redoutait à ce point la venue de sa femme ; on le comprend un peu mieux que lorsqu'il affirme que ce coup d'État conjugal « le ruinerait... »

Mais les bruits, vrais ou faux, volent, de Londres à Paris, aussi vite que les courriers. Dans chacune de ses lettres, il a beau jurer à M<sup>me</sup> Récamier que sa pensée ne quitte pas « son bel ange », qu'il n'a d'autre désir que « d'être aimé d'elle » et de se retrouver près d'elle « dans la petite cellule », M<sup>me</sup> Récamier, à partir du milieu de mai, ne lui écrit plus que des lettres « glacées », tristes ; souvent elle se renferme dans un silence boudeur : Chateaubriand s'en inquiète auprès de M. Le Moine :

«... Vous n'aurez pas de petite lettre à porter aujourd'hui à l'Abbaye ; mais veuillez vous informer, si M<sup>me</sup> Récamier serait malade. Je n'entends plus parler d'elle et j'en suis inquiet...» (24 mai).

Non, elle n'est pas malade ; mais elle parle de se retirer en Italie, comme elle le fera trois ans plus tard ; mille potins vagues sont venus jusqu'à elle, et un racontar précis touchant sans doute M<sup>me</sup> Lafond. Chateaubriand d'abord proteste, et joue l'ingénuité de l'innocence : à la belle recluse n'a-t-il pas donné toute sa vie, et, — symbole de ce don, — ne lui a-t-il pas laissé en partant le précieux dépôt du manuscrit de ses *Mémoires* ? Il lui écrit avec une aimable candeur :

«... Je ne songe qu'à arranger ma vie pour vous. Je me tue à chercher ce que vous pouvez avoir. Je m'examine et je ne trouve rien à me reprocher » (1).

(1) *Corr. gén.*, III, p. 93.

Mais devant une accusation enfin précisée, il est bien obligé d'envoyer un plaidoyer qui ressemble plutôt à un aveu enveloppé encore de quelques artifices :

*12 juillet 1822.*

« Allons ! j'aime mieux savoir votre folie que de lire des billets mystérieux et fâchés. Je devine ou je crois deviner maintenant. C'est apparemment cette femme dont l'amie de la reine de Suède vous avait parlé ? Mais, dites-moi, ai-je un moyen d'empêcher Vernet, M<sup>lle</sup> Leverd qui m'écrit des déclarations, et trente artistes, femmes et hommes, de venir en Angleterre pour chercher à gagner de l'argent ? Et si j'avais été coupable, croyez-vous que de telles fantaisies vous fissent la moindre injure, et vous ôtassent rien de ce que je vous ai à jamais donné ? »

Il faut s'arrêter sur cette phrase, et rêver un instant à la superbe de ces deux imparfaits du subjonctif pour comprendre avec quelle égoïste tyrannie René dominait le cœur de la tendre femme...

«... On vous a fait mille mensonges. Je reconnais là mes bons amis. Au reste, tranquillisez-vous : la Dame part et ne reviendra jamais en Angleterre ; mais peut-être allez-vous vouloir que j'y reste à cause de cela ?.. » (1)

A la jalousie de M<sup>me</sup> Récamier s'ajoutait symétriquement celle de M<sup>me</sup> de Duras, qui était jalouse... de M<sup>me</sup> Récamier. Elle se croyait le droit d'être la seule Égérie ; or Chateaubriand écrivait trop souvent à l'Abbaye ; des amis communs aux deux femmes en faisaient mille ragots ; elle aussitôt d'envoyer à son grand homme des reproches, des lamentations qui le

(1) *Corr. Gén.*, III, p. 162.

« jettent dans un véritable désespoir... » Un jour il s'écrie dans une « petite lettre » destinée à l'Abbaye :

«... Toutes les lettres que je reçois de Paris sont des plaintes. Les amis politiques m'écrivent des fureurs; M<sup>me</sup> de Duras est à moitié folle à cause de vous, M<sup>me</sup> de Chateaubriand grogne, et voilà que vous vous mettez à gémir. Allons, il ne me reste plus qu'à me noyer... » (1).

Pauvre René ! Qu'on récapitule ses occupations en ce terrible et délicieux mois de mai 1822 : M<sup>me</sup> de Duras et M<sup>me</sup> Récamier à gouverner de loin, à tromper l'une sur l'autre, l'une par l'autre ; sa jeunesse à ressusciter pour et par les beaux yeux noirs de M<sup>me</sup> Lafond, les sourires de M<sup>lle</sup> Leverd, les grâces des trop belles Anglaises ; le métier diplomatique à faire consciencieusement, hautainement, noblement : tous les trois jours, de longs rapports à rédiger, d'un grand style ; les souvenirs d'autrefois, du temps de l'exil, à évoquer pour les *Mémoires*, en des promenades mélancoliques par les ruelles du vieux Londres ; la politique de Paris à suivre ; chaque soir, une fête ou une réception... Et par là-dessus, le souci d'un budget personnel toujours au-dessous des nécessités ; et le grave conflit diplomatique de M<sup>me</sup> de Chateaubriand et de M. Le Moine... Que restait-il pour le sommeil ? Quatre ou cinq heures ! Et cet homme avait cinquante-trois ans et demi ! Encore une fois quel homme !

Sans doute, par un effort merveilleux, a-t-il voulu se donner à lui-même comme une fête, et, comme un

(1) *Corr. gén.*, III, p. 78.

démenti à ses années, le spectacle de sa puissance, de toutes ses puissances. Il en est, un instant, grisé. Mais déjà, en ces premiers jours de juin, le voici las de sa victoire : ou plutôt il s'enchaîne à un autre désir. A cause des affaires d'Espagne, qui se gâtent, on commence de parler d'un nouveau Congrès européen, pour le milieu de l'été ; et voilà son affaire ! Au Congrès, tous les premiers ministres seront rassemblés, et un certain nombre de têtes couronnées : traiter d'égal à égal avec eux, quelle perspective ! Parler à toute l'Europe au nom de la France, quelle revanche des dédains où certains politiques s'obstinent envers lui !

Dès le 4 juin, Chateaubriand expose son ambition à Villèle ; et il charge M<sup>me</sup> Récamier et M<sup>me</sup> de Duras, — mais à l'insu l'une de l'autre, — de la soutenir par un jeu savant d'intrigues parallèles : de Londres, il dirige habilement sa partie ; aussi quel émoi si une des lettres que M. Le Moine doit remettre à l'Abbaye risque de se perdre ou d'arriver en retard !

17 juin (1).

« M<sup>me</sup> de Chateaubriand me dit dans une lettre, mon bon Monsieur, que vous êtes allé *dans vos terres* (2). Je crains donc qu'une grosse lettre que je vous avais envoyée pour M<sup>me</sup> Récamier ne soit pas parvenue à son adresse. Donnez donc, je vous prie, des ordres à votre fils, s'il est à Paris, ou

(1) Chateaubriand, par une inadvertance qui lui était familière et dont on a d'autres preuves, a écrit : 17 mai ; ce billet ayant été confié, plié, à la poste, le cachet de celle-ci a été frappé au dos et porte 17 juin.

(2) Dès le 14, Chateaubriand écrivait à Mme Récamier, et par la poste : « J'ai adressé par le dernier courrier une lettre pour vous à M. Le Moine. Je vous envoyais dans cette lettre la copie d'une autre longue lettre que j'écrivais à M. de Montmorency relativement au Congrès, et je vous priais d'appuyer ma demande. Je crois savoir aujourd'hui que M. Le Moine est parti faire un voyage en Champagne... » *Corr. gén.*, III, p. 125.

(à) n'importe qui de décaletter (*sic*) vos lettres de Londres, et de porter à l'Abbaye-aux-Bois celles qui pourraient être adressées à M<sup>me</sup> Récamier. Je ne vous dis que ce peu de mots, ignorant où vous êtes. Tout à vous. Chateaubriand. »

L'absence du fidèle mandataire n'avait duré, heureusement, que peu de jours :

*Londres, ce 21 juin 1822.*

« Je suis bien aise que vous soyez revenu de la campagne, et je vois que vous aviez laissé des ordres pour porter mes lettres à l'Abbaye-aux-Bois, car j'ai eu des réponses... »

Mais il n'y a point que M<sup>me</sup> Récamier : il faut veiller sur M<sup>me</sup> de Chateaubriand qui va échanger, contre un logement plus commode, l'appartement de la rue du Bac devenu trop vaste pour elle seule :

«... Voilà une lettre pour toucher 100 louis chez Laffitte. Vous voudrez bien les remettre sur le champ à ma femme. Vous lui ferez le compte ainsi : 1 000 francs pour le mois de mai de la Chambre des Pairs, et 1 400 francs pour le loyer de la maison de Benoît qu'il faudra payer le 1<sup>er</sup> juillet. Ce loyer n'est que de 1 200 francs : ma femme aura 200 francs de bénéfice pour lui aider à ses frais de déménagement. Je désirerais qu'elle fût très bien logée, et qu'elle ne regardât pas au prix. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Mais quoi ! Le 1<sup>er</sup> juillet arrive, et M<sup>me</sup> de Chateaubriand écrit à son mari qu'aux derniers jours de juin elle n'a pas encore reçu les fameux « mille francs de la Chambre des Pairs » échus le 1<sup>er</sup> mai. Lui de nouveau s'affole :

*2 juillet.*

« Il y a une sorte de fatalité sur nous, mon cher Monsieur, quand il s'agit d'argent à donner à ma femme ! Vous savez

combien vous m'aviez inquiété pour les premiers mille francs que vous vous obstiniez à retenir. Aujourd'hui, je vous ai envoyé 100 louis par un mandat sur Laffitte, et je n'ai pas encore votre accusé de réception. Ces cent louis, je vous le répète à satiété, sont pour ma femme...

« Je suis persuadé que votre réponse me parviendra par le prochain courrier, et que ces répétitions et éclaircissements sont inutiles. Mais je ne puis m'empêcher de vous les donner. Il y a trois courriers que je n'ai rien reçu de vous...

« Je vous en prie, si vous avez reçu le mandat, comme je n'en doute pas, si vous avez touché les 100 louis, remettez-les vite à ma femme, en cas qu'ils soient encore entre vos mains ; et n'en changez pas la destination. »

Par bonheur, ce n'était qu'une fausse alerte :

5 juillet.

« Je reçois votre lettre ; elle me tranquillise. Tout est donc en règle... Voilà une petite lettre : elle est importante ; remettez-la. »

Importante, en effet, cette lettre du 5 juillet à M<sup>me</sup> Récamier : pour la première fois, Chateaubriand formule nettement l'alternative d'ambition qui lui hante l'esprit :

«... Il faut bien leur mettre dans la tête que si Mathieu lui-même ne va pas au Congrès (et il aurait tort politiquement d'y aller), il n'y a personne à y envoyer que moi. Mais si Mathieu allait au Congrès, pourquoi n'aurais-je pas le portefeuille des affaires étrangères *par intérim*?... (1) »

« *Par intérim* »... c'est la sourdine mise au chant du désir. Mais le programme est net : plénipotentiaire ou ministre... En lui-même Chateaubriand

(1) *Corr. gén.*, III, p. 155.

disait : Plénipotentiaire d'abord, ministre ensuite... Et la violence de son désir allait vaincre l'hésitation du destin...

En attendant, il faut subir l'ordinaire taquinerie des soucis quotidiens. M<sup>me</sup> de Chateaubriand est malade : elle a défendu à M. Le Moine d'en informer son mari, mais M. Le Moine s'est gardé de lui obéir :

9 juillet.

« J'avais appris par un autre côté l'accident de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Aussi, si elle vous dit que j'ai su qu'elle était malade, vous pourrez soutenir que je n'ai pas su cela par vous. J'espère que cela ne sera rien, mais elle se fait grand mal par la vivacité (...) et de ses inquiétudes (1). Je vous remercie de vos bons soins pour elle. Je lui fais passer 1 500 francs par mon banquier Hérard pour la rembourser des 1 400 francs qu'elle a avancés pour sa nouvelle maison (2). Je vous ferai passer pour elle, du 20 au 25, les 1 000 francs de la Chambre des Pairs pour le mois de juin. Vous voyez que je suis exact... »

(1) Sic. — Les quatre derniers mots se lisent en haut d'une page et au verso d'un feuillet. Chateaubriand, tournant le feuillet, a cru avoir écrit au recto quelque chose comme «... *La vivacité de son caractère...* »

(2) Cette maison, ou plutôt cet appartement était situé rue de l'Université, n° 25. Mme de Chateaubriand s'y installa vers le milieu de juillet, et en fut ravi. Elle en parle avec gentillesse et belle humeur dans une lettre à Mme Joubert, le 28 juillet : «... Où avez-vous pris que mon nouveau logement ne vaut pas l'ancien ? Il est charmant, et surtout propre, car, depuis quinze jours que j'y suis, je n'ai pas souffert que mon maître Jacques et mon page bossu fussent un moment sans le balai à la main. Mon salon est fort joli ; il est plus grand que l'autre. Le cabinet du Chat est magnifique, et pour la première fois de sa vie, Son Excellence aura une chambre, à la vérité la plus petite du monde, mais où il aura un lit de six pieds (ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps) une table, et une chaise à lui. Pour moi, je me trouve logée à ravir, dans une petite chambre, avec mon petit cabinet, là où on ne peut entrer, mais où il y a une belle cheminée en marbre... » (Lettre publiée par M. André Beaunier, dans la Revue Universelle du 1<sup>er</sup> octobre 1921).

Quelques jours encore ; finances et santé paraissent avoir retrouvé leur équilibre :

12 juillet.

« Grand merci. Votre lettre est très bonne et, cette fois-ci, très claire. Ma femme va bien ; ainsi Dieu soit loué!...

« Je vais écrire à Villèle pour la croix. Tout à vous pour la vie. »

Plus d'une fois, semble-t-il, M. Le Moine avait confié oralement son ambition à son « patron » ; il souhaitait de voir à la fois ses services de fonctionnaire et sa longue fidélité royaliste récompensés par la Légion d'honneur. Chateaubriand écrivit-il, ces jours-là, à Villèle ? ou s'excusa-t-il ? ou rencontra-t-il un obstacle à sa demande?... De Londres encore, en tout cas, le 27 août, il consolait M. Le Moine par ce billet charmant :

« Allons, vous aurez votre argent prêt pour le mois de septembre ; et si j'ai du crédit par la suite, je vous ferai ministre des finances. Moquez-vous de votre croix. Ce sera moi qui vous la donnerai un jour. Je vous embrasse. »

Quelques semaines plus tard, il reprit l'affaire ; car sur la liste de celles qu'il avait recommandées à Villèle, et qui est datée du 3 octobre 1822, on trouve cette mention :

« Mon cher ami, voici mes recommandations :

. . . . .  
M. Le Moine. Sa note est ci-jointe. Il demande la croix d'honneur. C'est mon vieil ami... (1). »

(1) *Corr. gén.*, III, p. 265.

Mention brève; il s'agit d'un « memento ». Elle laisse cependant l'impression que Chateaubriand n'avait pas jusqu'alors, bien chaleureusement insisté.

Le « vieil ami » n'en continuait pas moins à mériter ses félicitations :

23 juillet.

« Vos comptes sont clairs méthodiques, parfaits; jamais on ne vit si beau budget. Vous aurez reçu d'Hérard 1 000 fr. pour les remettre à ma femme pour le mois de *juin* de la Chambre des Pairs. Le mois prochain je vous ferai passer le mois de *juillet* plus exactement afin que vous puissiez remettre le 20, comme vous le désirez, l'argent à ma femme »...

30 juillet.

« Je vous remercie d'avoir remis les 1 000 francs à ma femme. Je lui ai de mon côté envoyé des robes; ainsi tout est bien. Je vous embrasse, et vous aime comme vous savez »...

Un matin, en effet, de ce lourd été où chôme la vie mondaine, où les belles dames et la plupart des ministres ont quitté Londres pour la campagne, l'ambassadeur de France s'est égaré parmi les rues déjà populeuses et les magasins de la Cité; et, incognito, il a fait emplette de quelques robes anglaises. Car si les jolies femmes de Londres suivent les modes de Paris, celles-ci s'entichent des étoffes qu'on vend et qu'on taille aux bords de la Tamise; Chateaubriand donc a fait porter des robes à l'ambassade; et puis il les a envoyées à M<sup>me</sup> de Chateaubriand (1). Oui, mais non point toutes: le même jour, 26 juillet, il en a expédié

(1) Il est au moins piquant que dans une lettre aux Joubert récemment publiée (par M. André Beaunier dans la *Revue Universelle* du 1<sup>er</sup> octobre 1921) M<sup>me</sup> de Chateaubriand, le 28 juillet 1822, se réjouisse d'avoir reçu de Londres non point « des robes », mais « une fort jolie

une à M<sup>me</sup> de Duras; et puis une autre, « une petite robe de matin », à M<sup>me</sup> de Pisieux, l'hôtesse des mauvais temps, et il lui a recommandé « de la porter dans son allée », l'allée du château de Montgraham où, en 1817, il a conçu quelques belles pages de ses *Mémoires*... Et puis il faut bien croire qu'il n'a point oublié Juliette; mais nulle lettre de lui à M<sup>me</sup> Récamier ne figure à cette date du 26 juillet dans sa *Correspondance*: il a écrit cependant, et, comme toujours, par l'intermédiaire de M. Le Moine, à qui il dit ce jour-là :

26 juillet.

« ... Voici la petite lettre : elle est importante cette fois. »

Si importante, que la nièce de M<sup>me</sup> Récamier, l'austère M<sup>me</sup> Lenormand, en admettant qu'elle l'ait lue, n'a point jugé bon d'en enrichir ses *Souvenirs* sur sa tante; et la même discrétion, elle l'a exercée à l'égard de la lettre du 30 juillet que l'ambassadeur transmet dans les mêmes termes :

« ... La petite lettre est importante aujourd'hui... »

Et, scrupule ou hasard, il est bien dommage que nous ne puissions lire ces deux lettres-là, car, certainement, il y était parlé beaucoup de politique et de l'affaire du Congrès; mais l'une ou l'autre, ou toutes les deux ne devaient-elles pas contenir de jolis commentaires sur l'envoi de la robe accompagnée peut-être de quelques colifichets?...

Bien que rien ne se décide au sujet de son ambition, et que les intrigues de Paris le ballottent sans

robe » — et de l'avoir reçue non point de son mari, mais de leur ami commun, qu'elle-même n'aimait qu'à demi, Frisel!... — Celui-ci, sans doute, avait donné le bon exemple à Chateaubriand, de qui l'envoi peut bien n'être parti de Londres que le 25 ou le 26 juillet.

cesse de l'espoir à la crainte, Chateaubriand, au début d'août, se sent plus de sérénité : il calme le pessimisme de son vieil ami :

9 août.

« Très bien pour votre budget ! Très bien pour votre politique, hors que je ne crois pas tout perdu, et que je suis persuadé que nous nous sauverons. Dormez donc en paix, et ne songez pas à envahir l'Espagne. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, mais je le saurai dans une huitaine de jours, et certainement je profiterai de la première occasion pour aller embrasser ma femme, et je vous embrasserai aussi.

« CH. »

Le 31 août seulement, Chateaubriand apprend que Mathieu de Montmorency, « avec bien de la mauvaise grâce, » (1) a consenti à se l'adjoindre comme plénipo-

(1) Chateaubriand, en effet, a été nommé trop tard pour pouvoir participer à la Conférence préliminaire des souverains et des diplomates, qui devait s'ouvrir à Vienne dans les premiers jours de septembre, et que les retards de Wellington, représentant de l'Angleterre firent reculer jusqu'à la fin du mois, et puis transformer en une série de conversations particulières. D'autre part, la nomination de Chateaubriand ne fut décidée qu'après celles de M. Rayneval, son successeur à Berlin, et de M. de La Ferronnays, ambassadeur à Saint-Péter-bourg : il en souffrit dans son impatience et dans son orgueil. Il avait dû, en réalité, forcer la main à Mathieu de Montmorency, qui entretenait contre lui certaines préventions personnelles, et qui, de plus, le considérait comme un adversaire de sa politique. En août, en effet, et à Londres, Chateaubriand, ainsi qu'il l'écrit à M. Le Moine, croit que l'affaire espagnole peut s'arranger encore sans un recours à la force, et « il ne songe pas à envahir l'Espagne » ; c'est aussi l'avis du président du Conseil, Villèle ; Montmorency, au contraire, est un partisan de l'intervention. C'est donc, en réalité, par l'influence de Villèle que Chateaubriand fut adjoint au ministre : on comptait qu'il lui servirait de modérateur. A Vérone, tout au contraire, il ne tarda pas à le gagner d'audace et à devenir le plus fougueux des « interventionnistes ». Son attitude décidée vint à bout des hésitations de Villèle et du roi... Il serait bien intéressant d'étudier dans le détail l'histoire et les raisons de cette « évolution » diplomatique...

tentiaire au futur Congrès. Déjà tout détaché de l'Angleterre depuis près de trois mois, il ne sent, en ces derniers jours, que la hâte de la quitter pour voler à des amours et à des ambitions nouvelles :

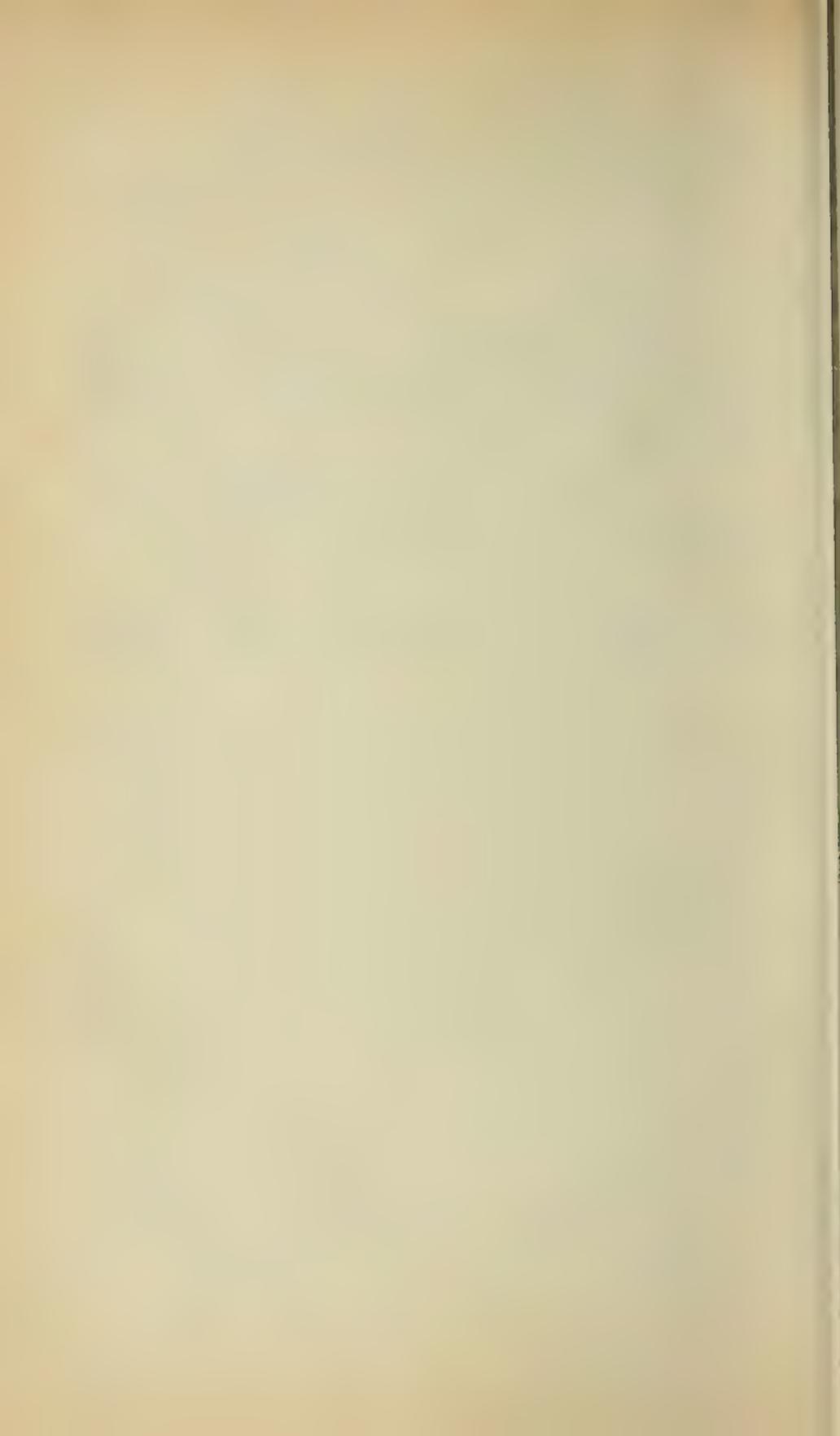
*Mardi, 3 septembre.*

« Vous m'avez écrit une très bonne et très raisonnable lettre. Soyez tranquille, j'irai au Congrès, et j'y serai bien et honorablement. Voilà la petite lettre. Je ne serai que le 11 ou le 12 à Paris. »

*Vendredi, 6 septembre.*

« Mon cher monsieur, j'irai bientôt vous voir. Je compte partir dimanche prochain 8. Je vous aime et embrasse. »

Avec entrain, il se préparait à monter vers les cimes...



## XIII

### LE CONGRÈS DE VÉRONE

*Le Congrès de Vérone. — Une mystérieuse correspondante. — Ministres, rois et tsar : « Je m'ennuie fort ! » — Optimisme : « Je suis à merveilles ! » — « Le Tsar et moi !.. »*

Le 13 octobre 1822, après s'être reposé tout un mois à Paris (1) des fatigues que lui a imposées à Londres une activité véritablement merveilleuse, Chateaubriand arrive à Vérone où il aura enfin « son » Congrès !

Le soir même, à peine installé dans « la maison toute montée » où l'attendaient ses deux secrétaires de légation, il griffonne un billet à M. Le Moine ; c'est que « l'excellent ami » doit continuer d'as-

(1) Il y est arrivé le 12 septembre.

surer la remise de ses lettres à M<sup>me</sup> Récamier, et que l'ambassadeur a quitté celle-ci sur un léger dissentiment. Une fois de plus, il l'a mise en demeure « d'arranger » un peu mieux leur vie, de lui donner un peu plus de son temps ; il semble qu'elle ait parlé d'aller faire une retraite de plusieurs mois en Italie ; il lui a juré qu'il l'y suivrait, dès la clôture du Congrès : il l'a laissée indécise ; elle doit lui écrire là-bas sa résolution. Il insère donc une lettre pour elle (1) dans ce billet pour M. Le Moine :

*Vérone, ce 13 octobre 1822.*

« Me voilà arrivé, me portant très bien, et comptant vous revoir bientôt. Tout fait croire que le Congrès sera court. Je vous embrasse, et vous prie de porter la lettre à l'Abbaye et de mettre l'autre à la petite poste. Tout à vous. »

L'autre lettre ? On aimerait de connaître le destinataire — la destinataire peut-être — de cette « autre lettre » que, régulièrement, pendant son séjour à Vérone, Chateaubriand va enfermer dans le paquet de M. Le Moine, avec la lettre destinée à l'Abbaye. A M<sup>me</sup> Récamier, — si jalouse, et avec raisons, — il jure qu'il ne rêve que d'attacher plus étroitement sa vie à la sienne : quels autres serments fait-il voisiner avec celui-là ? Au reste, comme chaque fois qu'il vient

(1) C'est la lettre publiée sous le n<sup>o</sup> 841 dans la *Correspondance générale* (III, p. 266), et à laquelle M. Louis Thomas suppose la date du 12 octobre : c'est le 13 qu'il faut lire. Chateaubriand est parti le 13 au matin de Milan, et arrivé à Vérone dans la soirée. Il est vrai qu'il écrit à Mme de Duras : « Ce mardi 15 octobre : Je suis arrivé hier... » Mais, comme il fait sa correspondance tard dans la nuit, il lui arrive parfois de se tromper d'un jour en plus ou en moins pour les dates.

de quitter Paris, l'éloignement, d'abord, lui est pénible :

*Vérone, 18 octobre.*

« J'ai grande envie de recevoir une lettre de vous. Depuis le jour de mon départ, je n'ai pas entendu parler de Paris!.. Vous me verrez à la fin du mois prochain. Je voudrais bien finir mes corvées, et vivre désormais avec et pour mes amis.

« Voilà une lettre pour l'Abbaye, et une autre pour la petite poste. »

*Vérone, ce 29 octobre.*

«... Je me porte bien et m'ennuie fort. Je voudrais être auprès de ma femme et de vous!... »

Il s'ennuie; et pourtant il tient un rôle (1) sur la première scène diplomatique du monde, où il a tant rêvé

(1) Non point encore le premier rôle de la délégation française; car elle comprend à Vérone, en plus de Mathieu de Montmorency et de lui-même, M. de La Ferronnays et le comte de Caraman. Il est assez fâché de n'avoir point, à cause d'eux, ses coudées franches. Ses lettres le montrent grognon et boudeur: il y juge ses collègues sans indulgence; le comte de Caraman y est appelé « le plus plat et le plus lâche valet de Metternich qui se puisse rencontrer »; de la Ferronnays a « un caractère indépendant où le Breton se fait sentir ». (*Corresp. génér.*, t. III, pp. 276, 277, 292). — Avec eux il s'en tenait à une réserve un peu distante; pour le Breton de la Ferronnays, il éprouvait cependant quelque sympathie. M. de La Ferronnays manifestait à son égard tout juste le même mélange de sentiments. Il les traduisait, ces jours-là mêmes, dans des lettres intimes à sa femme que M. Pierre Morane a publiées en partie ou analysées (dans le *Correspondant* du 25 août 1922). Lui et Chateaubriand se « toisèrent longtemps » avant de s'aborder et de nouer des relations à peu près cordiales. M. de la Ferronnays écrivait, cependant, du grand homme: «... Il a de bien bonnes choses; mais il a si longtemps combattu dans les rangs d'un parti qu'il en a conservé peut-être encore un peu trop l'esprit, et cet esprit de parti est celui de tous qui s'oppose le plus à celui qui doit animer le véritable homme d'État. » Il lui reprochait d'être trop impulsif, et de manquer de désintéressement. — Quelques mois plus tard, il devait écrire: « Monsieur le Ministre » à Chateaubriand, après avoir failli un instant devenir ministre à sa place; mais en 1828, de Rome, c'est Chateaubriand qui lui renvoyait l'appellation...

de monter ; il fraie avec Metternich, avec le roi de Prusse, avec l'Empereur ; et il a entrepris la conquête du Tsar ; ou, plus exactement peut-être, le Tsar a entrepris de le conquérir !... Il s'ennuie parce qu'il s'est heurté, les premiers jours, à quelques obstacles qu'il n'avait pas prévus dans les négociations, parce que M<sup>me</sup> Récamier ne lui écrit pas, ni d'autres sans doute, et parce que c'est son destin de mépriser tout ce qu'il vient de conquérir. Mais l'ivresse succède vite à la dépression :

«... J'ai vu tous les souverains ; j'ai été enchanté des deux empereurs, qui m'ont reçu à merveilles. J'espère bien vous embrasser à la fin de novembre... »

Il vit trois semaines de négociations vertigineuses ; et puis, tout de suite il parle du départ :

*Vérone, ce 19 novembre.*

«... M. de Montmorency nous quitte après-demain 21, et moi j'espère partir dans les premiers jours de décembre. Je suis très content ici, et quant aux rumeurs de Paris, vous savez le cas que j'en fais. Amis et ennemis sont souvent très peu raisonnables... »

«... Voilà les deux lettres : ne vous trompez pas : portez l'une à l'Abbaye, l'autre à la petite poste... »

Diable ! il faut que « l'autre lettre » soit bien redoutable, — pour M<sup>me</sup> Récamier s'entend ; car la même recommandation est renouvelée plus explicitement encore dès le lendemain :

«... Voilà les deux petites lettres. Prenez bien garde aux adresses et ne faites pas de confusion... »

Ce 20 novembre, d'ailleurs, bien qu'il écrive dolement à M<sup>me</sup> Récamier : «... J'attends un mot de vous avec la plus vive impatience pour régler ma marche et ma destinée », il est plein de satisfaction sur lui-même :

«... Je n'ai rien à vous dire de nouveau, sinon que je suis de plus en plus content, et que je m'applaudis fort d'être venu ici. Je crois que je pourrai partir vers le 10 du mois prochain... »

Même et meilleure note encore quelques jours plus tard, lorsque, par suite du départ de Mathieu de Montmorency, Chateaubriand est devenu, en fait, sinon en droit, le chef de la délégation française (1) :

« *Vérone, ce 28 novembre.*

« J'ai reçu votre lettre (2)... dont vous me parlez, est ici à mes pieds, et je n'ai point à me plaindre de lui. On vous fait mille fagots et ragots.

« Attendez-moi. Je suis fort gai et bien portant. Je ne sais trop quel jour j'arriverai, mais je ne puis être longtemps ici.

« Voilà les deux petites lettres. »

Le Congrès cependant se traîne encore quelque

(1) Le départ de M. de Montmorency n'était pas en principe définitif. Le ministre avait quitté Vérone, non pas le 21 novembre comme Chateaubriand l'avait annoncé, mais le 22, pour faire ratifier par Villèle et par le Roi l'accord intervenu le 19 entre les quatre grandes puissances continentales au sujet de l'intervention de la France en Espagne. — « Mes actions vont hausser... », écrivit aussitôt Chateaubriand, à qui ses collègues ne contestèrent pas la première place qu'il avait, d'ailleurs, la mine de vouloir réclamer assez hautainement.

(2) Ici, un nom propre qui n'a pu être déchiffré : *Melternich* peut-être... Jamais l'écriture si mauvaise de Chateaubriand n'est apparue aussi peu lisible que dans ces billets datés de Vérone, où les lettres sont à peine formées.

quinze jours (1). C'est seulement le « jeudi soir 12 décembre » que Chateaubriand peut griffonner son dernier « communiqué ».

«... Je pars demain, et serai le 20 à Paris. Je suis ici à *merveilles*, et on m'emploie pour grande affaire. »

A « *merveilles* », en effet, car la décision finale du Congrès, qui obligera bientôt la France à intervenir par les armes en Espagne, est celle que, d'accord avec le tsar Alexandre, Chateaubriand n'a cessé de souhaiter et de préparer ; à « *merveilles* », car le tsar Alexandre, a convenu de prolonger leurs bonnes relations ; il va entretenir avec lui une correspondance personnelle. Le plénipotentiaire, en partant emporte ainsi une consécration inespérée de son prestige et de ses qualités politiques !

(1) Jusqu'au 11 décembre, date à laquelle parvint à Vérone la réponse du cabinet de Paris que M. de Montmorency était allé chercher. Elle était ambiguë : Villèle, qui espérait encore éviter l'intervention armée de la France en Espagne, adhérait aux notes que les trois autres cours continentales voulaient envoyer à Madrid ; mais comme les notes auraient la valeur d'un ultimatum, il demandait qu'on en retardât l'envoi. Le Congrès passa outre. La guerre avec l'Espagne devenait inévitable.

---

## XIV

### UNE FUGUE DE M<sup>me</sup> DE CHATEAUBRIAND

*Sur la cime. — Le 6 juin 1824 : de la cime à l'abîme. — Un « immense dîner » pour trois personnes. — Délibération à trois. — Les crachements de sang de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. — La petite maison près de l'Infirmierie. — Deux obstinations contradictoires. — « Pars pour la Suisse... » — Une triste villégiature et une jolie lettre. — Séparation de corps. — Chateaubriand à la recherche de sa femme. — « Nous avons vaincu. Ma femme revient !... » — Tréve.*

Brusquement, devant les pas de Chateaubriand la scène s'élargit encore. Il est ministre des Affaires étrangères. Après « son » Congrès, il a « sa » guerre — la guerre d'Espagne. Le voilà sur la cime : comme jadis dans les bois de Combourg, il y livre son front aux caresses et aux menaces de tous les orages... C'est presque avec indifférence — à cause de vous, ô piquante M<sup>me</sup> de Castellane, ô exigeante M<sup>me</sup> Hamelin ! —

c'est peut-être même avec soulagement qu'il voit M<sup>me</sup> Récamier partir pour l'Italie le 2 novembre 1823 — pour l'Italie où elle devait s'enfermer plus de dix-huit mois...

Pendant ce temps, dans le somptueux logis du ministère, ou dans le petit appartement de la rue de l'Université, le fidèle Le Moine, plus « gentilhomme de la chambre » que jamais, venait chaque soir verser à M<sup>me</sup> de Chateaubriand ses consolations et ses encouragements « somnifères »...

Soudain, le soir du 6 juin 1824, le ministre, précipité du faite d'où il n'aspirait guère à descendre, vient choir, tout étourdi encore, auprès d'eux. Il avait, pour ce soir-là, au ministère « un immense dîner prié » ; il amène avec lui marmitons et casseroles — « trois grands services préparés pour quarante personnes » ; et en place des ambassadeurs et des hommes d'État, il régale sa femme et son « vieil ami (1) ». A eux trois ils firent sans doute un beau concert d'imprécations et d'anathèmes contre l'ingratitude du souverain et la trahison de Villèle.

Mais enfin, les premiers éclats jetés, il fallut arrêter quelques résolutions. Et les difficultés commencèrent,

Il semble que M<sup>me</sup> de Chateaubriand, jusqu'alors aussi ambitieuse que son mari, lui ait conseillé de répondre à l'ingratitude par le dédain, de secouer sur la tête des royalistes la poussière de ses sandales, de se faire, ainsi, désirer et rappeler, au moyen d'une abstention systématique et, pour mieux souligner son mépris, de vivre quelques mois à l'étranger.

(1) *Mém. d'O. T.*, IV, p. 287-288.

Elle est malade, d'ailleurs... Faut-il s'en étonner ? Des maladies incessantes qui agitèrent sa femme, sans l'empêcher cependant de vivre jusqu'à soixante-seize ans, Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, a fait entrevoir le secret, qu'il a livré tout au long dans une lettre intime : elle n'était malade que de lui. « Timide et tremblante pour *lui* seul, ses inquiétudes renaissantes lui ôtaient le sommeil et l'envie de guérir ses maux ; *il* était sa permanente infirmité et la cause de ses rechutes... (1) » Ne se vante-t-il point, avec une fatuité cruelle, d'avoir le pouvoir terrible « de lui faire cracher le sang à volonté pendant deux jours de suite » ? Après quoi, comme tous les égoïstes, il était épouvanté des conséquences de ses légèretés ou de ses obstinations ; il céda ; il promettait un nouveau sacrifice pour l'Infirmerie Marie-Thérèse ; ou bien il achetait, sans trop savoir s'il réussirait à la payer, la petite maison, contiguë à la chère Infirmerie, où un spéculateur menaçait d'installer un café et des « montagnes russes... »

La maison achetée, explique-t-il avec bonhomie dans ses *Mémoires*, le mieux était de l'habiter ! Certes ; et M<sup>me</sup> de Chateaubriand le lui conseillait vivement. Quelques mois d'exil en Suisse, pendant lesquels on mettrait la petite maison en l'état de recevoir ses futurs propriétaires ; et puis une installation paisible, à la porte même de l'Infirmerie, en plein faubourg verdoyant et fleuri... C'était le mieux vraiment, — surtout pour les finances du grand homme. Il sortait du ministère les poches à peu près vides ; et voilà

(1) *Mém. d'O. T.*, II, p. 8.

qu'on s'arrangeait pour ne point lui rendre son titre et son traitement de ministre d'État !.. M. Le Moine consulté, ne pouvait qu'approuver.

Mais le grand homme, lui, n'était point du tout d'humeur à recevoir ces trop sages avis. D'abord, brûlait de reprendre aussitôt sa place à la tête de l'opposition politique, de tendre de nouveau l'arc de son éloquence au *Journal des Débats*, et d'enfoncer quelques dards aigus en pleine chair du triomphateur Villèle ; et puis quitter Paris, pour la Suisse ou même pour le faubourg... : il y avait mille raisons pour que cette perspective lui fit horreur, — mille raisons donc il ne pouvait exposer une seule à sa femme.

Excédée, celle-ci fit un coup d'État ; elle partit dans les derniers jours de juin, et loua « une cabane » au bord du Lac de Neuchâtel.

Ce départ ouvre une ère de difficultés conjugales qui ne se clora que deux ans plus tard par la capitulation de Chateaubriand. Sa femme, pendant ces deux ans, nourrit à l'égard de « Paris-Babylone » une sorte de phobie ; elle en fuit chaque fois que sa bronchite lui en fournit le prétexte...

Non qu'elle ait senti jamais un goût bien vif pour la campagne. Sa perpétuelle bronchite la contraignait souvent d'y vivre aussi claquemurée qu'à la ville. Même bien portante, elle y éprouvait vite mille déplaissances ; elle était, d'ailleurs, la première à s'en amuser. C'est ainsi qu'en un certain mois de juillet elle était partie seule, mais pleine d'entrain, pour respirer un peu l'air de la Bretagne ; M. Le Moine avait regretté un instant de ne pouvoir lui faire le cavalier servant. Avec quelle alerte humeur elle se

charge de dissiper ses regrets en lui contant l'étrange existence qu'elle mène chez sa belle-sœur M<sup>me</sup> de Chateaubourg, au « vieux château » de Lascardais, non loin de Saint-Aubin-du-Cormier — en plein bocage armoricain ! Pour une fois que sa bronchite ne la travaillait pas, elle était tombée chez une autre égrotaillante ; et voilà bien ce qu'elle aimait d'appeler « son guignon » ! Au reste jamais ce guignon ne lui inspira une lettre plus débordante de verve ni d'esprit :

*Ce Mardi 15 juillet.*

Que vous avez bien fait de ne pas écouter le doux penchant qui vous entraînait à ma suite ; je vous aurais ramené aussi maigre à Paris que j'y arriverai moi-même dimanche ou lundi. Je n'ai pu encore respirer l'air de la campagne qu'au travers d'une fenêtre calfeutrée, dans la chambre d'une personne qui a la fièvre et mal à la poitrine, et qui entretient journellement dans cette chambre au milieu de l'été un feu qui vous effrayerait à Noël. Ce n'est pas tout ; comme il n'y a qu'un fauteuil dans cette machine pneumatique et qu'il est pour la malade, il ne me reste qu'une chaise, ce qui me met au désespoir. Pour la nourriture, je suis réduite à mon chocolat ; le reste est si mauvais et si malsain que je n'y puis toucher. Le pain surtout est un vrai pain de munition.

Je patienterais cependant sur mes infortunes de la journée, si je pouvais les oublier la nuit ; mais

..... Le cruel souvenir

Ne veut pas que mes maux puissent jamais finir.

Point de sommeil. Depuis l'heure où nous nous couchons jusqu'au jour, des chiens de toutes grandeurs et de toutes professions aboient, non dans les cours, mais dans les corridors, à la porte de ma chambre : dès trois heures, les poules, les coqs, les dindons, etc., chantent de concert avec la fille de basse-cour, qui fait bien à elle seule plus de bruit que toutes

ses bêtes ensemble. Avant six heures, une douzaine d'enfants de trois à huit ans sortent de leurs lits en poussant des cris qui ne cessent qu'au moment où ils y rentrent : les mamans ne font guère moins de tapage. A huit heures je me lève, et ma journée recommence comme la veille, excepté aujourd'hui que nous avons un dîner où M<sup>me</sup> de Châteaubriand a jugé à propos d'inviter le préfet et la préfète Lavillegontier avec toutes les dames et les messieurs du canton.

Au surplus, j'ai eu cette nuit un frisson d'une heure, et la fièvre bien marquée. Voilà qui me tourmente plus que l'autre : si j'ai gagné une fièvre d'accès, avec ma poitrine et mes mauvais nerfs, comment m'en tirerai-je ? A la garde de Dieu. Je serai lundi au plus tard à Paris, d'où il n'y a pas d'apparence que je revienne sitôt en Bretagne, J'ai encore ici un genre de supplice dont je ne vous ai pas parlé : c'est d'entendre lire du matin au soir la *Quotidienne* accompagnée du *Drapeau Blanc*.

Lisez ma lettre à M. de Ch... Je ne puis lui écrire parce que la poste part.

Mais, en 1824, adieu les belles humeurs ! adieu même l'ironie ! Elle est toute à la colère et au ressentiment. Son mari refuse d'accepter ses conseils ? Il rechigne à partir ?... Elle partira donc seule... Elle part ; elle est partie...

A peine a-t-elle disparu, Chateaubriand court après elle ; il l'objurgue de rentrer au foyer ! Vainement : il regagne seul Paris, précédé par cette lettre de sa femme à M. Le Moine ; l'intransigeante fugitive y donne bien la mesure — en même temps que les raisons — de son obstination :

« Il faut convenir, mon cher monsieur, que M. de Chateaubriand a de bons conseillers autour de lui. Venir me voir pour trois jours ! encore ne voulait-il pas me les donner ! Il

s'en retourne à Paris, Dieu sait pourquoi ! Mais ni vous ni lui n'en savez rien, si ce n'est que ni lui ni vous ne voulez me laisser aucun repos. Il part donc sans que rien puisse l'arrêter ; pour moi je n'ai pu me résoudre à le suivre.

« Je sais à combien de tourments et d'inquiétudes je me livre ; mais je ne dois attendre la paix que lorsqu'on voudra bien me permettre d'arranger ma vie comme bon me semblera ; et la sienne aussi, car je m'y entends mieux que lui !... Rien ne m'amuse autant que d'entendre chacun de ses amis dire : « Il faudrait que M. de Chateaubriand n'écût pas ainsi tout ce qu'on vient lui dire. » Mais en même temps chacun veut lui dicter la conduite qu'il doit tenir. Tout cela nous jette dans la rivière, et avant me cause une véritable agonie.

« Je ne vous en veux pas à vous plus qu'aux autres ; mais j'en veux bien assez à tout le monde pour tenir mon pauvre esprit dans une agitation et irritation qui ne me rend pas ma solitude fort agréable. Il n'est plus question de repos : ma vie n'est plus assez irrévocablement fixée.

« Adieu, sans rancune ; vous me devez au contraire de la reconnaissance, puisque vous me mandez que ce qui vous fait tant plaisir, c'est que je trouve le moyen de vous gronder ici comme à Paris.

« Mille tendresses au milieu de mes fureurs. »

Ne pouvant d'abord triompher de tant de fureurs, Chateaubriand se résigna donc à s'aller ennuyer tout l'été à Neuchâtel ; mais dès les premiers jours de septembre, la nouvelle de la maladie de Louis XVIII lui fournit une opportune raison de repartir pour Paris. Il inaugure le règne de Charles X par une brochure retentissante ; et puis, aussitôt, repart, en quête de sa femme. Il a loué pour l'hiver un nouvel appartement rue du Regard ; il faut absolument que la « patronne »

viennne l'organiser. Le voilà cheminant vers elle : la ramènera-t-il ? Un billet qu'il dépêche, en route, à M. Le Moine, ne le montre point trop rassuré :

*Pontarlier, ce mercredi, 7 heures du soir, 6 octobre.*

« Me voilà, mon cher monsieur Le Moine, à Pontarlier. Mais la nuit est si noire et si pluvieuse, malgré la lune, que j'arriverai trop tard auprès de notre pauvre pèlerine. Je ne passerai donc la montagne que demain à 4 heures du matin. Vous pouvez me regarder comme arrivé. Dites-le à mes cousines. Je voudrais bien vous ramener la voyageuse, mais je ne sais si je réussirai mieux cette fois que la première. Attendez-moi au plus tôt le 19 ou le 20, au plus tard le 22. Je voudrais bien que tout fût prêt dans notre nouvel appartement pour cette époque. Je vous embrasse, et vais me coucher. »

Deux jours après, c'est un bulletin de triomphe :

*Neuchatel, le 8 octobre 1824.*

« Allons, mon cher M. Le Moine, *nous avons vaincu* ! Ma femme revient. Je serai à Paris du 18 au 21, et M<sup>me</sup> de Chateaubriand le 25 ou le 26. Pressez le tapissier et que tout soit fini pour mon arrivée. S'il y a quelque chose à redresser, je le ferai dans les quatre ou cinq jours qui s'écouleront entre mon arrivée et celle de ma femme... »

En signe de concorde, M<sup>me</sup> de Chateaubriand a voulu tracer elle-même l'adresse de ce billet ; car elle avait beaucoup d'esprit, au témoignage même de son mari...

---

## XV

### LA PUBLICATION DES ŒUVRES COMPLÈTES

1826 : M<sup>me</sup> de Chateaubriand à la Seyne ; ses adieux à la vie. — Deux ans en Suisse ! — Le traité Ladvocat pour la publication des Œuvres complètes. — L'offre généreuse d'un excellent neveu. — Le verdict du docteur Prunelle, les ordonnances du docteur Chateaubriand, et la résurrection de « la pauvre malade ». — Le séjour à Lausanne. — L'aménagement de « l'hermitage » près de l'Infirmerie. — Histoire diplomatique d'un mur et d'une « petite barrière peinte en blanc » : le père Niel, la sœur Reine et M. Le Moine. — Les premières livraisons des Œuvres complètes. — Un auteur pressé et un éditeur qui ne se presse pas. — Rhumatismes et impatiences. — Chateaubriand entrepreneur de publicité littéraire : « les petits journaux n'annoncent pas !... » — « Je ne suis pas assez bête pour me relire !... »

C'est l'année 1826 qui, pendant ses premiers mois, vit surgir entre les deux époux le dissentiment le plus prolongé. Depuis le début de l'hiver, et jusqu'en février, M<sup>me</sup> de Chateaubriand fut « violemment » malade. Est-ce parce qu'au mois de mai pré-

cédent, M<sup>o</sup> Récamier, vaincue de loin par les prestiges de René, était revenue à Paris ? Dès qu'elle fut sortie du lit où elle avait été tenue des semaines, M<sup>me</sup> de Chateaubriand, en tout cas, n'eut qu'une idée : fuir.

Elle s'enfuit d'abord, sur le conseil des médecins, vers les régions du soleil et passa les mois de mars et d'avril à la Seyne, près de Toulon. Là, elle s'enfonça dans une tristesse plus sombre que jamais.

Une lettre à M. Le Moine, qui allait, en ce printemps, marier son fils aîné (1), contraste, par la lassitude du ton, avec l'alacrité coutumière de ses bavardages épistolaires :

*La Seyne, mars 1826*

« ... Vous ne doutez pas, cher Monsieur, de tout le plaisir que j'aurais eu à attacher mon nom à l'acte de mariage de votre fils, si, comme je l'espère, son mariage doit faire son bonheur. Mais il n'y a peut-être pas de mal que je ne sois pour rien dans un des principaux événements de votre vie, où mon guignon aurait pu être contagieux.

« Comme je n'écris pas aujourd'hui à M. de Chateaubriand, soyez assez bon pour lui dire que je suis mieux ; que je ne quitterai pas la Seyne et n'ai aucun besoin d'argent...

« Je suis très heureuse de votre souvenir ; mais quand vous

(1) Le mariage eut lieu le 3 avril ; Chateaubriand y fut témoin par procuration, ainsi qu'il résulte de la pièce suivante, pieusement conservée par le vieillard dans la liasse des lettres de 1826 :

*Paris, le 3 avril 1826*

« Dans l'impossibilité absolue où je suis de me rendre à la municipalité du 7<sup>e</sup> arrondissement et à l'Église Saint-Roch, je prie M. l'abbé de Bonnevie de signer pour moi et en mon nom, comme témoin, l'acte de mariage de M. E.-L.-A. Le Moine et de M<sup>o</sup> S. Musset. — Le vicomte de Chateaubriand »

L'abbé de Bonnevie est le prêtre qui assista Pauline de Beaumont à ses derniers moments.

m'écrirez, j'aimerais bien que ce ne fût pas le jour de lettre de M. de Chateaubriand : de cette manière, j'aurais plus souvent des nouvelles... »

Elle abandonna même le projet, accepté cependant par son mari, d'une installation dans la petite maison proche de l'Infirmerie ; elle légua l'Infirmerie à M<sup>mo</sup> Récamier : « Il paraît, lui écrivait-elle, que le bon Dieu ne veut pas que cette œuvre tombe, puisqu'elle est remise entre vos charitables mains... »

Bref, elle parut se détacher non seulement du monde, mais des raisons mêmes de vivre qu'elle s'était jusqu'alors laborieusement créées. Et, sans discuter davantage, Chateaubriand accepta d'aller séjourner auprès d'elle, en Suisse, où les médecins la voulaient voir apaiser ses nerfs et fortifier sa poitrine. Leurs perspectives n'étaient point rassurantes : ils parlaient d'un séjour de deux ans !

Deux ans ! Chateaubriand sans doute avait renoncé à l'espoir de revenir prochainement aux affaires ; mais il venait à jouer son rôle à la Chambre des Pairs, à ne point briser sa plume des *Débats* ! Et surtout, désabusé des grandeurs politiques, il venait de se retourner avec une avidité juvénile vers la gloire littéraire.

Il avait conclu avec le libraire à la mode, Ladvocat, l'éditeur des jeunes romantiques, un traité, d'ailleurs avantageux, pour l'édition de ses *Œuvres complètes* ; celles-ci devaient paraître, enrichies de préfaces diverses, à partir de l'été de 1826, en livraisons, échelonnées sur plusieurs années, et calculées pour former une trentaine de volumes. Revoir les œuvres anciennes, les classer, choisir parmi les œuvres récentes, et par-

tièrement parmi les articles et les discours, les morceaux dignes de passer à l'avenir, mettre au point les œuvres nouvelles comme l'*Abencérage* et les *Natchez* : tout cela constituait une besogne sérieuse, absorbante et, pour la mener à bien, il fallait à l'écrivain du recueillement, de la sérénité, ses dossiers, ses livres, Paris enfin, ou la proximité de Paris. On ne pouvait choisir plus mal le temps d'une retraite en Suisse.

C'était bien l'avis secret de Chateaubriand ; c'était aussi l'avis de tous ceux qui l'aimaient. Il parut assez embarrassé de leur expliquer sa décision ; il la motivait par ses difficultés financières, par les économies qu'il était contraint de faire — qu'il ferait certainement en Suisse ; et cette raison-là avait bien quelque valeur. Elle semblait, cependant, discutable et spécieuse. Pour réduire son train, fallait-il que Chateaubriand quittât la France, et même Paris ? Le traité Ladvocat au surplus, allait assurer son avenir : ne pouvait-il hypothéquer cet avenir ? emprunter — ce ne serait pas la première fois — sur les droits d'auteur qu'il devait prochainement recevoir ?..

Le comte Louis de Chateaubriand fit toutes ces réflexions, et quelques autres, lorsque son oncle, vers la mi-février, l'eut informé du projet qu'il venait d'arrêter. Il était l'aîné des neveux du grand homme, le représentant de la branche aînée des Chateaubriand, le chef d'armes de la famille ; de son oncle il venait de recevoir la survivance de la pairie (1) ; de son frère Christian, entré dans le

(1) Chateaubriand, pendant son passage au Ministère, fit rendre, le 23 décembre 1823, par Louis XVIII, une ordonnance qui institua son neveu héritier présomptif de son titre.

ordres, la donation de biens patrimoniaux importants. Il ne pouvait oublier que ce même Christian, en 1817, avait généreusement conjuré la « tempête d'automne » qui, déjà, avait failli jeter l'écrivain à l'exil. Il avait l'âme haute ; il admirait et vénérât son oncle. Le devoir, tous les devoirs ne lui conseillaient-ils pas d'intervenir ?

A peine rentré à Amiens, où il tenait garnison comme colonel du 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs, il intervint en effet. Mais il connaissait la susceptibilité ombrageuse de celui qu'il voulait obliger ; après plusieurs hésitations, il prit comme truchement le vieillard honnête et scrupuleux qui, en 1817, avait déjà fait aboutir les obligeants desseins de Christian ; et par cette lettre, noblement délicate, il le laissa juge de transmettre, ou non, ses offres à l'exilé par persuasion :

*Amiens, le 24 février 1826.*

Monsieur, j'ai été vivement affecté de la dernière résolution de mon oncle et de ma tante de quitter leur pays pour un temps indéterminé. Je l'ai été d'autant plus que je crains que ce parti extrême n'ait pas été nécessaire autant qu'ils l'ont cru.

Si mon oncle a eu l'intention d'être absolument seul pendant quelques mois pour terminer ses ouvrages, ou bien si les dégoûts qu'il éprouve tous les jours lui ont donné le désir de quitter momentanément son pays, je n'ai rien à lui objecter pour l'en détourner. Mais si cette résolution vient d'une gêne dans ses affaires, ainsi qu'il nous l'a fait entendre, je suis, je vous le dirai franchement, bien peiné qu'il n'en ait rien dit à son neveu. J'ai été abasourdi de sa résolution le jour qu'il me l'a confié (*sic*) ; nous n'étions pas seuls, je n'ai pas pu m'ouvrir à lui. Mais je me suis promis aussitôt à mon retour ici de le faire. Depuis deux jours j'ai pris plusieurs fois la

plume pour lui écrire. Je n'ai pas osé. Vous, Monsieur, qui connaissez sa position et le motif qui a principalement décidé sa résolution, veuillez vous charger de lui exprimer combien je suis tout à lui, et combien j'aurais de bonheur si je pouvais lui rendre quelques légers services.

Si mon oncle veut s'absenter par les motifs dont je vous ai parlé d'abord, ne lui parlez de rien. Mais si sa position de fortune en est la cause, veuillez lui observer combien cela était facile à arranger. Il lui faut cinq ou six mois, dit-il, pour achever la collection de ses ouvrages, après lequel temps il vendra cette collection un bon prix, paiera les dettes qu'il a été obligé de contracter, et fixera son avenir. Eh bien ! mon oncle m'aurait demandé ce qui lui était nécessaire pour gagner ces cinq ou six mois, et tout se serait arrangé, comme il le dit, facilement, et sans qu'il fût obligé de quitter son pays, sa famille et ses amis. Mais, au reste, il en est temps aujourd'hui, comme il y a huit jours. Que mon oncle veuille bien écouter un avis d'aussi facile exécution, qu'il écrive à ma tante de revenir, et qu'il reste avec nous.

Si mon oncle hésitait à accepter cette proposition, veuillez, Monsieur, lui rappeler que je lui dois assez pour qu'il puisse accepter de moi un peu de reconnaissance ; qu'il m'a transmis sa pairie, et, il paraît (d'après ce que ma tante a dit dernièrement à ma femme, ce que nous avons ignoré), la pension attachée à cette pairie ; et que m'ayant donné ainsi honneur et fortune, il peut bien me permettre de l'aider momentanément. Soyez donc assez bon, Monsieur, pour lire attentivement cette lettre, en bien peser le contenu. Si par la connaissance que vous avez des affaires de mon oncle, et de ses vues, vous croyez inutile de lui en parler, veuillez la brûler. Si au contraire vous pensez que je puisse être assez heureux pour lui rendre quelques services, veuillez lui faire part de mes dispositions, qui sont telles qu'elles ont toujours été, absolument à lui. Que mon oncle ait la bonté de les recevoir avec cette amitié franche et confiante qu'un

neveu aussi dévoué que je le suis a droit d'attendre de son oncle.

Ayez la bonté de me répondre, Monsieur, ce à quoi vous vous serez décidé.

Je m'en rapporte entièrement à votre discrétion, à votre prudence et à votre attachement sincère à mon oncle, pour traiter cette petite négociation comme elle devra l'être...<sup>1</sup>

Certes, le 26 ou le 27 février, M. Le Moine montra aussitôt à son perplexe « patron » cette lettre si digne et si affectueuse... Si Chateaubriand n'accepta point tout de suite la proposition — au fond si naturelle et si simple — de son neveu, sans doute en admit-il le principe : elle lui fournissait un argument d'importance pour combattre les dégoûts de sa femme et démontrer à cette assoiffée d'exil que les embarras pécuniaires ne feraient point obstacle à son retour à Paris...

Mais quoi ! Les « dégoûts » de M<sup>me</sup> de Chateaubriand étaient d'un autre ordre. Le comte Louis s'en doutait peut-être ; ni M. Le Moine, ni son oncle, ne pouvaient lui en faire l'aveu. C'est loin des « madames » de son mari, — quelques mois plutôt n'avait-elle point écrit nettement : loin de ses « amantes » ? — qu'elle prétendait fuir ; elle était forte des faiblesses mêmes de ses nerfs et de sa poitrine, puisque la Faculté ratifiait son arrêt...

Chateaubriand soupira donc, mais il se résigna ; il prépara dans deux grandes caisses des papiers et des livres pour un ou deux ans ; et puis il partit pour Lyon

(1) *Suscription* : Monsieur Le Moine chez M. le Vicomte de Chateaubriand, rue du Regard, n° 7, maison de M. Le Marquis de Nicolaï, Pair de France. Paris.

*Cachet de la poste* : Amiens, 25 février 1826.

*En tête, de la main du destinataire* : R (eçu) le 26.

où il devait rencontrer « sa pauvre malade » ; de là il la mènerait à Lausanne, où elle ferait lentement sa cure.

Que se passa-t-il à Lyon ? Sans doute le sortilège de Chateaubriand opéra-t-il une fois de plus sur le cœur qui lui était asservi : c'était le meilleur de tous les remèdes... Aussitôt, narguant le verdict du médecin lyonnais Prunelle qui venait, positivement, de la condamner à une mort prochaine, M<sup>me</sup> de Chateaubriand se sentit un peu réconfortée, et elle accepta l'idée de revenir à Paris vers la fin de l'été... Chateaubriand ne se tient pas de joie ; il avise sur-le-champ le vieil ami :

*Lyon, jeudi 4 mai 1826.*

« Mon cher M. Le Moine, M<sup>me</sup> de Chateaubriand a eu une maladie différente de ses maux ordinaires : elle est maintenant sans fièvre. Mais nous ne pouvons partir pour Lausanne avant une huitaine de jours. J'espère vous ramener notre pauvre voyageuse au mois de septembre : elle en a un grand *désir* qu'elle ne montre pourtant qu'à demi. »

Au reste, les Lyonnais (1) font mille caresses au ministre déchu :

*Lyon, le 6 mai.*

« Mon cher M. Le Moine, vous seriez bien heureux si vous étiez ici, et si vous voyiez la manière dont j'ai été reçu par la seconde ville du royaume : les journaux sans doute

(1) Philhellènes et libéraux, ils acclament en lui à la fois le défenseur des libertés de la presse et l'auteur de la fameuse *Note sur la Grèce*, parue en 1825. Ils lui offrent un concert le 5 mai dans la salle de la Bourse ; quelques mois plus tard, le 18 octobre, les jeunes fondateurs de l'Académie Provinciale de Lyon le choisissent, par acclamation, pour leur « président honoraire et perpétuel ». Il était déjà membre de l'officielle Académie de Lyon depuis 1803. — Sur la sympathie que Chateaubriand rencontra toujours à Lyon (où son ami, l'abbé de Bonneville, était chanoine voir : G. LAFRENIÉRE, *Chateaubriand. Le Romantisme à Lyon*, 1905.

vous en parleront. Je vous apprendrai de plus que M<sup>me</sup> de Chateaubriand est déterminée à revenir au mois de septembre, et qu'elle ne rêve que l'Infirmerie. Pour preuve de ceci, je vous prie de vous transporter dans notre vieille maison, rue du Regard. Vous trouverez sous la remise une balle de livres que j'avais préparée pour deux ans. Je n'en ai plus besoin. Veuillez la faire porter à la petite maison de l'Infirmerie et déposer auprès des autres caisses dans le salon.

« Quant aux lettres, je vous ai prié de les décacheter toutes, excepté les lettres d'Italie (1) Vous ne m'enverrez pas celles qui vous paraîtront inutiles. Les autres, vous aurez la bonté de les adresser poste restante à Lausanne. Nous partirons lundi prochain, 8, pour la Suisse. Nous irons à petites journées à cause de la pauvre malade qui va pourtant de mieux en mieux, et nous arriverons à Lausanne mercredi, 10 de ce mois. — Mille amitiés et mille hommages à votre belle-fille.

« M<sup>me</sup> de Chateaubriand me charge de toutes ses tendresses pour vous. Écrivez-lui et dites-lui merveilles de sa petite maison ».

Cette fois, Chateaubriand n'habite point une « cabane » comme deux ans plus tôt à Neuchâtel ; il a ses aises dans de confortables appartements meublés ; locataire tour à tour de M<sup>me</sup> de Sivry et de M<sup>me</sup> de Cottens, il travaille avec l'aide du fidèle Hyacinthe Pilorge qui l'a suivi dans sa retraite, comme il l'accompagna dans ses prospérités.

Dès l'arrivée il est d'excellente humeur :

*Mercredi, ce 10 mai, Lausanne.*

« Dites, mon vieil ami, à tous nos amis que nous sommes arrivés. Demain nous serons logés et déjà au travail. M<sup>me</sup> de Chateaubriand a supporté très bien la route, et elle est dis-

(1) C'étaient les lettres de M<sup>me</sup> Récamier, qui voyageait alors en Italie.

posée à retourner habiter sa petite maison de la rue d'Enfer. La poste part. Je vous embrasse ».

Tandis qu'il rédige les notes à son *Essai sur les Révolutions*, et qu'il relit les pages où débordait jadis sa naïve admiration pour Rousseau, il a sous les yeux le lac, les montagnes, et, au loin, les rochers de Meillerie qu'imortalisa *La Nouvelle Héloïse*. Paysage merveilleux, et dont la première impression enchante les voyageurs :

*Lausanne, 11 mai.*

« Je vous ai annoncé hier notre arrivée par un petit mot, mon ancien ami. M<sup>me</sup> de Chateaubriand est mieux ; elle (est) gaie et ne parle que de son retour... Il y a quinze jours que je n'ai lu un journal ni entendu parler de politique. Je m'en trouve à merveille. J'ai été reçu partout de la manière la plus populaire. Cela flatterait ma vanité, si je pouvais me séparer de celle de notre beau et malheureux pays.

« Mille amitiés, et venez nous voir. Nous avons appris qu'on fait le voyage pour 47 francs. Cela ne vaut pas la peine de rester chez soi ! »

Ainsi, M<sup>me</sup> de Chateaubriand, dont la maladie dépend des nerfs bien plus que de la poitrine, se rétablit de jour en jour ; c'est qu'elle a près d'elle son grand homme, que M<sup>me</sup> Récamier et M<sup>me</sup> de Duras sont loin ; il la reconquiert ; il l'endort de promesses ; mi-souriante, mi-grondeuse, elle se laisse persuader ; la petite maison de la rue d'Enfer sera le havre du repos et de la mutuelle sérénité ; elle l'avoue, non sans un soupir encore, à M. Le Moine, heureux complice de la stratégie conjugale :

*Lausanne 13 juin.*

« ... Chaque fois que M. de Chateaubriand reçoit des lettres de Paris (y compris les vôtres) il rapproche tout doucement

le terme de son retour dans cette détestable ville. Le prétexte ? son travail qu'il aura fini plus tôt qu'il ne le croyait ; la difficulté de faire passer les livraisons achevées sûrement à son libraire, et celle de faire voyager ses épreuves... J'ai bien réponse à toutes ces raisons ; mais le voici pris d'un rhumatisme qu'il attribue à l'air de Lausanne, qui est en effet très humide : tout le monde se plaint, excepté moi, qui ne me plains de rien que de la triste nécessité de reprendre encore un joug que je croyais avoir secoué pour toujours, et qui me semble plus pesant que jamais, ce qui prouve bien que ce n'est pas le joug du Seigneur... ».

Peu de jours après l'arrivée à Lausanne, elle a pris son parti ; elle regagnera Paris avant son mari, afin qu'il trouve en débarquant, « la maison toute meublée ». Mais pour qu'on la meuble, encore faut-il qu'elle soit habitable. M. Le Moine est chargé de presser les ouvriers — et aussi l'excellente cousine d'Acosta, si dévouée depuis longtemps à M<sup>me</sup> de Chateaubriand ; celle-ci l'a constituée sa mandataire auprès de la supérieure de l'Infirmerie, la sœur Reine.

Les instructions de Chateaubriand sont nettes et détaillées ; du milieu de ses travaux littéraires, il pense à tout : à la pompe qu'il faut installer dans le jardin, après avoir bouché le puits ; à la cuisine dont il faut repeindre les planches — et repeindre à l'huile surtout... Certain mur le préoccupe particulièrement : c'est celui qui fait la séparation entre le jardin de la petite maison et le grand jardin de l'Infirmerie ; Chateaubriand tient à le supprimer pour agrandir son horizon d'arbres ; avant de partir il a donné des ordres :

*15 mai.*

« ... Le père Niel est chargé de faire une petite barrière

peinte en blanc, qui doit remplacer le mur qui ferme notre jardin du côté de l'Infirmerie. Il faudra, aussitôt que cette barrière sera faite et prête à être posée, qu'on jette bas le mur, et que les pierres en soient transportées au bas du potager de l'Infirmerie. Cette besogne, pour bien faire, devrait être achevée vers la fin du mois prochain... ».

Mais la cousine, au nom de l'Infirmerie, montre un grand amour pour le mur condamné : Chateaubriand s'étonne :

*26 mai.*

«... Il n'y a point à dire, il faut que le mur tombe : pourquoi ma cousine voudrait-elle le conserver ? Pour deux ou trois espaliers de l'Infirmerie ? ou pour m'enclorre ? L'Infirmerie peut bien me sacrifier deux ou trois mauvais arbres, et je ne veux pas être enfermé. Faites donc abattre le mur ; c'est à quoi je tiens le plus. La petite barrière marquera seulement la propriété, et sera un vrai bijou... »

Mais la supérieure de l'Infirmerie, la sœur Reine, élève mille objections ; si bien que Chateaubriand envoie un ordre de sursis :

*5 juin.*

«... Qu'on n'abatte pas le mur du jardin, et qu'on attende, puisqu'on ne nous comprend pas ! Nous ferons faire cela, nous présents ; mais qu'on transporte toujours les pierres entassées au bout de la chapelle au bas du potager de l'Infirmerie, pour relever le mur tombé en cet endroit... ».

Seulement, la terrible sœur Reine déploie toute une diplomatie de temporisation où M. Le Moine se laisse prendre ; le grand patron, à distance, sourit non sans un peu d'agacement :

*14 juin.*

« Vous écoutez trop la sœur Reine, mon vieil ami. Elle est plus fine que vous et que moi. Vous ne voyez pas qu'elle

veut que les pierres restent là pour que je lui bâtisse la sacristie ? Il est pourtant plus que temps que je borne mes générosités pour l'Infirmerie, si je ne veux manger mon édition. Mais ne parlons plus de cela. Attendez-moi pour tout ce qui est extérieur de la maison ! »

«... Achéons seulement la maison : le reste après !... »

Chateaubriand ne devait avoir gain de cause que présent : il fit abattre le mur sous ses yeux ; le père Niel se remit à signoler sa barrière ; grâce à elle, des fenêtres de son pavillon l'écrivain retraité put contempler la perspective reposante dont il a tracé le tableau :

«... La démolition d'un mur m'a mis en communication avec l'Infirmerie de Marie-Thérèse : je me trouve à la fois dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc... (1) ».

« De son lit ou de son fauteuil », sa vue glissait au delà de sa pelouse à l'anglaise, « par-dessus un mur d'appui que surmonte une barrière blanche losangée » sur un champ d'herbes fourragères ; puis, franchissant « un autre mur d'appui à claire-voie verte, entrelacé de viornes et de rosiers du Bengale », elle se reposait sur les paisibles et religieux spectacles offerts par le parc de l'Infirmerie : les jours ordinaires, « des sœurs de charité en robe d'étamine noire, et en corsette de basin blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques » erraient par les allées, rajeunissant leur souvenir au contact du soleil et des fleurs ; aux jours de fêtes, des processions promenaient leurs chants et leurs bannières à travers les

(1) *Mém. d'O. T.*, t. V, p. 2 et suivantes.

arbres, et, muette pour une heure, M<sup>me</sup> de Chateaubriand les suivait, le chapelet à la main... Quel cadre aux dernières rêveries de René ! Et comme on comprend qu'après avoir accepté l'idée de vieillir en ce havre religieux, il était pressé d'éprouver s'il y rencontrerait l'apaisement, et si les visions intérieures qui, depuis sa jeunesse, faisaient à la fois son ravissement et sa torture, s'y réduiraient enfin à l'inoffensive « insubstance des fantômes ! »

Cette vie paradisiaque, il fallait d'abord l'assurer laborieusement ; l'édition des *Œuvres complètes* en devait payer les frais ; et sans doute la perspective d'élever de ses mains un pareil monument à sa gloire flattait l'orgueil du grand homme ; mais il était surtout reconnaissant à l'entreprise d'établir son indépendance sur un fondement qu'il avait toutes raisons alors de croire solide. Depuis dix ans, il avait demandé à la politique, outre des satisfactions pour lui plus essentielles, une apparence de sécurité financière ; et la politique, en le promenant de cimes en précipices, lui avait refusé cette sécurité-là. Pour la première fois, grâce à un éditeur intelligent, à l'heure propice où une génération nouvelle parvient à la vie littéraire et tourne une curiosité sympathique vers ses jeunes disciples romantiques, il va monnayer abondamment sa renommée. Il peut espérer que celle-ci, enfin capitalisée, assurera « la paix du reste de sa vie ; » il ne devra plus rien à d'autres puissances qu'à la sienne. Il en sourit d'aise, un instant, dans sa fierté épanouie ; et il n'a point manqué, dans ses *Mémoires*, de citer un billet du comte Molé,

qui l'en félicite, et qui résume tant d'autres billets reçus alors de ses amis :

«... Ce qui vaut mieux que tout cela (la politique), c'est l'arrangement que vous avez fait avec vos libraires. Il est beau de retrouver par son talent tout ce que l'injustice et l'ingratitude des hommes vous avaient ôté (1)... »

A Lausanne donc, séquestré du monde et réconcilié avec sa femme, Chateaubriand n'a plus qu'un souci : travailler. Le « prospectus » lancé par Ladvoeat a annoncé que ses œuvres paraîtront par « livraisons » comportant la matière tantôt d'un volume, tantôt de deux, et se suivant à des intervalles aussi rapprochés que possible (2); avant de quitter Paris, Chateaubriand a remis à l'imprimeur la « copie » de deux livraisons.

On doit lancer, d'abord, le 30 mai, la première qui contient la *Préface générale*, dont l'auteur attend un grand effet, *Atala*, *René*, ses deux romans les plus populaires, et le fameux *Abencérage*, si souvent promis

(1) *Mém. d'O. T.*, t. IV, p. 323.

(2) La *Bibliographie de la France* a publié, dès le mercredi 12 avril, sous le numéro 2175, l'annonce suivante du Prospectus :

« *Œuvres Complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*, ornées d'un portrait d'après Girodet (*Prospectus*). 8° d'une demi-feuille. Imprimerie de Fain à Paris.

A Paris chez Ladvoeat, Palais-Royal, galerie de Bois.

Cette édition comprendra des ouvrages inédits (*Le Dernier Abencérage*, nouvelle ; *Moïse*, tragédie ; *Les Natchez*, etc... etc...) et formera de 25 à 27 volumes publiés par livraisons de 2 volumes.

Chaque livraison coûtera aux souscripteurs, avant le 1<sup>er</sup> juin :

papier fin des Vosges, satiné. . . . . 15 fr.  
— grand raisin, vélin superfin. . . . . 40 fr.

1 exemplaire sur vélin, pour chaque volume sera du prix de 400 fr.

L'éditeur prend l'engagement de fournir religieusement dans le même format que cette collection, tout ce qui sortira désormais de la plume de l'auteur de *René*. »

au public, si souvent repris, trop célèbre avant que d'être connu, et connu d'ailleurs, depuis 1811, par un trop grand nombre de « madames » et d'initiés. Le second fascicule renferme, sous le titre *Mélanges littéraires*, « un choix des articles de critique » éparpillés, depuis 1800, dans le *Mercur*, le *Conservateur*, le *Journal des Débats*... Les livraisons suivantes, de la troisième à la septième incluse, seront plus compactes; elles offriront au public, dans un texte définitivement arrêté, et orné de préfaces inédites, de notes nouvelles, d'appendices, toutes les grandes œuvres de l'auteur : l'*Itinéraire*, le *Génie*, les *Martyrs*, et cette épopée hybride et magnifique, les *Natchez*, qu'il prétend avoir tirée, l'an passé, du manuscrit de son ouvrage de jeunesse retrouvé, par un miracle, à Londres...

Il a hâte de voir tous ces ouvrages paraître avant la fin de l'année; il est impatient de constater si la puissance de leur sortilège reste intacte sur la génération nouvelle : va-t-il moissonner le regain abondant de sa gloire, lire encore, dans les journaux, quelques-uns de ces articles si doux à son orgueil, et qui, vingt ans plus tôt, l'enivraient pour quelques heures d'une griserie qu'il se donnait si vite le plaisir de mépriser?...

Mais une menace plane sur la liberté de la presse; depuis le mois de février on sait que le ministère a conçu, en ses méditations orageuses, le projet d'une loi qui bâillonnerait à peu près les journalistes; loi « de justice et d'amour ! » comme le garde des sceaux allait bientôt le déclarer en une phrase téméraire; aux *Débats*, au *Constitutionnel*, dans toutes les feuilles

du parti libéral ou de l'opposition, que pourra-t-on dire des ouvrages d'un homme devenu aussi suspect au pouvoir que Chateaubriand ? Pourra-t-on même les annoncer ? Le temps presse, en conséquence... Il n'y a pas quinze jours que Chateaubriand est à Lausanne ; il a terminé à peu près son travail de mise au point ; il voudrait voir la même activité à l'éditeur Ladvocat ; il lance contre lui le dévoué M. Le Moine :

*Lausanne, 22 mai 1826.*

«... Cherchez Ladvocat. Je n'entends plus parler de lui. Demandez-lui quand paraîtra la première livraison annoncée pour le 30 de ce mois. Dites-lui qu'il ferait bien, si l'on doit rétablir la censure, de donner immédiatement la seconde livraison, avant que cette censure soit établie, et je suppose qu'elle le sera à la clôture de la session, vers le 25 du mois prochain. Alors, les annonces dans les journaux indépendants deviendront impossibles, et on lâchera contre l'ouvrage la meute des journaux ministériels. Il faut que Ladvocat, dans son intérêt, songe sérieusement à cela. Dites-lui de m'écrire, et de me tenir au courant de son travail... Dites-lui encore que la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième, et la septième livraisons sont prêtes ; ainsi, que les retards ne viendront pas de moi...

« Nous sommes toujours décidés à vous revenir bientôt, et, si la censure est rétablie, je reviendrai encore plus tôt pour me battre. Mais vous, ne pourriez-vous venir, en attendant, passer quelques jours avec nous, par exemple après la publication de la première livraison ? Vous m'apporteriez les lettres et les paquets de tous nos amis, et vous me diriez où nous en sommes, .. »

Même impatience et mêmes appréhensions le surlendemain ; des lettres ont manqué au courrier ; et

quelles lettres ! celles de M<sup>me</sup> Récamier ! Il n'en faut pas davantage pour que Chateaubriand se sente repris par la fiévreuse nostalgie de Paris :

*Ce mercredi 24 mai, Lausanne.*

«... Nous nous portons (*mieux* ou *aussi bien*) (1) que les truites du lac, et nous vous embrassons... J'écris tous les jours à M<sup>me</sup> Récamier ; elle ne répond pas un mot. Je suppose qu'elle a oublié d'affranchir ses lettres... Aurons-nous la *censure* ? Je reviens pour me battre, armé jusqu'aux *dents* ! (2). »

En attendant, il complète les « remarques » dont il veut enrichir l'*Essai sur les Révolutions*, « le premier ouvrage de sa vie », qu'en 1812 la perfidie de la censure impériale avait déterré de l'oubli pour le convaincre publiquement d'incrédulité. Les notes apolo-giques de 1826 s'alliaient-elles heurter aux barrières d'une autre tyrannie ?

*Lausanne, ce 2 juin.*

... « Je travaille toujours à force. Dieu veuille nous garder de la censure ! Je dis *nous* mal à propos ; car quant à moi, la censure ne me fait rien et renverserait le ministère. Mais le Roi ! et la monarchie ! Quel mal cela ne leur ferait-il pas !...

« Tout à vous à *jamais*. »

Un contre-temps vient ralentir cette belle ardeur. Le surlendemain, voilà le grand homme atteint d'un

(1) Dans sa hâte Chateaubriand a omis d'écrire ici un mot.

(2) C'est Chateaubriand qui souligne le mot, et qui le fait suivre d'un énorme point d'exclamation.

de ses maux ordinaires, « d'un rhumatisme dans la jambe qui le fait crier. » (1)

Le 7 juin, la souffrance s'est aggravée au point que Chateaubriand est forcé de recourir à l'écriture appliquée d'Hyacinthe Pilorge; mais le matin même, par la lettre de M. Le Moine, il a appris que l'édition sera mise en vente le 10 juin; il en est moralement tout ragaillardisé; et il expédie ses dernières recommandations :

*Lausanne, 7 juin.*

«... Je reçois votre lettre, mon bon et vieil ami; mais hélas! je ne puis répondre. Un rhumatisme aigu, qui m'est tombé sur une jambe et sur une cuisse, me fait presque pousser des cris, et me donne, surtout la nuit, une fièvre violente. On dit que tout le monde est perclus ici; c'est donc une raison pour quitter encore plus tôt le pays, pour aller mourir dans son trou. Ma pauvre femme, de son côté, est retombée dans tous ses maux, et nous nous servons mutuellement de garde-malade; c'est bien triste...

« Je vais vous envoyer trois livraisons, c'est-à-dire la 3<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup>. C'est le 20 de ce mois que vous aurez à livrer la 3<sup>e</sup> à Ladvocat afin qu'elle paraisse dans le courant de juillet, si toutefois le retard de la première livraison n'a pas retardé les livraisons subséquentes.

« Cette troisième livraison, comme vous le verrez dans le contrat, n'entraîne pas encore de paiement: mais la quatrième livraison, et toutes les livraisons subséquentes à la quatrième, ne doivent être données à l'éditeur que sur le paiement pour chacune d'elles d'une somme de 15.000 francs. Vous aurez la bonté de m'acheter du 5 p. 100 pour chacune de ces sommes à mesure que vous les toucherez; mais j'es-

(1) Lettre inédite du 5 juin.

père être auprès de vous, peut-être avant la première opération.

« C'est donc samedi prochain 10 que la première livraison doit paraître. Dieu veuille qu'elle ne soit pas encore retardée ! Ladvoeat a le plus grand intérêt à publier avant le rétablissement de la censure, si la censure doit avoir lieu. Mes lâches ennemis me feront outrager et interdiront aux journaux indépendants tout article sur mes ouvrages. Il ne faut pas se faire illusion sur ce point. Pour mon compte, cela m'est fort égal ; mais pour Ladvoeat la vente pourrait en souffrir, non pas dans les derniers résultats, car l'édition se vendra toujours, quoi qu'on fasse, mais dans les premières conséquences (1)... »

Et puis, les jours suivants, et surtout à partir du 10 juin, Chateaubriand accompagne par la pensée la mise en vente de son édition ; il trépigne d'impatience, comme un débutant. Il écrit le 12 :

« Vous êtes maintenant au milieu de l'orage de la première livraison. Je n'en entends encore rien d'ici,.. Je souffre toujours comme un damné ; M<sup>me</sup> de Chateaubriand souffre aussi. Il nous faut quitter ce pays. Je voudrais déjà que ma femme fût en route... »

Pourtant, il se tourmente à tort ; l'édition, au dernier moment, a dû subir un nouveau retard ; la première livraison ne paraît décidément que le 15 juin (2) ;

(1) Lettre de l'écriture de H. Pilorge ; Chateaubriand l'a signée d'une main ferme.

(2) La *Bibliographie de la France* (qui enregistre l'apparition des ouvrages nouveaux avec quelques jours de retard) l'annonce seulement le mercredi 21 juin sous le n° 4106 : « *Œuvres Complètes* etc... — Tomes 8 et 16 — 2 vol. in-8°, ensemble de 54 feuilles. Ces deux volumes font la première livraison de l'édition, qui doit avoir 25 ou 27 volumes. »

il l'apprend la veille et réitère aussitôt ses recommandations :

*Lausanne le 14 juin.*

«... Peu m'importe que Ladvocat publie le 15 au lieu du 10, s'il n'y a pas de censure. Son affaire pour lui est que sa livraison paraisse avant la censure ; autrement il ne pourrait faire annoncer comme il voudrait, tandis qu'on lâcherait contre lui tous les journaux ministériels, ou qu'on ne permettrait pas même d'annoncer l'édition. Voilà ce que Ladvocat ne voit pas ; qu'il y prenne bien garde. Avec mes lâches ennemis, il ne faut attendre ni impartialité, ni générosité, ni justice. Ils ne peuvent rien désormais contre ma personne, mais ils peuvent beaucoup contre la vente, c'est-à-dire contre Ladvocat. Ne lui dites pas cela de peur de l'effrayer ; mais pressez-le. Dites-lui que cela a mauvaise grâce de retarder, ce qui est la vérité. Je vous quitte, je souffre trop pour écrire plus longtemps... »

Une semaine passe, cependant, et puis encore une autre presque entière ; par les journaux Chateaubriand sait que l'édition a bien vu les vitrines le 15 juin ; il lit dans la *Quotidienne* un assez long extrait de son *Abencerage* ; il connaît, de loin, mille émotions ; mais l'exemplaire de la première livraison qu'on devait lui expédier la veille de la mise en vente (1), il l'attend encore en vain ; et il exprime son dépit à M. Le Moine, en une lettre bien amusante ; il y montre au surplus, sous ses grands airs à la *René*, un assez habile souci de ce que l'on a coutume, pré-

(1) «... Dites, je vous prie, à Ladvocat de ne pas manquer de m'expédier la livraison la veille de la mise en vente... » *Lettre inédite du 5 juin.*

sement, d'appeler le « lancement », ou la « publicité » :

*Lausanne, ce 26 juin.*

«... Il sera assez curieux que je n'aie pas un exemplaire de mes œuvres. Ladvocat me connaît, ou m'a deviné : il sait que je ne suis pas assez bête pour me relire ; c'est bien assez d'être forcé de lire les mots à mesure que je les écris pour la première fois!...

« Voyez M. Michaud, et remerciez. Je crois seulement que la citation de l'*Abencerage* est un peu longue, et fait trop connaître la petite nouvelle. Cela pourrait nuire à la curiosité, et par conséquent à Ladvocat, auquel je pense toujours. Moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde, je suis fort indifférent à tout cela.

« M<sup>me</sup> de Chateaubriand partira dans les premiers jours du mois prochain ; je la suivrai de près. Ainsi nous allons nous revoir, et nous embrasser de tout notre cœur dans notre Hermitage. Si la censure était mise, je précipiterais mon retour pour combattre et défendre encore une fois, tout vétéran que je suis, nos pauvres libertés. J'ai des amis qui m'aiment beaucoup à Paris, mais qui ne me donnent pas signe de vie : aussi je ne sais rien, pas même de mon édition et de son effet, que par les journaux.

« Je souffre toujours horriblement. Je marche avec une béquille, et il y a des semaines que je n'ai pas dormi un quart d'heure. Je passe des nuits debout, tant je souffre quand je veux me coucher.

« Est-ce que Ladvocat n'a pas envoyé un exemplaire à l'*Aristarque*, au *Globe* et aux autres petits journaux ? Ils n'annoncent pas ! »

Il est beau de mépriser la gloire ; mais ne la méprise pleinement que celui qui, d'abord, l'a pleinement savourée. D'évidence, Chateaubriand, en Suisse, est

empêché de la mépriser à fond, faute d'en pouvoir goûter préliminairement l'ivresse. Quoi ! On le publie à Paris ; et il resterait enterré à Lausanne ! Il en a la fièvre ; il presse aussitôt le retour de sa femme, qui ne doit précéder le sien que de quelques jours :

*Lausanne, ce 3 juillet.*

« Vous êtes tombé tout à coup dans le plus profond silence : cela nous inquiéterait si nous ne pensions qu'en cas de maladie vous n'auriez pas manqué de nous faire écrire par votre fils. Nous n'en voulons donc qu'à votre paresse.

« Je vous apprends que M<sup>me</sup> de Chateaubriand part le 12, et sera le 15 à Paris. Préparez donc son palais. Je ne tarderai pas à la suivre. La pompe va-t-elle bien ? Je crains toujours qu'elle ne soit bien rude et bien lourde (1).

« Je viens de lire l'excellent article de M. Feletz sur l'édition dans le *Journal des Débats*. J'ai remercié par ce courrier M. Feletz ; mais passez, je vous prie, chez lui, pour vous informer s'il a reçu ma lettre. Il demeure au palais de l'Institut, dont il est bibliothécaire.

« Vous figurez-vous que Ladvocat ne m'a pas encore envoyé un exemplaire ? Demandez-lui donc ce qu'il fait, s'il a remis des exemplaires aux journaux littéraires, particulièrement au *Globe*, au *Mercure* et aux *Annales Littéraires* ? Dites-lui aussi qu'Hyacinthe lui a mandé de ma part que la troisième livraison — (Essai Historique) (2) — était prête, et que je ne savais comment la lui faire passer. M<sup>me</sup> de Chateaubriand pourrait à présent s'en charger, et Ladvocat pourrait l'avoir le 16 de ce mois. Ce serait, je pense, tout

(1) Il s'agit de la pompe qu'on avait installée au-dessus du puits, dont on avait obstrué l'orifice, dans le jardin de la « petite maison » de la rue d'Enfer.

(2) C'est-à-dire l'*Essai sur les Révolutions*.

juste ce qu'il faut aux termes du contrat, puisque cette livraison ne doit paraître qu'à la fin d'août. Je serai à Paris pour corriger les épreuves. Les choses, alors, iront beaucoup mieux. Quand paraît la deuxième livraison ?

« Enfin, j'espère que Ladvocat doit être content, du moins si j'en juge du succès en France par le succès de l'étranger.

« Répondez sur tout cela avant le départ de M<sup>me</sup> de Chateaubriand ».

Ce départ a lieu, à un jour près, dans les délais fixés :

*Lausanne, ce 12 juillet.*

« .., M<sup>me</sup> de Chateaubriand part demain jeudi 13, elle sera à Paris pour dîner dimanche 16 ; elle compte bien vous trouver pour sa réception. Veuillez aussi avertir Clausel, Agier, et *tutti quanti*. M<sup>me</sup> de Chateaubriand vous remettra dimanche soir la troisième livraison, et des lettres pour Ladvocat. Vous voudrez bien les lui remettre lundi matin de bonne heure. Elle vous donnera aussi un petit paquet pour Bertin ; vous me ferez aussi grand plaisir de le remettre chez lui. Voilà donc toutes mes affaires en règle. Moi, je serai à Paris à la fin du mois pour corriger mes épreuves. J'aurai grand plaisir à vous embrasser... »

En attendant, il reste seul, quelques jours, à soigner, à la fois, son rhumatisme et sa gloire...

---

## XVI

### LE PARADIS DE LA RUE D'ENFER

*Une lettre en retard ou une femme affolée. — Le 30 juillet 1826, ou le diable qui se croit sincèrement ermite. — Ouf! ou « toutes les affaires réglées ». — De la sécurité financière à l'indolence politique, en passant par la paix conjugale. — Les graves critiques du grave Villemain. — L'ambassade de Rome!*

A peine, en ces derniers jours du mois de juillet 1826, M<sup>me</sup> de Chateaubriand a-t-elle eu le temps d'ébaucher une installation dans sa nouvelle maison de la rue d'Enfer — elle avait bien imprudemment juré, l'hiver dernier, de ne s'y installer jamais! — qu'elle est ressaisie de sa maladie de poitrine habituelle. C'est que le grand homme n'est plus là pour excercer sur elle l'enchantement qui la calme; il achève, en Suisse, de mettre au point la quatrième livraison de ses

*(Œuvres Complètes.* Elle compte les jours jusqu'à son retour ; si la lettre quotidienne qu'il lui a promise comme à une enfant venait, par hasard, à manquer, elle délirerait ; or la dernière de ces lettres, celle qu'il a dû écrire presque au moment de quitter Lausanne, n'est point parvenue ; et ce vendredi 28 juillet, M<sup>me</sup> de Chateaubriand envoie une supplication désespérée à M. Le Moine :

« Je perds la tête d'inquiétude. M. de Chateaubriand me mande dans sa dernière lettre du vendredi 21 : *Je t'écrirai encore lundi 24 et mercredi 26 avant mon départ.* Hier, je devais recevoir cette lettre du lundi. Ne l'ayant point, j'ai pensé que le courrier n'arrivait, comme à Lausanne, que le vendredi, et voilà l'heure passée, et point de lettre. Je ne puis croire à aucune négligence ; vous savez qu'il n'en met point, et moins que jamais me sachant malade. Si vous avez une lettre, faites-le moi dire, je vous en prie, car je suis si malade depuis huit jours que je n'ai pas besoin de ce surcroît de tourments : ma toux est redevenue affreuse, et mes crachements de sang continuels.

« Faites-moi donner de vos nouvelles, je vous prie, cher monsieur. Si vous savez quelque chose, faites-le moi dire, bon ou mauvais.

*Ce vendredi matin (1) »*

Le grand homme n'était ni noyé dans le lac de Lausanne, ni fracassé sur les chemins de la montagne avec sa berline, ni massacré en quelque embuscade par des bandits masqués à la solde des ministériels ; il faisait route vers sa trop tendre épouse,

(1) En tête de la lettre, le destinataire a inscrit : « M<sup>me</sup> de Chateaubriand (de Paris) ».

et, le surlendemain dimanche soir, 30 juillet, prenait gîte pour la première fois dans le petit « hermitage » de la rue d'Enfer après lequel, de loin, il avait tant de fois soupiré!...

Cette date, semble-t-il, fait époque dans sa vie. C'est avec un immense soupir, de lassitude et de satisfaction, qu'il pénétrait dans la maison choisie pour inaugurer son repos. Comme il l'avait écrit à son vieil ami : « toutes ses affaires étaient réglées, » et réglées au mieux de ses désirs.

Ses affaires financières, d'abord, étaient à peu près tirées au net. Certes, il lui restait bien des dettes, et des plus anciennes, de celles dont la barbe, comme il le disait en plaisantant, croissait avec les années ; la maison même où il s'installait, il ne l'avait point payée à moitié. Mais il avait espoir de la payer peu à peu, et de faire tomber une à une, patiemment, les autres chaînes qui le ligotaient encore. La publication de ses *Œuvres complètes* assurait son indépendance ; il allait toucher une assez grosse somme dans le délai d'un an, — cent cinquante mille francs environ, autant qu'on le puisse calculer, — et puis, jusqu'à sa mort, une rente viagère. Pouvait-il prévoir la faillite prochaine de son éditeur ?

Cette sécurité financière contribuait, pour une part, à assurer sa tranquillité conjugale : car M<sup>m</sup>e de Chateaubriand ne haïssait rien tant que « la pauvreté et le ménage chétif ; » beaucoup de ses méchantes humeurs venaient de la méchante vie de « panier percé » qu'elle reprochait à son mari. En Suisse, en tout cas, Chateaubriand a fait la paix définitivement

avec elle; ou plus exactement, à ce qu'il paraît, c'est elle qui l'a faite avec lui. Les années orageuses sont closes : cette femme que l'on a crue longtemps indifférente sinon à la gloire, au moins à la tendresse de son mari, et qui l'a aimé aussi passionnément qu'aucune de ses amantes, vient de subir une crise de deux années; elle a voulu s'évader, fuir un prestige qu'elle redoutait en y cédant sans cesse; elle a souhaité la mort, qu'elle a crue proche. Mais la voilà rentrée au foyer, résignée à son sort, sinon réconciliée avec lui. Et ce foyer est transporté auprès de l'Infirmierie Marie-Thérèse, de l'œuvre à laquelle elle a demandé la diversion nécessaire à ses secrets chagrins.

Est-ce à dire qu'elle ne boudera plus, qu'elle ne grognera plus, qu'elle n'entrera plus « dans ses grandes fureurs, » qu'elle ne fera plus à son grand homme de ces scènes qui le font penser aux caprices, parfois redoutables, de la mer armoricaine? Il ne peut exiger qu'elle renonce subitement aux vivacités d'un caractère impétueux; mais tous deux paraissent avoir conclu leur traité de paix, sur le principe de concessions mutuelles. Elle sera grande maîtresse, et surintendante à peu près absolue dans leur intérieur, et à « Marie-Thérèse; » lui, il ira, comme il l'entendra, et bientôt chaque jour, présider dans le salon de M<sup>me</sup> Récamier, et parler d'amitié et de politique dans le boudoir de M<sup>me</sup> de Duras...

Lui aussi, d'ailleurs, le grand homme, il a perdu, à partir de ces années-là, un peu de sa fougue apparente et de son impétuosité. Dans l'été de 1826, quand il rentre à Paris, il est au sommet de sa double gloire : la littéraire et la politique. Ecrivain, il se voit

salué avec admiration dans son œuvre complète (1) ; homme d'État, il est reconnu par tous comme le plus grand nom de l'opposition. Ainsi qu'il s'en vante dans ses *Mémoires*, il est « devenu, à l'intérieur, le dominateur avoué de l'opinion. » Chef moral de l'opposition qui va hâter la chute du ministère Villèle, il peut, s'il le veut, en devenir le chef actif et effectif. Le veut-il ? il semble qu'il ne le sache pas trop lui-même...

Il donne, en tout cas, à ses amis, l'impression, plus ou moins nette, qu'il ne le veut pas. L'un des plus dévoués, Villemain, l'a justement noté : « ... Sa retraite dans un lointain quartier de Paris, sa maison et son jardin abrités par une infirmerie pour de vieux prêtres, furent bientôt isolés. Il était un drapeau plutôt qu'un chef... De près, il attirait peu. Une habi-

(1) Non point par tous cependant. Parmi les jeunes romantiques, plusieurs sont réfractaires à son influence, et, plus ou moins discrètement, expriment quelques-unes des réserves ou des critiques auxquelles Sainte-Beuve, en 1849, dans son cours de Liège donnera tant d'éclat. On en trouve un bien curieux témoignage dans les articles, récemment retrouvés par miss Doris Gunnell, que Stendhal envoyait entre 1822 et 1829, à des revues anglaises, et qu'il signait L. P. N. D. G. (Le Petit Neveu de Grimm, comme le conjecture M. Emile Henriot). Chateaubriand y est appelé « notre grand hypocrite national » ; et sa « boursoffure » y est, à plus d'une reprise, raillée : ces deux reproches n'étonnent point de la part de Stendhal. Mais quand le bruit courut que Ladvoat avait acheté 550.000 francs les œuvres complètes de Chateaubriand, il ne l'enregistra qu'avec des commentaires désagréables. Il écrivit que l'importance d'une telle somme était tout à l'honneur des lettres françaises, mais que l'éditeur en serait pour ses frais. Et lorsque, trois ans plus tard, on apprit que Ladvoat faisait en effet d'assez mauvaises affaires, il déclara sans aménité : « ... Les écrits de Chateaubriand sont trop empreints d'hypocrisie pour être lus aujourd'hui... On ne saurait trouver de meilleure preuve des progrès que fait le bon sens en France depuis quinze ans, que la chute des ouvrages de M. de Chateaubriand. » Mais la voix isolée, et, d'ailleurs, déguisée d'Henri Beyle n'était alors qu'une dissonance imperceptible dans un concert d'éloges. Voir *Emile Henriot : Courrier Littéraire*, pp. 101-106.

tude de fierté polie, trop souvent glaciale, de longs silences, une sorte de rêverie ou de distraction apparente au milieu du plus vif intérêt s'agitant autour de lui, c'étaient là comme autant d'obstacles à ce caractère de chef de parti... » (1)

Bref, il laisse entrevoir désormais une espèce de dédain ou de lassitude de l'ambition. Est-ce la faute de la vieillesse dont l'ombre commence d'envahir son chemin ? Est-ce mépris des mille agitations par où il faut acheter un pouvoir trop éphémère ?... Chateaubriand, n'a pas renoncé encore à être ambitieux ; mais il est ambitieux presque à son corps défendant. Il ne se satisferait que de la première place ; et l'on dirait qu'il laisse un peu indolemment au destin le soin de l'y porter. Plus que dans les années précédentes, il se dédouble ; il se regarde vivre : on dirait qu'une source intérieure de poésie, longtemps comprimée, a recommencé de jaillir brusquement en lui, et qu'à certains moments elle le submerge tout entier...

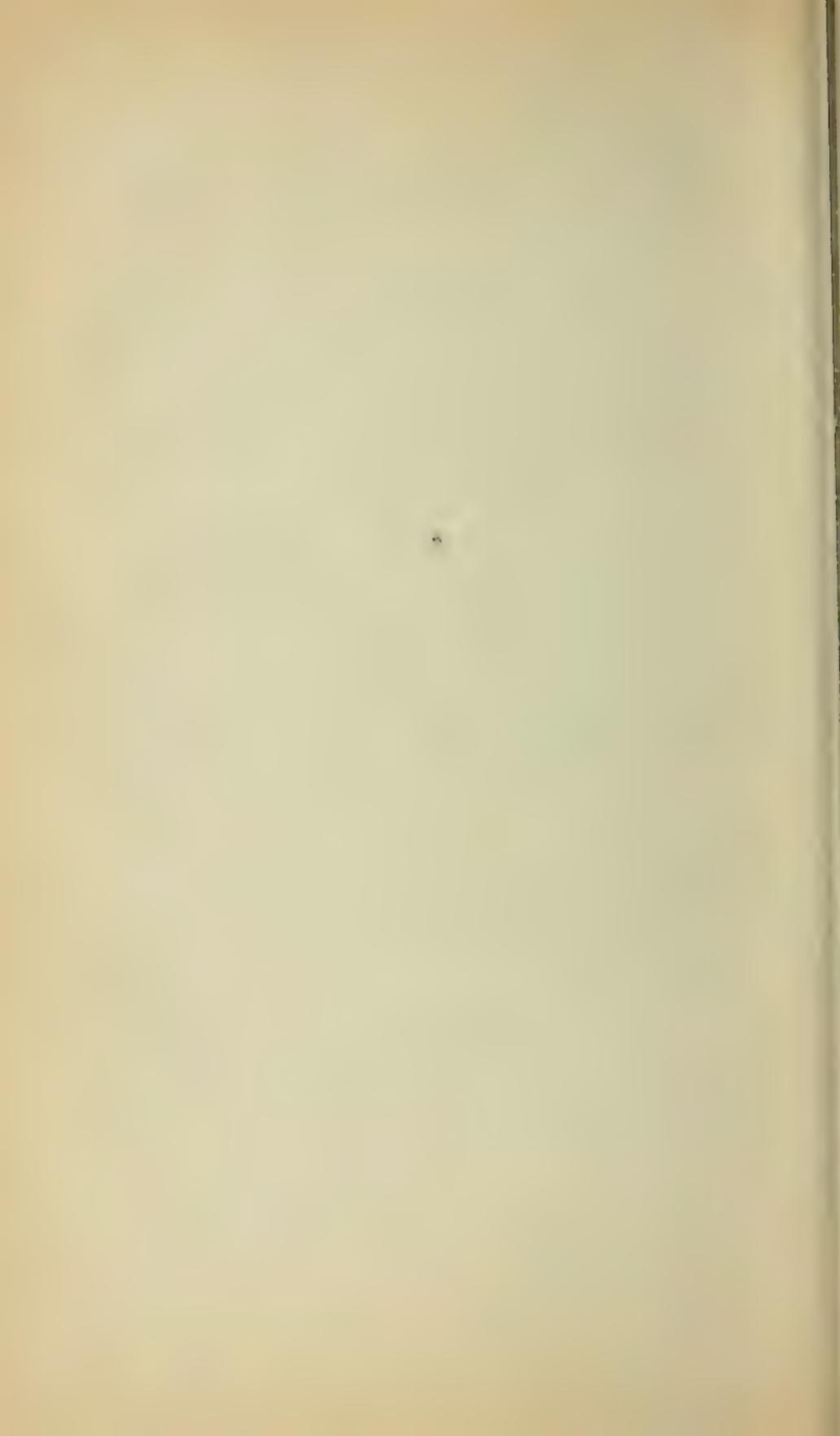
C'est dans ces dispositions que le surprennent la chute du ministère Villèle où il a pris tant de part, l'avènement du ministère Martignac qui, sans la répugnance peut-être fatale de Charles X, aurait pu être un ministère Chateaubriand ; malgré les supplications, ou les imprécations assourdies de ses amis, il refuse le moindre portefeuille ; et, comme en 1821 il avait accepté l'exil de Berlin, il se précipite vers l'exil de Rome. Ambassadeur à Rome ! Ces mots le grisèrent

(1) Villemain. *La Tribune moderne : M. de Chateaubriand*. Paris, 1858, pp. 438 et suivantes.

dès qu'on les lui prononça : « ... Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître (même par calcul de renommée) dans la ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique !.. » Sur quoi Villemain observe que ce poète n'est guère sérieux de se plaire à de tels « jeux d'esprit » ; il dogmatise que « la vie publique a des devoirs plus graves et des prévoyances plus laborieuses » ; que « l'ambition du service public, si elle est élevée et sincère, n'a pas de meilleure apologie que sa persévérance et sa ténacité... » A-t-il tellement tort ?

Chateaubriand n'en ferme pas moins sérieusement l'oreille à toutes les récriminations dont ces graves lignes du grave Villemain nous ont transmis l'écho ; il accepte d'être ambassadeur à Rome ; M<sup>me</sup> de Chateaubriand n'est pas moins grisée à l'idée de devenir ambassadrice auprès du Pape. Elle laisse le gouvernement de l'Infirmerie Marie-Thérèse à la sainte et malade sœur Reine ; il laisse ses *Mémoires* à M<sup>me</sup> Récamier, et, comme d'habitude, le soin de toutes ses affaires temporelles à M. Le Moine... Puis tous deux, l'ambassadeur et l'ambassadrice, avec une joie un peu fastueuse, ils partent pour l'Italie, par la Suisse, le 14 septembre 1828.

---



## XVII

### L'AMBASSADE DE ROME

*Sur la route de Rome : un cortège de fantômes. — L'Italie décolorée. — Désenchantements, tristesses, mélancolies. — L'Hermitage et « la petite maison du jardinier ». — La mort de la sœur Reine, la désertion de la sœur Sophie et la réponse impertinente de la sœur Mathieu. — La maladie du ministre des Affaires étrangères : incertitudes d'ambition ; renonciations conditionnelles aux grandeurs. — « Monsieur de Chateaubriand, je vous plains ! » — La mort du Pape. — Les embarras du Conclave et ceux de l'Infirmerie. — Encore la sœur Sophie !... Les guignons de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. — Le petit chat du bon Pape. — « J'ai fait nommer un Pape tout à moi !... » — La maladie de M. Le Moine. — Le jour de Pâques à Rome et le col de déesse d'Hortense Allart. — La soirée du 29 avril, ou la dernière fête de Chateaubriand. — Le retour à Paris.*

Sa voiture n'a pas roulé quelques heures sur cette route de Rome deux fois déjà parcourue par lui

— en 1803 et en 1822, — que Chateaubriand aperçoit mille fantômes en train de se lever pour saluer son passage ; dès l'Yonne, c'est le fantôme de Joubert ; puis celui de Pauline de Beaumont, dont les cendres là bas, — *hic jacent cineres...* — dorment au terme du voyage, dans l'église Saint-Louis des Français ; que vait-il faire à Rome, sinon s' « entomber » sans doute parmi tant de sépulcres ? Il voudrait retourner ; il courbe le front sous le faix des souvenirs ; il gémit, dans sa première lettre à Juliette Récamier, après lui avoir parlé de Pauline : « Si vous ne me restiez pas, que deviendrais-je?... » Dans toute sa correspondance, va percer comme l'accent d'un secret désespoir ; et en même temps l'accent d'une tendresse plus affectueuse pour les quelques amis sûrs dont le dévouement est toujours une consolation. Jamais il n'a montré tant de bienveillants égards au vieux M. Le Moine, embarrassé alors de quelques soucis de famille, et désireux de faire liquider sa pension de fonctionnaire par le redoutable ministère des Finances. Il lui écrit de sa première halte importante en Suisse :

*Lausanne, dimanche 21 septembre 1828.*

« Me voilà à Lausanne, mon vieil ami. M<sup>me</sup> de Chateaubriand a un peu souffert, et souffre encore ; mais au dernier résultat, le voyage lui a fait du bien et à moi aussi. La grande affaire est maintenant le Simplon : nous le passerons le 25 ou le 26.

« J'ai un extrême désir d'apprendre le résultat de votre visite au ministère des Finances. Je ne serai heureux que quand vous le serez.

« Depuis mon départ (et il y a déjà huit jours) j'ignore absolument la politique. Je m'en vais chercher mes nou-

velles destinées sans y prendre le moindre intérêt, et en n'aspirant qu'à finir le *plutôt* possible cette vie errante. Ne manquez pas de nous écrire le *plutôt* (1) possible à Rome. Nous y serons du 10 au 14 du mois prochain. Nous avons trouvé ici le joyeux abbé de Bonnevie (2). »

Un fantôme de plus, ce prêtre au nom duquel tant de mélancoliques souvenirs sont associés, et qui, depuis un quart de siècle, n'en garde pas moins cette appellation homérique : le « joyeux abbé » ! Peut-être est-ce de l'avoir rencontré au seuil des montagnes qui renforce encore la morosité du voyageur : du haut de leur dernière cime, après avoir passé le Simplon, il aperçoit l'Italie « encore plus décolorée que lors de son voyage à Vérone, en 1822... »

Il ne l'aime point davantage, d'abord qu'il y a posé le pied ; c'est un billet encore désabusé qu'il expédie de Milan, le jour même sans doute que, « de la fenêtre de son auberge », il se désola de « compter en un quart d'heure dix-sept bossus qui passaient dans la rue, » — dix-sept bossus dont la gibbosité lui parut le symbole de la « déformation » que « la schlague allemande infligeait à la jeune Italie » :

*Milan, le 29 septembre 1828.*

« Un mot, mon vieil ami. Nous allons pas mal, surtout ma femme qui engraisse ; mais elle est mortellement inquiète de l'Infirmierie et de la Sœur Reine. Nous regret-

(1) C'est Chateaubriand qui souligne, et qui, par deux fois, fait la faute d'orthographe.

(2) Cette lettre permet de rectifier la date du passage à Lausanne donnée par les *Mémoires* «... Arrivé à Lausanne le 22... » ; c'est le 21 qu'il faut lire.

tons tous les jours notre hermitage et nos amis. J'ai eu quelques atteintes de mon mal, mais la haute Italie achèvera d'enlever tous ces rhumatismes. J'ai grande envie de savoir où vous en êtes avec le ministre des Finances... »

Enfin, voici Rome, avec l'immensité de sa paix et de ses ruines, et « la croix de Saint-Pierre sur la ville des Césars. »

La première impression n'est point enivrante; et Chateaubriand ne la dissimule ni à M<sup>me</sup> Récamier, ni à M. Le Moine, à qui il écrit aussi par le premier courrier, puisque c'est lui qui continue, comme jadis, de porter à l'Abbaye-au-Bois les lettres les plus importantes :

*Rome, ce 11 octobre 1828.*

« Je suis arrivé avant-hier 9, mon vieil ami. Je vous ai écrit plusieurs fois de la route (1). J'espérais trouver un mot de vous ici : il n'y est pas et cela m'a fait de la peine...

« Ma femme est souffrante. Moi je suis fort triste et fort dégoûté de mes grandeurs. Ce n'est pas ici que je dois être. J'espère vous servir bientôt. Hyacinthe se rappelle à votre souvenir. A vous pour la vie. »

Comme au début de toutes ses autres ambassades, Chateaubriand sent d'abord l'amertume du dépaysement et la crainte qu'on ne l'oublie à Paris ; ni Rome, ni le soleil n'y peuvent rien ; il s'ennuie. Il l'a confessé dans ses *Mémoires* : « A mon arrivée dans la ville éternelle, je sens une certaine déplaisance, et

(1) « Plusieurs fois » c'est-à-dire plus de deux ou trois fois. Mais en plus des deux lettres précédentes, un seul billet insignifiant de cinq lignes, daté de Lausanne, le 23 septembre, s'est retrouvé au dossier.

je crois un moment que tout est changé... » « Déplaisance... » ce n'est point assez dire ; les lettres rendent le son de l'inquiétude et d'une véritable tristesse :

Rome, ce 21 octobre 1828.

« Votre lettre du 29 septembre, mon vieil ami, m'a fait une grande peine et un grand plaisir. Je regrette autant que vous notre petite solitude de la rue d'Enfer. Aussi, malgré l'excellent accueil qu'on m'a fait ici, j'espère ne pas y demeurer longtemps. J'espère aussi que Martignac tiendra sa parole, quoique je me défie beaucoup des paroles de ministre (1). Enfin, le pis-aller sera de finir nos jours

(1) Quelle parole ?... On ne voit nulle part, et pas même dans le livre de Villemain, fort au courant cependant des intrigues politiques qui accompagnèrent la formation du ministère, que Chateaubriand soit parti pour Rome avec une promesse quelconque — une promesse politique s'entend. Mais sans doute s'agit-il d'une toute autre promesse : elle touchait de près aux intérêts financiers de Chateaubriand. Lamartine la connut : on lit dans son *Cours Familier de Littérature, Entretien LI* : « ... Des anecdotes bien curieuses sur les négociations financières qui précédèrent son départ, et qui impatientèrent le roi, pourraient être racontées ici : Mme Récamier ne dut rien ignorer de ces pressions exercées par les besoins de son ami sur Charles X ; mais on n'en trouve pas trace dans ses Mémoires ; on les trouvera dans M. de Vitrolles ». — A quoi Sainte-Beuve — après avoir cité ce texte au tome II de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, p. 409 — ajoute ces renseignements : « ... M. de Vitrolles nous dira sans doute... que M. de Chateaubriand fit ses conditions avant de consentir à n'être qu'ambassadeur ; or l'une de ces conditions fut que, comme il avait été *indûment* privé de son titre de Ministre d'Etat en 1816 et, par suite, du traitement qui y était affecté, on lui tiendrait compte de tout l'*arriéré* qui (le principe admis) lui était dû, c'est-à-dire de toutes les années de ce traitement qu'il n'avait pas touchées depuis 1816. Il fallut, pour satisfaire à cette incroyable exigence, mettre à contribution la caisse secrète de deux ministères... » Sainte-Beuve semble croire, ici, que le rappel de traitement réclamé par Chateaubriand portait sur toutes les années comprises entre 1816 et 1828 ; mais Chateaubriand avait été réintégré dans son titre de Ministre d'Etat à son retour de Berlin, au printemps de 1821 ; il ne pouvait donc réclamer que le traitement afférent à quatre ans et demi environ — soit, à raison de 24 000 francs par an, à peu près 108 000 francs...

ensemble à l'Infirmierie, quand je vous aurai fait bâtir au bas du jardin la maison du jardinier. J'aurais bien désiré que vous eussiez placé votre fils, et qu'ensuite vous fussiez venu me chercher avec ma cousine Bonne (1). Ce serait là la perfection. Je m'ennuie fort, et si bientôt on ne me rappelle, il faudra bien que je rappelle moi-même. Au reste, il est impossible d'avoir plus de modération, de bienveillance et de douceur que le gouvernement romain, et il est bien loin de toutes les furibonderies de ces dévots de la *Gazette*, naguère des espions de police et piliers de thé (2).

« Donnez-moi souvent de vos nouvelles ; elles font toute ma joie ainsi que celle de M<sup>me</sup> de Chateaubriand...

« Informez-vous de mon petit perruquier. Le pauvre diable doit avoir besoin de quelque secours. Ma femme vous dit mille choses, et moi à mes bonnes cousines. »

Deux jours plus tard, cependant, aucune lettre de M. Le Moine n'est encore arrivée ; que fait-il à Paris ? Que devient l'Infirmierie sous sa garde indolente ? M<sup>me</sup> de Chateaubriand elle-même s'arroge de le relancer et, presque, de le tancer :

*Rome, 23 octobre 1828.*

« Nous attendons avec impatience la poste d'aujourd'hui, espérant qu'elle nous portera un mot de la petite société,

(1) La seconde des « bonnes cousines d'Acosta », la première, Jenny, étant morte en 1823.

(2) Les ordonnances du 16 juin 1828 sur les écoles secondaires ecclésiastiques et les petits séminaires avaient provoqué en France, parmi certains évêques, et dans les partis d'extrême-droite, une grande effervescence ; quelques exaltés avaient même parlé, après une lettre de protestation publiée par les évêques, d'une rupture menaçante entre le Saint-Siège et le Gouvernement.

qui s'entend à merveille pour mettre ses œufs dans un sac, puis nous laisser des siècles sans nouvelles. J'ai cependant reçu une lettre de vous qui m'a fait grand plaisir : il me semble qu'elle m'a rapprochée de nos amis. Je vous en prie, cher monsieur Le Moine, continuez vos visites dans la rue d'Enfer ; je les reçois de cœur et d'esprit ; nos bonnes sœurs causeront pour moi. Ces pauvres filles ont grand besoin de voir nos amis, qui sont les leurs.

« Je vous écris dans mon lit, où je suis avec un de mes catarres (*sic*) parisiens que le beau ciel de Rome n'adoucit point. Je n'ai donc encore vu que Saint-Pierre et le Colisée. Que vous dirai-je de ces deux chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Rome ? Il faut les voir ; ils vous attendent avec deux vieux amis qui ont bien aussi leur mérite.

« Je crois qu'il n'est pas permis de dire qu'on regrette quelque chose ici ; cependant il ne se passe pas et, grâce à Dieu, il ne se passera pas de jours que je ne regretterai ce *dont j'avais l'air de faire si bon marché*. Il me semble à présent que toutes ces graines amères qui venaient trop souvent se mêler à nos douceurs de notre solitude n'étaient rien auprès de ces quatre cents lieues qui se déroulent entre moi et la rue d'Enfer. Nos bonnes sœurs, les excellentes cousines, M. Henry, ces Jouberts (*sic*) et vous, cher monsieur... l'Infirmerie... et la Chaumière. Je ne comprends pas que nous ayons pu vouloir d'autres biens et d'autres intérêts dans la vie ; surtout à notre âge, où un jour *n'est pas comme mille ans*, mais au moins comme un an devant Dieu. Je voudrais et ne voudrais pas vous dire (à tous) de venir nous voir : vous sentirez mes raisons. Ne vaudrait-il pas mieux ? Mais hélas !... il y a bien des choses à dire là-dessus ; mais ce n'est pas le moment ! »

Et, quelques heures plus tard, au moment de plier la lettre et de l'inclure en son diplomatique courrier,

Chateaubriand, d'une haute écriture presque irritée, l'orne de ce rappel à l'ordre :

« P.-S. — Voilà donc la poste arrivée. Rien de vous ni de personne. Cela nous désole ! Tâchez donc de régulariser votre correspondance !... »

Un deuil de famille, cependant, était la seule cause du silence où le vieillard, un instant, s'était enfermé. Nouvelle occasion, pour Chateaubriand, de lui envoyer des paroles affectueuses, et d'évoquer l'oasis de la rue d'Enfer :

*Rome, 28 octobre 1828.*

« J'ai appris, mon vieil ami, la mort de votre beau-fils, et la peine que cette mort vous a faite. Venez nous trouver ; nous tâcherons de vous consoler ; ou plutôt, faites que nous rentrions bien vite dans notre solitude de l'Infirmerie. C'est là qu'il nous faut achever nos vieux jours ensemble. Je vous bâtirai pour vous et Adélaïde (1), un joli petit appartement dans la maison du jardinier, au bas du jardin. Je suis si las de courir le monde que, si on ne me rappelle pas bientôt, je reviendrai moi-même au gîte ».

Il est las, bien las, si las...

Bientôt, cependant, comme il l'écrit dans ses *Mémoires*, « il reprend au soleil et aux fleurs ; peu à peu la fièvre des ruines le gagne et il finit, comme mille autres voyageurs, par adorer ce qui l'avait laissé froid d'abord... » Novembre le trouve plus en train, et même en train de politique ; il commence de rédiger un grand mémoire touchant la question

(1) La servante de M. Le Moine, semble-t-il.

d'Orient et ses répercussions possibles sur le Rhin. Mais, hélas ! de mauvaises nouvelles surviennent de Paris : la sœur Reine, la supérieure de l'Infirmerie, est mourante ; une ou deux sœurs menacent de quitter la maison : que de soucis ménagers, et qui ne vont point adoucir le caractère de l'ambassadrice !

*Rome, ce 8 novembre 1828.*

« Continuez de m'écrire ; vos joies et vos peines me plaisent également. Votre compte est très exact ; et je vous continue votre portefeuille des finances.

« ... Maintenant, voici un détail plus triste et plus important. Si nous perdons la pauvre sœur, ma femme désire vivement qu'elle soit enterrée dans le petit caveau, sous la chapelle de Sainte-Thérèse. Mais pour cela, il faut obtenir une permission de je ne sais quelle autorité (peut-être le préfet de Paris). Demandez, je vous en prie, en mon nom, et en celui de ma femme, cette autorisation.

« Si nous avons perdu cette pauvre sœur lorsque vous recevrez cette lettre, et qu'elle fût enterrée quelque part, faites bien marquer la fosse, parce que, dans quelques années, si nous vivons, nous voulons faire exhumer cette compagne de la fondatrice de l'Infirmerie, et la reporter dans le petit caveau.

« Dites de plus, je vous prie, à la sœur Sophie, que je la prie de rester, que sa retraite détruirait l'ouvrage de la sœur Reine, qu'elle doit faire un sacrifice à sa mémoire, et à l'attachement de M<sup>me</sup> de Chateaubriand pour elle, que M<sup>me</sup> de Chateaubriand serait déjà partie si elle n'était malade, pour aller au secours de ses bonnes sœurs et de ses malheureux ; que nous ne tarderons pas à revenir ; que tout s'arrangera ; que nous finirons nos jours ensemble en paix et priant pour notre sainte Reine... Tout à vous, mon vieil ami. »

La sœur Reine, en effet, était morte à la date de cette dernière lettre ; la sœur Sophie était retournée dans son couvent, et M. Le Moine proposait de promouvoir une certaine sœur Mathieu à leur succession. Catastrophe que cette seule perspective !

*Ce jeudi, 20 novembre 1828.*

« Mille remerciements de tous les détails que vous me donnez de l'infirmerie. J'en communiquerai à M<sup>me</sup> de Chateaubriand tout juste ce qu'il faut lui communiquer. Elle ne veut pas entendre parler de la sœur Mathieu. Cette sœur lui a fait, à je ne sais quelle époque, une réponse impertinente, qu'elle ne lui pardonnera jamais. Il faut aussi à tout prix que la sœur Sophie rentre. Au surplus, soyez sûr que nous ne serons pas longtemps ici ; : mon parti est pris. Je veux finir mes voyages, et aller mourir dans mon coin auprès de mes vieux amis... »

Par bonheur, quelques excellentes nouvelles politiques tempèrent les soucis diplomatiques inspirés par tant de remuantes cornettes :

*Ce jeudi, 25 novembre.*

«... Pourvu que sœur Sophie rentre à l'Infirmerie, tout ira bien, j'espère. Vous nous reverrez très certainement au printemps, et nous achèverons la réorganisation. Voilà enfin mes amis nommés au Conseil d'État et dans les préfectures : Dieu soit loué ! On m'a tenu parole ! Cela est rare dans ce siècle. Mais vous, n'obtenez-vous rien de Roy (1) ?... Je veux lui écrire : je ne mourrai content que quand vous le serez... »

La tristesse, cependant, revient comme par vagues. Point d'autres distractions que le projet de monument

(1) Le ministre des Finances, assez lié avec Chateaubriand.

à élever au peintre Poussin : que les promenades, ou parmi les ruines, qui, même sous les fleurs, parlent de la cruauté du temps, ou parmi les souvenirs, qui se transforment en regrets pour parler de vieillesse et de mort ; qu'une correspondance avec une certaine marquise de Vichet, qu'on croit jeune, et qui, de son château du Vivarais écrit « ami chéri » ; ou que les grands *ricevimenti* diplomatiques, hantés « par tous les cardinaux de la terre ». Ah ! René, que les jours de cet hiver sont pesants à Rome ; et qu'ils seraient plus légers à Paris !

D'autant qu'à Paris une intrigue se prépare au cœur du ministère ; le ministre des Affaires étrangères, M. de La Ferronnays, est bien souffrant ; plusieurs fois déjà l'on a parlé de sa démission : quel sera son successeur ? Tout le parti libéral désire Chateaubriand ; des journaux ont imprimé son nom... Mais le moment venu, lorsqu'au 2 janvier 1829, M. de la Ferronnays, vaincu par le mal, eut enfin déposé son portefeuille, on s'est contenté de lui donner un successeur « intérimaire », M. de Portalis, peu désigné pour diriger les grandes affaires... Chateaubriand se dépîte ; il peut espérer cependant qu'on lui réserve la place pour le printemps. La désire-t-il, au fond ? Il n'en sait rien ; sa grande lassitude le reprend : avec cela, depuis la mort de la sœur Reine, les affaires de l'Infirmierie vont au pis. Que de motifs de maudire Rome, et d'aspirer à Paris ! Mais Paris, sera-ce le repos, ou bien l'activité ? A M. Le Moine, Chateaubriand affirme qu'il n'a soif que de celui-là :

27 décembre 1828.

« Ne faites plus qu'un vœu pour moi, celui de mon prompt retour à l'Infirmerie, pour m'y ensevelir à jamais... Grand merci de l'article de la *Gazette* ; c'est un mensonge, ou une bêtise, voilà tout ! »

12 janvier 1829.

«... Ma pauvre femme est toujours dans le désespoir de son Infirmerie ; elle ignore pourtant en partie combien les choses ont été encore plus désastreuses qu'elle ne le croit. Il faut la laisser dans cette ignorance jusqu'à ce que la prospérité soit revenue. Au reste, nous sommes toujours merveilleusement bien traités à Rome, où j'ai eu le bonheur de faire assez bien les affaires du Roi. J'aurai le grand plaisir de vous embrasser après Pâques, mais cela sans rupture, sans bruit, sans toutes ces bêtises et sottises de nouvelles de journaux, tout simplement par un congé en règle, et après que les principaux orages de la session seront passés... »

Et voici, quelques jours plus tard, une renonciation aux grandeurs de ce monde, plus catégorique que toutes les précédentes — où la colère et le dépit font un peu plus que de se laisser entrevoir : c'est que l'intérim de M. de Portalis aux Affaires étrangères se prolonge, et qu'on a écrit de Paris que la désignation provisoire aurait des chances de se transformer en nomination définitive :

Rome, ce 7 janvier.

« J'ai reçu votre lettre du 8 avec le petit morceau de la *Gazette* ; tout cela ne m'importe plus. Je songe à vous, à mes amis et à moi-même. Je viens d'écrire à Roy. Je don-

nerais, je vous assure, de mon sang, pour que vous eussiez ce que vous désirez. Une fois votre vie arrangée, vous viendriez la finir avec nous. Il faut aussi songer à vous retirer, à soigner votre santé, et ne plus troubler votre repos des sottises de ce bas monde. Pour moi, j'en suis si las que je ne prends plus à rien. Je vois par les journaux combien on s'occupe de moi ; on ne sait pas à quel point toute idée d'ambition est loin de mon esprit, combien je suis indifférent aux changements de ministre : que ce soit Pierre ou Paul, peu m'importe. Je ne veux que ma solitude de la rue d'Enfer. J'y reviendrai, mais je ne ferai ni scène ni bruit. Je n'ai l'intention de rien brusquer, de ne blesser aucune conscience ; un simple congé en bonne forme me ramènera presque après la session à Paris ; alors toutes les grandes questions seront décidées ; on ne pourra plus dire que je suis venu pour intriguer, pour entrer au Conseil ; je serai venu pour arranger les affaires de la pauvre Infirmerie, pour soigner ma santé qui n'est guère bonne, et surtout pour vous embrasser, comme je le fais aujourd'hui de tout mon cœur »

Peut-on mieux rédiger une abdication en règle ? Et sans doute, en la rédigeant, l'ambitieux mal corrigé pensait au singulier incident survenu à l'une de ses dernières réceptions ; une Anglaise bizarre, un peu magicienne sans doute, ni jeune ni jolie au surplus, lui avait lancé ce mot, « après l'avoir regardé entre les deux yeux : « Monsieur de Chateaubriand, vous êtes bien malheureux ; je vous plains... » Et elle avait aussitôt disparu dans la foule...

Mais le pape meurt, le frêle et ascétique Léon XII, qui vivait comme un doux anachorète, dans un coin du Vatican, entre son chat et un plat de *polenta*. Le

pape meurt ; et voilà aussitôt ragaillardir le dolent ambassadeur ; René qui vient de renoncer toutes les grandeurs se réjouit de pouvoir tendre la main vers une grandeur nouvelle. Comme il a eu « sa » guerre, six ans plus tôt, il est sur le point d'avoir « son » conclave ; il a refait un roi ; il va « faire un pape » ; quelle besogne ! Il s'y précipite tout entier.

Au milieu des intrigues et des luttes, il n'a plus le temps d'écrire à M. Le Moine que de brefs billets, mais combien symboliques de son activité !

*Rome, 12 février.*

« Ma dépêche télégraphique de Lyon vous aura appris la mort de cet excellent pape, dont j'avais gagné toute la confiance. Me voilà à présent dans les embarras d'un conclave ; mais il sera fini avant Pâques et par conséquent ne m'empêchera pas de vous embrasser à cette époque. J'ai écrit pour vous à M. Roy ».

*P.-S.*

... Comment ne pas reproduire ce *post-scriptum* ? Il est de la plus belle et cérémonieuse écriture d'Hyacinthe Pilorge, et marque bien les égards et l'estime que l'on avait, autour de l'ambassadeur, pour son plus vieux et plus fidèle confident :

« M. de Chateaubriand me permet d'offrir tous mes respects à M. Le Moine, ce que je suis tenté de faire toutes les fois que je ploye une lettre pour lui, et même plus souvent encore, et ce que je n'ose, dans la crainte de l'importuner. Nous ne sommes pas un jour ici sans nous entretenir du meilleur ami que je connaisse à mon excellent patron.

« Mes civilités les plus empressées à MM. Le Moine fils, et mes obéissances accoutumées à leur père.

« HYACINTHE. »

Quelques jours plus tard, Chateaubriand ne griffonne qu'un billet, mais qui définit nettement la partie à engager :

*17 février.*

« Les journaux vont radoter de moi à présent, de nouveau et d'une autre manière. Il s'agira du Pape *que je vais faire nommer ou que l'on nommera sans moi et malgré moi*. Laissez dire; l'essentiel est que rien ne sera changé à ma position (1). »

Sans doute jusqu'à l'élection pontificale ne trouverait-il plus même le loisir d'écrire à son vieil ami, si les affaires de l'Infirmerie ne s'embrouillaient tout d'un coup, autant que celles du Saint-Siège. L'indispensable sœur Sophie, revenue pour quelques semaines, est repartie de nouveau.

*5 mars 1829*

«... Quant à ma politique, elle ressemble à la vôtre : je ne demande rien : je ne me mêle de rien, je laisse dire de moi et de mes projets tout ce que l'on veut : je n'ai jamais varié pour mon avenir... Alors (2), quand je serai avec vous, nous verrons ce qu'il sera bon de faire pour en finir de ma vie errante. En attendant, je m'occupe de vous donner un Pape aussi bon, et qui m'aime autant que celui que nous avons perdu. J'ai toujours l'espoir que nous l'aurons pour la Semaine sainte, et peut-être avant.

« J'ai été, et je suis encore bien souffrant. Dites à ma cousine Bonne que j'ai reçu sa lettre du 18 février relative à la sortie de la sœur Sophie, que je tâcherai de le dire à Céleste tout doucement... »

(1) C'est Chateaubriand qui souligne.

(2) C'est-à-dire vers Pâques : Chateaubriand a repris sur son congé les explications du billet précédent.

Cette affaire de la sœur Sophie se mêle bien curieusement à celles du conclave :

Rome, 14 mars.

« Un mot, un seul mot, mon vieil ami. Ce que vous dites de votre santé me désole. Soignez-vous pour nous : nous allons bientôt revenir. Je suis plongé dans les affaires les plus importantes pour la France et pour l'Europe. J'espère déjouer bien des intrigues que j'ai découvertes. Les cardinaux français sont descendus chez moi, au grand mécontentement des brouillons et des artisans de discorde. Dieu veuille que nous ayons bientôt un pape pacifique comme Léon XII ! J'aurai bien mérité du Roi et de mon pays.

« Dites à l'excellente cousine Bonne que j'ai annoncé *en partie* la sortie de la sœur Sophie ! *je file la carte* le plus doucement que je puis. Je remets toutes mes affaires pécuniaires entre vos mains : tout ce que vous ferez sera bien fait... »

Le lendemain, enfin, M<sup>me</sup> de Chateaubriand connaît l'étendue de la catastrophe ; elle la supporte sans trop de lamentations, à en juger par cette lettre :

Rome, ce lundi 16 mars 1829.

« Notre bon et ancien ami, vous ne m'écrivez pas, parce que je ne vous écris pas. Hélas ! en ai-je le temps ? Demandez à la pauvre Bonne, comme je lui parle de vous et comme je lui parle peu d'elle dans mes lettres ! Cette Infirmerie, que Dieu m'a donnée comme pour expier tous mes péchés, m'occupe tellement que je suis obligée d'envoyer à Paris des *in-folio* sur son compte, toujours croyant avoir oublié quelque chose qui pût lui être utile. Ensuite ma santé, qui est détestable, et ici des occupations dont on ne peut se faire l'idée, doivent

rendre tous mes amis indulgents. Vous devriez m'écrire un mot tous les courriers, mais sans exiger de réponse.

« Qu'est-ce qui a donc pu nous enlever une seconde fois notre pauvre Sophie ? Cela me fait presque autant de peine que la mort de notre chère Reine. Je suis fâchée que Bonne m'ait caché ce nouveau guignon : j'ai dans l'idée que c'est sœur Mathieu qui l'a causé, et moi je ne tenais à sœur Mathieu que par tout le bien qu'on m'en disait.

« J'approchais de mon petit congé ; mais, mon Dieu ! mes forces me permettront-elles d'entreprendre ce voyage ? Bonne me mande aussi que vous êtes souffrant ; mais elle ajoute que vous vous purgez... Alors, vous voulez vous tuer ? Au nom du ciel, buvez, mangez, promenez-vous et ne vous droguez pas : je vous le répète, vous êtes le plus mauvais médecin du monde.

« Je pense que vous ne songez pas encore à marier le Dauphin (1) ; cependant, d'après ce qu'on me mande, je ne serais pas étonnée de le voir arriver un jour ici en courrier ; si cela arrive, je le prie de ne pas laisser son grand-père derrière lui. Au vrai, dites-moi donc si vous ne pourriez pas — comme souffrant — obtenir un congé et vous mettre en second dans la calèche d'un de nos attachés ? Le voyage ne vous coûterait rien, et vous retourneriez à Paris *toujours avec quelqu'un de l'ambassade*.

« Je crois qu'une des choses qui me fait (*sic*) mal à Rome, c'est de n'avoir pas quelqu'un à quereller ; à Paris, comme c'était une habitude journalière avec vous, cela me faisait faire la digestion : venez donc quand ce ne serait que pour me guérir. Après cela, en vous y prenant bien, vous verriez peut-être encore, sinon l'exaltation, au moins le couronnement du Pape, qui se fait plusieurs jours après ; puis, les fêtes, qui sont, dit-on, superbes. A l'avènement du pontif (*sic*), on illumine trois jours, et les illuminations sont ici magnifiques.

(1) Le petit-fils de M. Le Moine.

« Vous aurez été bien affligé de la mort de notre excellent Pape. Pour moi, je ne m'en console pas, et j'en ai bien sujet par toute la bienveillance qu'il me portait, et l'attention qu'il avait pour M. de Chateaubriand. Vous savez que nous avons le pauvre petit chat qu'il aimait, mais qu'il faisait jeûner, car on ne connaissait de mets plus recherchés au Vatican que la morue et des haricots.

« Adieu, cher monsieur, ressouvenez-vous un peu plus des absents, et que votre lettre en réponse à celle-ci me paie de toutes celles qui me manquent ; c'est-à-dire qu'elle ait vingt pages. Je vous demande beaucoup de détails sur vous, sur votre maison et quelques mots sur la pauvre Infirmerie.

« Rappelez-moi, je vous en prie, au souvenir de M. et de M<sup>me</sup> Le Moine, et parlez quelquefois de moi à M. Le Dauphin que j'embrasse malgré sa taille et sa dignité. »

Enfin, le 31 mars au soir, le nouveau Pape est élu, qui va s'appeler Pie VIII ; et peu importe qu'à la minute il ait choisi pour secrétaire d'Etat le cardinal Albani contre qui Chateaubriand a fait prononcer l'exclusive au nom de la France ; Chateaubriand ne l'en croit pas moins tout Français ; il crie victoire, le soir même à M<sup>me</sup> Récamier, et puis, le surlendemain, à M. Le Moine :

*Rome, ce 2 avril 1820.*

« Je viens de remporter l'éclatante victoire que vous connaissez déjà. J'ai fait nommer un Pape tout à moi, tout français, le Pape qui, sous le nom du cardinal Castiglioni, a répondu à mon discours dans le Conclave, en me donnant ces éloges que vous aurez vus dans les journaux. Les cardinaux français qui arrivèrent comme mes ennemis sont devenus mes amis, et ont voté à mon gré. Maintenant, je demande un congé, mais je ne m'en servirai *qu'en temps utile*, selon l'état des choses. Votre avis est fort bon, et je

verrai venir. Je dicte, les pieds dans la moutarde, accablé de fatigue et de souffrances, cette lettre pour vous à Hyacinthe. Surtout *guérissez-vous.* »

Voilà donc Chateaubriand content de soi ; c'est le principal. L'accessoire, qui lui importerait un peu, serait qu'on ne fût point trop mécontent à Paris, et qu'on le fit ministre. En attendant, il s'enchanté de Rome et de tous les charmes qu'il y peut rencontrer. Il assiste dans la chapelle Sixtine à l'office des Ténèbres, estime que « Rome est une belle chose pour tout oublier, mépriser tout et mourir » ; il prépare la grande fête qu'il doit donner le 29 avril en l'honneur de la grande-duchesse Hélène, belle-sœur de son ami le tsar Alexandre... Et il continue d'affirmer qu'il se prépare à partir :

*Rome, 16 avril.*

« Mon bon vieil ami, j'ai appris que vous aviez été malade. Vous ne sauriez croire combien j'ai été affligé. J'aurais voulu partir sur le champ pour aller vous soigner. Maudit soit l'éloignement ! Maudit soit ce ministre qui, en ne faisant pas votre affaire, vous a empêché de venir vivre près de moi !

« J'attends mon congé à la fin du mois. J'ai eu tous les succès possibles ; il est impossible qu'on ne consente pas à m'accorder un moment de repos. J'irai alors vous revoir, vous embrasser, et ce sera un des beaux jours de ma vie. »

Pâques sont venues ; il ne dit pas : Je pars ; ni même : Je vais partir ; mais plus vaguement : Je partirai. Il a bien raison de s'attribuer « tous les succès possibles. » Il les « a eus », ou il va les avoir. Le 18 avril, le Samedi-Saint, il reçoit, en son cabinet, la visite de la jeune, jolie, insidieuse Hortense Allart, qui a vingt-

huit ans, « un col de déesse (1), » peu de scrupules, et un évident désir de lui plaire. Il lui rendra visite, dès le lendemain, en plein après-midi du jour de Pâques.

En conséquence il ne pense plus aussi vivement à quitter Rome ; il pense même que M<sup>me</sup> de Chateaubriand pourrait bien retourner sans lui à Paris pour dénouer les embarras de l'Infirmierie. Il se persuade qu'il se nuirait, pour la politique, en affectant d'accourir chercher sa récompense... Bref, en cette fin d'avril, il est fort incertain. La vérité, c'est que, grâce à la jolie Hortense, il ne s'ennuie plus du tout à Rome : son état d'âme, un peu embarrassé, un peu embarrassant surtout, il le découvre à peu près à M. Le Moine :

*Rome, 28 avril 1829.*

« Quand cesserez-vous, mon bon M. Le Moine, de vous occuper de la *Gazette* et de toutes ses balivernes ? Ne croyez que *moi* ; lorsque vous n'aurez pas de lettre de *moi*, riez de tout ce que vous entendrez dire. Ne voyez-vous pas qu'il s'agit de m'enlever, si l'on peut, dans le moment, un succès incontestable à cause des suites qu'il pourrait avoir *plus haut* ? Il a donc fallu faire jouer toute les batteries ; mais elles n'y feront rien, rien du tout, Je suis content, très content. J'ai lieu de l'être. J'attends le courrier qui m'apportera mon congé ; quand j'aurai ce congé, j'en ferai ce que je jugerai à propos d'en faire. Moi, ou ma femme, ou tous deux ensemble, nous vous embrasserons avant un mois : voilà ce qu'il y a de certain. Guérissez-vous bien surtout, et croyez à ma vieille et tendre amitié. Vos comptes sont toujours excellents.

« P.-S. — Tandis qu'on me fait *parti, mécontent*, etc., je donne ici des fêtes où toute Rome assiste. »

(1) André Beaunier. *Trois amies de Chateaubriand*, p. 233 et suivantes.

Belle fête en effet que celle du lendemain où triompha, autour de la grande-duchesse Hélène, un essain de jolies femmes, parmi lesquelles brillait sans doute Hortense ! En les regardant, l'ambassadeur songeait avec ivresse à leur beauté ; avec rage à son « automne, » à son « monceau d'années ; » et puis, mêlant l'amour et la mort, il trouvait comme une consolation désespérée dans la méditation suivante : « Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines suspendues à des portiques ; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes !... » Au bout de la route ! Songeait-il que lui-même touchait le terme de sa carrière politique ? et, se pouvait-il douter que cette fête était la dernière où il lui serait donné de goûter, réunies, les ivresses de l'amour, du luxe, de la puissance et de la gloire ?...

M<sup>me</sup> de Chateaubriand, cependant, se refuse à retourner seule à Paris ; il faut donc l'accompagner. M. de Laval, au reste, vient d'être nommé ministre des Affaires étrangères ; le dernier fantôme d'espoir est évanoui. Chateaubriand annonce à M. Le Moine, redevenu, cette fois, « son vieil » ami, qu'il est tout près de fermer ses malles :

*Rome, ce 15 mai 1829.*

« Je me félicite, mon vieil ami, d'avoir usé de mon congé avec lenteur, et de n'être pas arrivé à Paris au milieu de la bagarre. Voilà, assure-t-on, M. le duc de Laval nommé ; alors rien ne s'oppose plus à mon retour ; il me reste encore quelques arrangements à prendre, et nous ne pourrons

guère nous mettre en route que du 20 au 25 de ce mois. Mon cher et vieil ami, il ne faut plus nous quitter. L'Infirmierie est assez grande pour vous loger tous les deux avec votre Dauphin et ma pauvre femme. Je vous embrasse tendrement. »

Tous les arrangements pris, et particulièrement celui qui permettrait à Hortense Allart d'être aussi à Paris vers la mi-juin, M. le vicomte de Chateaubriand, beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait pensé, dès le lendemain soir 16 mai, quitta son ambassade. Il comptait la venir retrouver après quelques mois, au milieu de l'été. On sait comme, au mois d'août, fidèle à l'honneur politique, il démissionna noblement de sa charge, pour ne point servir le ministère Polignac, et pour éviter de collaborer au malheur de la France.

---

## ÉPILOGUE

---

Depuis l'année 1826 où la publication de ses *Œuvres complètes* lui avait rendu quelque indépendance, Chateaubriand avait échappé à peu près aux ennuis financiers ; sa démission héroïque l'y allait replonger.

De Rome, il ne rapportait que des dettes ; il s'y était installé fastueusement pour plusieurs années ; non moins fastueusement il avait hébergé, pendant le Conclave, les cardinaux français, leurs secrétaires, leurs domestiques ; il avait payé jusqu'aux notes de leurs tailleurs et de leurs voituriers. Au service du Roi, il avait hypothéqué ses appointements d'ambassadeur pour un an, pour plusieurs années peut-être.

Quelques mois encore, et la faillite de son éditeur Ladvocat l'allait priver du bénéfice légitime et régulier promis par la vente de ses *Œuvres complètes* ; et la révolution de 1830, en l'obligeant à se dépouiller par honneur de toutes ses dignités, même de son titre de pair que l'orage de 1817 ne lui avait pas enlevé, l'allait laisser « nu comme un petit saint Jean... »

Pour réparer les funestes conséquences de tant de

catastrophes, le secours de son « ministre des Finances » lui eût été bien nécessaire. Mais, par une cruauté du destin qui semble annoncer toutes les autres et, d'avance, les combler, son « ministre des Finances » lui manque juste au seuil du plus pressant besoin. Leur correspondance s'était inaugurée à Rome, en 1803, près du lit de mort de Pauline de Beaumont; c'est à Rome, près de son tombeau, qu'elle se termine en 1829.

La « petite maison du jardinier » qu'il avait rêvé de faire aménager auprès de sa « chaumière » et de son « hermitage » pour y loger son vieil ami, Chateaubriand n'a pas même le loisir d'en déterminer l'emplacement. En arrivant à Paris, dans les derniers jours de mai, il trouve M. Le Moine au lit : les incommodités dont le vieillard avait souffert pendant tout l'hiver s'étaient subitement aggravées : M. Le Moine meurt dans le courant du mois de juin. Et le dossier des lettres, soigneusement classées, qu'il avait reçues du grand homme, se termine et se complète par ce simple certificat, épingle sur la dernière liasse :

« Je soussigné, reconnais avoir reçu de M. Auguste Le Moine un compte exact de l'emploi fait par M. Le Moine, son père, des sommes qu'il a reçues pour moi en vertu de ma procuration.

*Paris, le 4 juillet 1829.*

Approuvé l'écriture ci-dessus,

CHATEAUBRIAND »

Et puis, quelques jours après, l'ambassadeur s'en va prendre les eaux de Cauterets. Mélancolique ? on aimerait de le croire. Cette année 1829 a été fatale à

ses plus vieilles amitiés ; au mois de janvier, sa « sœur », la duchesse de Duras, est morte à Nice, après lui avoir envoyé un dernier et symbolique présent : un laurier grimpant de pleine terre, qui ne craint point l'hiver, un laurier « éternel » comme la gloire, et dont la fleur est rouge, — rouge comme le sang d'un cœur.

Mais, bah ! l'été rayonne, en ce mois de juin, sur Paris : Hortense Allart est arrivée de Rome : René court les guinguettes avec elle... La marquise de Vichet est, enfin, accourue de son Vivarais ; René s'enchanté de connaître son inconnue ; elle a cinquante ans, mais elle est encore belle ; à ses pieds il déplore que tous deux se soient rejoints trop tard. Et il goûte cependant la renaissante illusion... (1)

Plus tard seulement, rendu par l'échec définitif de sa politique, aux soucis de la solitude et de l'argent, il reporte sa pensée vers le vieux M. Le Moine, dont le dévouement lui épargna de si nombreux tracasseries.

C'est au printemps de 1833. Il a connu, en 1831, une situation voisine de la ruine ; il se débat parmi les difficultés financières sans cesse renouvelées ; il n'est plus rien qu'une sorte d'exilé grandiloquent, exilé du pouvoir, exilé de sa propre gloire ; l'incertitude de son sort, l'incertitude plus grande encore du sort de la chère — de la trop chère ! — Infirmier, rejettent M<sup>me</sup> de Chateaubriand à ses hargnes de 1824 et de 1826 ; elle ne parle plus de s'en aller, au diable ou à Dieu ; mais elle emplit les pièces de ses lamenta-

(1) Voir : Gabriel Faure. *Les Amours de Chateaubriand et de Mme de Vichet*, 1921.

tions, de ses imprécations, de ses malédictions. C'est alors que Chateaubriand se rappelle avec reconnaissance l'ami légué par la douce Pauline de Beaumont, qui, en des heures critiques, l'aida à maintenir la paix à son foyer. Il sort dans la rue d'Enfer ; quelques pas, et le voilà dans le cimetière neuf tout voisin, — le cimetière Montparnasse d'aujourd'hui, — où M. Le Moine est enterré ; il lui rend là quelques-unes des visites quotidiennes qu'il en a si longtemps reçues. Et rentré, il inscrit un soir dans le cahier ouvert de ses *Mémoires* :

« ... Je parcours souvent ce cimetière, moins vieux que moi, où les vers qui rongent les morts ne sont pas encore morts... Dans cet exil nouveau, j'ai déjà d'anciens amis. M. Le Moine y repose. Secrétaire de M. de Montmorin, il m'avait été légué par M<sup>me</sup> de Beaumont. Il m'apportait presque tous les soirs, quand j'étais à Paris, la simple conversation qui me plaît tant quand elle s'unit à la bonté du cœur et à la sûreté du caractère. Mon esprit, fatigué et malade, se délasse avec un esprit sain et reposé. J'ai laissé les cendres de la noble patronne de M. Le Moine au bord du Tibre... (1) »

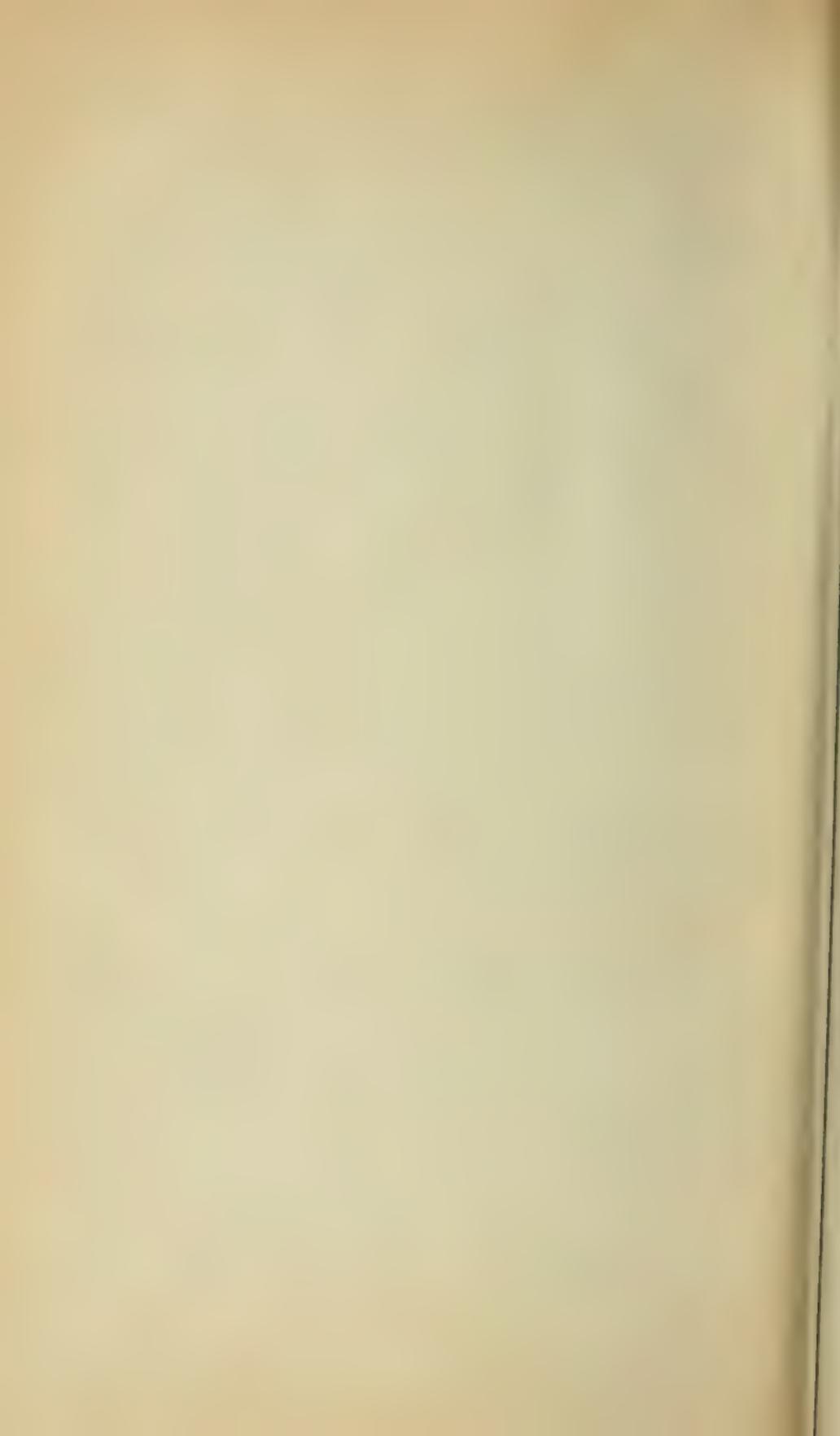
C'est tout ; malgré l'harmonieuse noblesse des phrases, on jugera que c'est trop peu. Les services rendus pendant quinze ans méritaient davantage ; ils valaient mieux que cette mention trop hautaine, trop succincte et trop brève. Mais l'égoïsme a sa fausse pudeur.

Et dans ces années-là, dépourvue du soutien des

(1) *Mém. d'O.* T., t. VI, pp. 9-10.

vieilles amitiés, portant au cou le carcan chaque jour un peu plus resserré de ses dettes, soutenu seulement sur la route par les deux passions rivales, mais apaisées, de sa femme et de M<sup>me</sup> Récamier, inquiet, morose et seul, M. de Chateaubriand vivait face à face avec sa gloire ; il s'enfonçait de plus en plus dans ces régions arides où cesse l'enchantement des apparences, où le soleil des songes pâlit, où la musique des mots décroît, où l'ombre qu'on traînait sur ses pas, soudain on la voit devant eux qui vous guette, — où il allait être contraint de ne plus demander qu'à lui-même tout réconfort, et toute consolation.

---

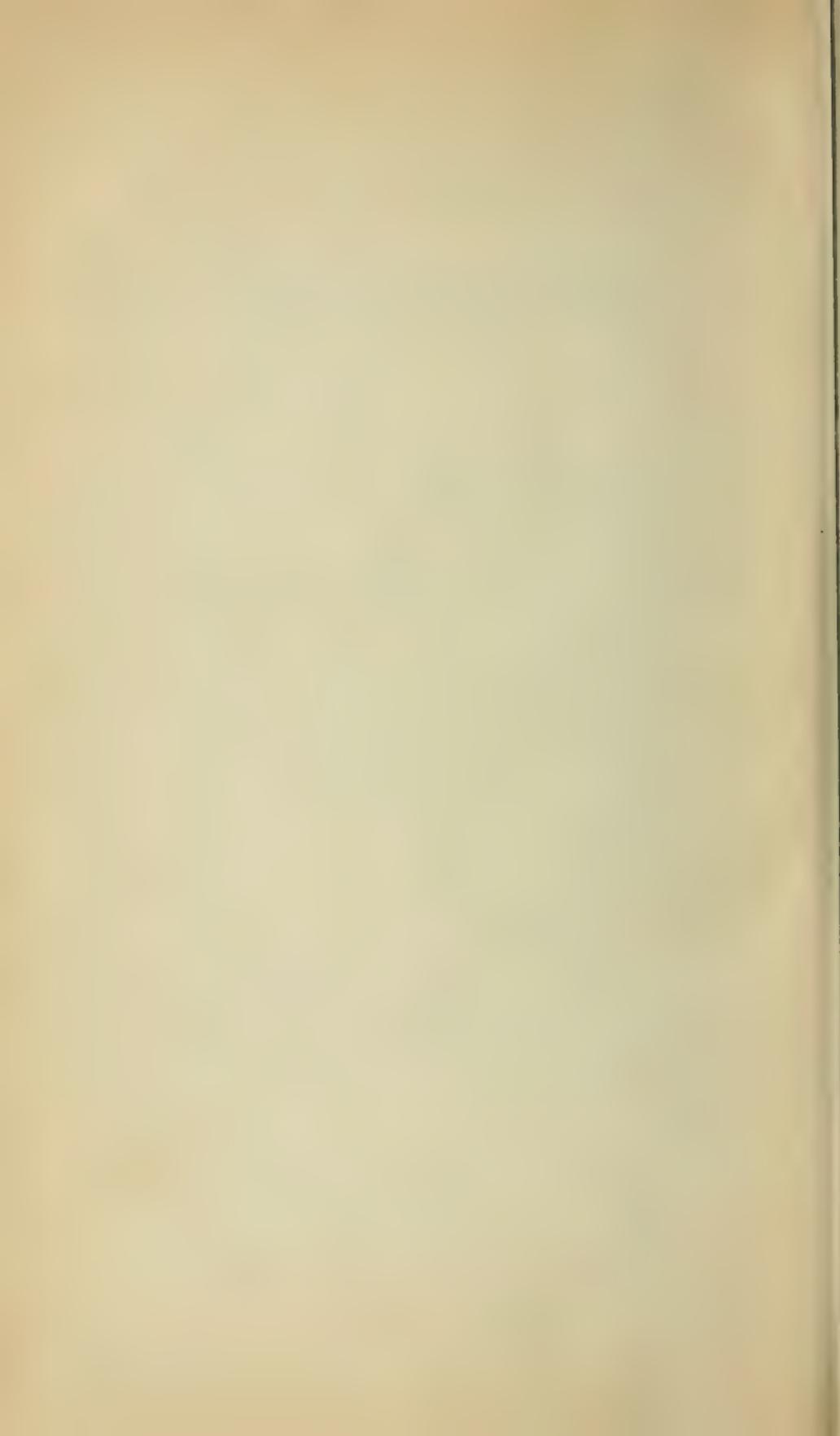


## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	VII
I. — <i>Sous le signe de Pauline de Beaumont</i> . . . . .	9
II. — <i>L'ambition politique</i> . . . . .	27
III. — <i>Le collège électoral d'Orléans</i> . . . . .	33
IV. — <i>Sous le regard de Juliette Récamier</i> . . . . .	41
V. — <i>Les orageuses vacances de 1817. La Bourrasque</i> . . . . .	49
VI. — <i>Les orageuses vacances de 1817. Le Sauvetage</i> . . . . .	67
VII. — <i>Les orageuses vacances de 1817. L'Accalmie</i> . . . . .	91
VIII. — <i>Une Inconnue de Chateaubriand</i> . . . . .	103
IX. — <i>Les tristesses de Mme de Chateaubriand</i> . . . . .	117
X. — <i>L'Ambassade de Berlin</i> . . . . .	129
XI. — <i>Entre deux Ambassades</i> . . . . .	145
XII. — <i>L'Ambassade de Londres</i> . . . . .	151
XIII. — <i>Le Congrès de Vérone</i> . . . . .	179
XIV. — <i>Une fugue de Mme de Chateaubriand</i> . . . . .	185
XV. — <i>La Publication des Œuvres Complètes</i> . . . . .	193
XVI. — <i>Le Paradis de la rue d'Enfer</i> . . . . .	217
XVII. — <i>L'Ambassade de Rome</i> . . . . .	225
ÉPILOGUE . . . . .	247

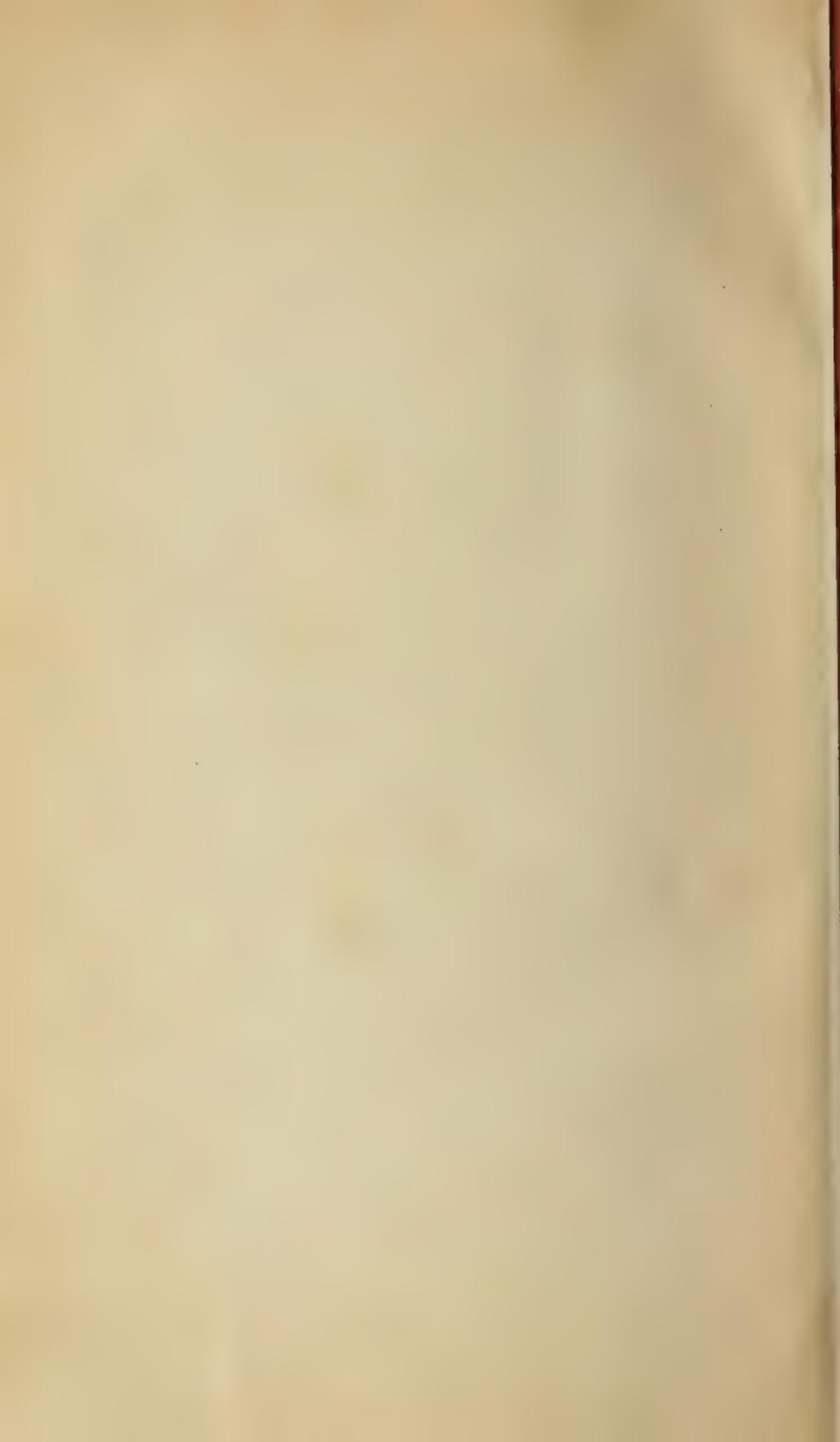
---

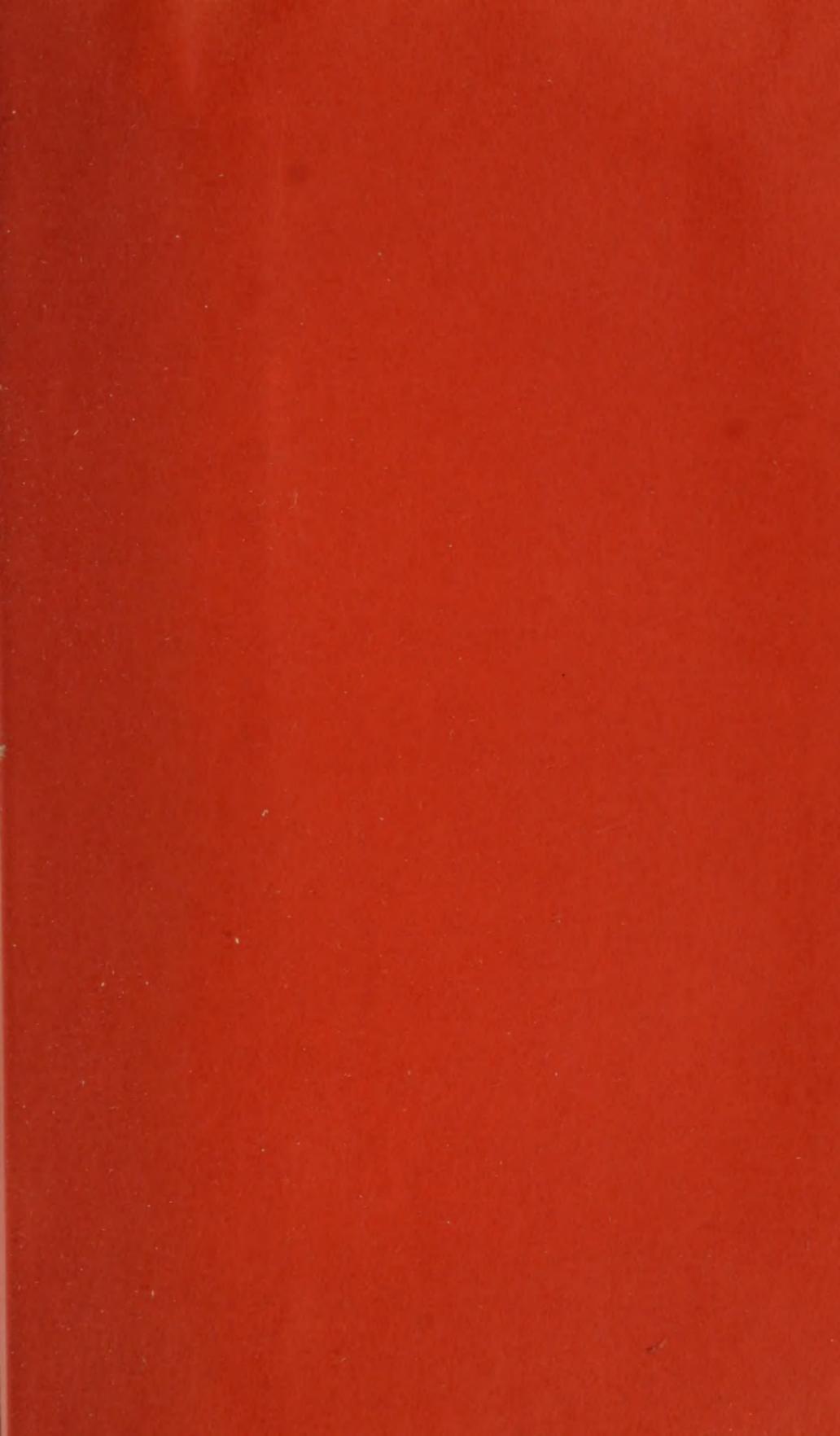


---

ÉVREUX. — HENRI DÉVÉ, IMPRIMEUR

---





La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

OCT 02 1995

OCT 02 1995



a39003



007384521b

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	08	04	13	15	7